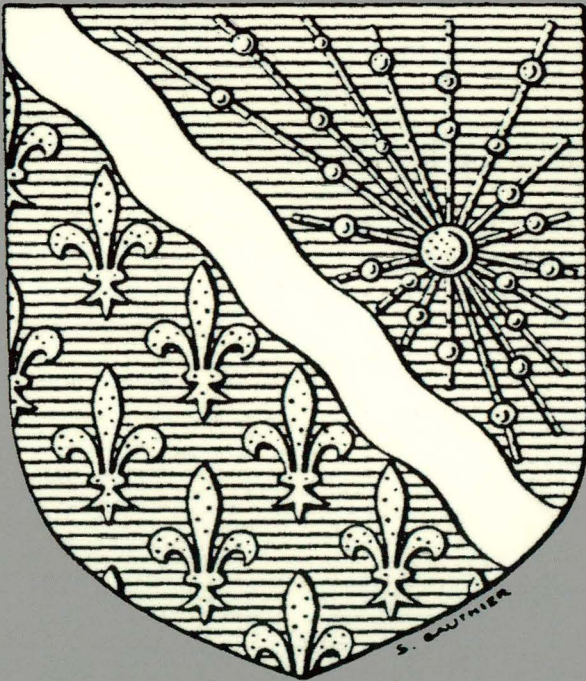


ESSONNE ET HUREPOIX

BULLETIN
de la Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix
N° 76 (2006)



CHAMARANDE

ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2006 – BULLETIN N° 76

TABLE DES MATIÈRES

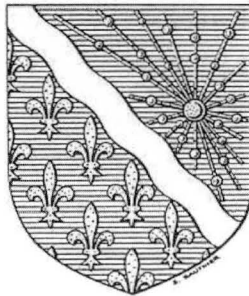
VIE DE LA SOCIÉTÉ (Conseil d'administration, nouveaux membres, sortie de Printemps et Assemblée générale à Athis-Mons, sortie d'Automne à Longjumeau et Wissous)	3
Pierre GRAIN : <i>Le musée municipal d'histoire et d'archéologie et historique de Longjumeau</i>	11
Jean-Claude CIRET : <i>La fresque de sainte Barbe dans l'église Saint-Denis de Wissous</i>	13
Paulette CAVAILLER : <i>Les gants de saint Spire</i>	17
Michel MARTIN : <i>Immigration et émigration au pays d'Étampes du 13^e au 18^es.</i>	31
Pierre GÉRARD : <i>Origines du nom de Villebon-sur-Yvette</i>	61
Jacques MACÉ : <i>Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine en Essonne</i>	73
Alain DEVANLAY : <i>la salle "Roland Pierre" à Chamarande</i>	83
Alain BÉNARD : <i>Nouveaux petits polissoirs inédits en Essonne</i>	91
Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN, Nicole PIGEOT et Yvette TABORIN : <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2006</i>	99
NOTES ARCHÉOLOGIQUES	137
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	
Jean-Pierre DOBLER : <i>Une découverte d'archéologie monumentale au château de Boissy-le-Sec</i>	141
BIBLIOGRAPHIE	153
CHRONIQUE	173
NÉCROLOGIE	189

Essonne et Hurepoix, bulletin de la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, est indexé dans la base FRANCIS du CNRS et ses articles sont signalés dans *article@INIST*.

BULLETIN
N° 76 (2006)
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

(fondée en 1894)

*Publié avec le concours
de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île de France
(Ministère de la culture et de la communication)
et du Conseil général de l'Essonne*



CHAMARANDE

© 2007 *Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix*

Archives départementales, rue du Commandant Arnoux, 91730 Chamarande
ISSN 1778-9257

Vie de la Société

Conseil d'administration (2007)

Président d'honneur

M. l'Abbé Jean MERMINOD

Vice-président d'honneur

M. le Marquis de GANAY

Bureau

Président

M. Alain DEVANLAY

Vice-présidents

M. Jacques GÉLIS

M. Serge BIANCHI

Secrétaire générale

Mme Annie JACQUET

Secrétaire général adjoint

M. Alain SENÉE

Trésorier

M. Jacques MACÉ

Membre

Mme Paulette CAVAILLER¹

Membres du Conseil

Mme Anne d'ANDURAIN

M. Michel ARRAMBOURG

M. Dominique BASSIÈRE

M. Alain BÉNARD

M. François PETIT

M. Jean-Jacques IMMEL

M. Denys KLEIN

Mme Nicole LEMAITRE

Mme Yvette TABORIN

1. Paulette Cavailler a choisi de renoncer à ses fonctions de *responsable des publications* ; nous savons tout ce que celles-ci lui doivent depuis de si longues années. Merci, Madame ! Elle continue, heureusement, de tenir ses indispensables rubriques *Bibliographie* et *Chronique*. Bien entendu, elle est toujours membre du "Comité de lecture" où ses avis pertinents, ses commentaires avisés sur les manuscrits et ses relectures orthographiques et typographiques sur les épreuves sont infiniment précieux. Elle fait toujours partie du Bureau. AD.

Nouveaux membres inscrits en 2006

BERHAULT Stéphane 7, rue des Lauriers 91540 Mennecy

GROUPE HISTORIQUE DE TOUSSUS-LE-NOBLE Mairie place du
Maréchal Leclerc 78117 Toussus-le-Noble

L'ORME DU BOUT – Association d'histoire locale de Grigny Hôtel de
Ville 91351 Grigny cedex

MOLLAT Marc 38, rue des chevaliers de Saint-Jean 91100 Corbeil-
essonnes

VIDAL Philippe-Jean 13, avenue Charles de Gaulle 91800 Boussy-Saint-
Antoine

Le nombre de membres au 31 décembre 2006 est : 334.

Assemblée générale pour 2005 et sortie de printemps à ATHIS-MONS

L'Assemblée générale, pour la clôture de l'exercice 2005, s'est tenue, le 10 juin 2006, à la Maison de Banlieue et de l'Architecture d'Athis-Mons.

Le président ouvre la séance à 9 h 30, en présence de 25 personnes. Après avoir communiqué la liste des absents excusés, il rappelle les activités de la Société depuis la dernière Assemblée générale qui s'est tenue à Évry le 11 juin 2005 et dont le compte rendu a été publié dans le précédent bulletin.

Le numéro 74 de *Essonne & Hurepoix* a été distribué en septembre 2005 ; c'est un volume de 192 pages qui était accompagné du tome XVIII de notre série *Mémoires et Documents*, intitulé *Vincent Duval 1722-1807), un curé de Corbeil dans la tourmente. Contribution à l'histoire du Jansénisme et de la Révolution*, par Louis Brunel, qui y avait consacré de nombreuses années. Avec ces 108 pages supplémentaires, le volume total de nos publications atteint 300 pages. Grâce au changement d'imprimeur (Louis Jean à Gap), à l'utilisation des fichiers transmis par les auteurs sur disquette ou CD et au traitement en interne des textes des articles, préparés par Paulette Cavailler, le coût d'impression du bulletin (à pagination équivalente) est réduit de 43 %. Ainsi les dépenses de publication (saisie des documents manuscrits, impression, mise sous pli et affranchissement) pour 2005 sont en baisse sensible (prix à la page 2004 : 56 €, 2005 : 39 €).

En 2005, le Conseil d'administration s'est réuni plusieurs fois, les 12 mars, 23 septembre, 20 octobre et 8 décembre. Au cours de sa séance du 23 septembre, et conformément aux dispositions de l'article 2 de nos statuts qui prévoit que le conseil procède chaque année à l'élection du bureau, des élections ont été organisées. En conformité avec nos statuts certains membres du Conseil qui ne pouvaient participer à cette séance ont envoyé un pouvoir. À l'issue d'un vote à bulletin secret, Alain Devanlay a été élu président L'abbé Jean Merminod, qui, ayant succédé à Monsieur Jean de Courcel, présidait notre Société depuis 1982, a été nommé président d'honneur ².

Alain Devanlay donne ensuite le point des adhérents à fin 2005 : 343 dont 10 nouveaux adhérents et 16 gratuits ou échanges ; 32 membres n'ont pas renouvelés leur cotisation pour 2004

Soumis au vote, le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

François Petit, Trésorier, présente son rapport financier pour l'exercice 2005.

Recette

En caisse au 01/01/05	11898,92		
Intérêts Livret A 2004	211,52		
Cotisations	4773		
Subvention	7150		
Ventes Publications	463		
Sortie Étampes/Morigny	1530		
		CG 91	4000
		DRAC	2250
		Corbeil	100
		Mme Bunel	800
	TOTAL		26026,44

Dépenses

Cotisations	45,75
Assurance	176,77
Frais de bureau	732,8
Affranchissement	1307,36
Publication	11161,74
Sortie Étampes/Morigny	1530,57
	TOTAL
	14954,99

Résultat 11071,45

2. Pour plus de détail voir le bulletin précédent, p. 7.

Les divers comptes de la Société font état, à ce jour, d'un solde positif de 13181 € auxquels viendront s'ajouter les subventions demandées au Conseil général (4000 €) et à la DRAC (2250 €).

Soumis au vote le rapport financier est adopté et quitus est donné au Trésorier.

Les administrateurs sortants, élus ou réélus en 2003, dont le mandat se terminait fin 2005 (Annie Jacquet, Jacques Gélis et Alain Devanlay) et qui se sont portés candidat pour un nouveau mandat, sont élus à l'unanimité ainsi que Jacques Macé qui présentait sa candidature pour la première fois.

Le numéro 75 de notre bulletin paraîtra à l'automne prochain ; en sus des articles et des habituelles rubriques, il contiendra la liste des adhérents arrêtée au 30 juin 2006. Les Tables 1995-2004 seront publiées en même temps

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 10 h 30.

Pour notre sortie de printemps, François Petit, directeur de *La Maison de banlieue et de l'architecture* d'Athis-Mons avait organisé, un programme abondant et varié qui nous a permis, d'abord de visiter le Musée Delta qui retrace toute l'histoire de l'aile Delta, mise au point par Roland Payen, notre regretté vice-président. Cette visite a été suivie d'un apéritif en présence de sa fille Françoise, membre de notre Société. Après le déjeuner, c'est en car (frais partagés avec *La maison de banlieue*), et avec les commentaires éclairés de François Petit, que nous entreprîmes un vaste tour de ville qui nous permit de voir le Pont des Belles Fontaines (à Juvisy), et de visiter l'ancien château d'Athis, acheté en 1743 par M^{elle} de Charolais, qui en fit sa résidence d'été, devenu la célèbre Institution Saint-Charles, sans oublier l'église Saint-Denis, avec son chœur et son clocher du XII^e siècle.

Sortie d'automne à Longjumeau et Wissous

Le dimanche 24 septembre 2006, en début de matinée, la Société Historique et Archéologique de l'Essonne et du Hurepoix est venu visiter **Longjumeau** et ses membres furent accueillis dans les locaux de l'Association Renaissance et Culture de Longjumeau où un café leur fut servi avant de débiter la visite.

Puis le groupe visita le Musée archéologique (voir l'article ci-après), situé face à l'église, dans l'ancien Hôtel du Dauphin. C'est dans cette maison que fut signée, le 23 mars 1568, la Paix de Longjumeau dite « Paix boiteuse et mal assise » qui mit fin à la Seconde Guerre de

Religion entre Catholiques et Protestants. Paix boiteuse par allusion au représentant de Charles IX, le baron de Brion, qui boitait, et mal assise par allusion au seigneur de Malassise représentant le Prince de Condé.

Longjumeau ne date pas d'hier, en effet ce fut un village gaulois³ que les légions de César traversèrent car la voie romaine Lutèce-Genabum (Orléans) empruntait ce qui est aujourd'hui la Grande Rue. Plus tard, son pavé a vu défiler les Armagnacs et les Bourguignons. Puis Robert III de La Marck, duc de Bouillon, "le Sanglier des Ardenes", seigneur de Sedan, ami d'enfance de François 1^{er}, malade, s'y arrêta et y succomba à l'Hostellerie des Trois Rois, le 21 Décembre 1536. Avant la Révolution Française, un Grimaldi, seigneur de Chilly-Longjumeau résidait au château de Chilly-Mazarin. Aujourd'hui, le Prince Albert de Monaco possède toujours les titres de comte de Longjumeau et de marquis de Chilly. Puis les grognards de l'Empereur sont passés sous les fenêtres de nos maisons car Longjumeau était une étape importante de la voie Paris-Toulouse. En 1911, Lénine installa à Longjumeau, pendant quelques mois, une école de formation politique et révolutionnaire⁴. Enfin, le 24 Août 1944, la 2^e D.B. délivra Longjumeau lors de sa marche sur Paris.

Face à au Musée, le groupe de la SHAEH poursuit sa visite en se rendant à l'église Saint-Martin, (MH 1910). L'église a été construite sur les bases d'une église plus ancienne mais aussi plus modeste, vers 1250, par Hugues Piedoie qui était peintre mais aussi architecte de Saint Louis. De plan rectangulaire avec une nef principale et deux collatéraux, l'église est composée de cinq travées dont les clefs de voûte très ouvragées (deux sont du XIII^e siècle, les autres sont du XIV^e). L'église que nous connaissons aujourd'hui est incomplète. L'inachèvement est visible à l'extérieur de part et d'autre de la sacristie, au dos de la chapelle de la Vierge et de celle du Sacré-Coeur. On peut constater l'obstruction des arcades car il manque les deux bras qui auraient formé le transept. La façade, est de belle proportion. Son originalité réside tout d'abord dans la petite tourelle flanquée sur le contrefort nord-ouest mais surtout sur le magnifique portail qui est un des plus beaux de l'Île-de-France. Daté du XV^e siècle, il a perdu la plupart de ses statues, vraisemblablement durant la deuxième Guerre de Religion. Les deux niches vides contenaient les statues de saint Éloi, patron du Prieuré voisin et de saint Laurent. La frise du tympan comporte douze petites sculptures représentant le Zodiaque.

3. LACROIX Jacques, « L'origine gauloise du nom de Longjumeau » in *Essonne et Hurepoix*, n° 75, Chamaranche, SHAEH, 2006, p. 117.

4. Voir, dans ce même numéro l'article de Jacques MACÉ, *Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, à ... Longjumeau.*

Au-dessus du porche, nous trouvons l'alignement de dix-sept petites pierres verticales. En réalité ce sont des fleurs de lys qui ont été mutilées en août 1793. Ainsi amputées, ces fleurs de lys, symboles royaux, ont été remplacées par la pique, symbole des sans-culottes. Jadis, les murs intérieurs étaient ceinturés, à quatre mètres de hauteur, d'une suite de blasons peints sur un bandeau noir appelé « litre ». Aujourd'hui, seuls restent visibles, à l'intérieur de l'église, quelques écussons de la famille de Mazarin. Sur le côté sud de la tribune est accroché un grand tableau représentant La Cène, signé de Simon Vouet, peintre de Louis XIII, qui offrit ce tableau à la paroisse en remerciements des bons soins reçus lors de sa maladie. Dans la sacristie, les visiteurs ont pu admirer un splendide et rare chapier tournant.

Bien que peu violente à Longjumeau, la Révolution a quand même bouleversé les habitudes. Ainsi, le 6 février 1791, les titres de justice des nobles et leurs droits honorifiques étant abolis, le seigneur de Longjumeau perdit son droit au banc particulier dans l'église. Les stalles de chaque côté du chœur furent alors réservées au maire, à l'adjoint, au commandant de gendarmerie et au juge de paix. Le 6 nivôse de l'an II (1794), on inscrivit, en grandes lettres noires, sur le fronton de l'église de Longjumeau : « Temple de la Raison ». Le 20 floréal de l'an II fut célébrée la première fête de l'Être Suprême. Ensuite le 2 prairial de la même année, on ajouta sur le frontispice de l'église l'inscription suivante : « Le peuple françois reconnoit l'être suprême et l'immortalité de l'âme ». Le temps passa et tout revint dans l'ordre. Le 9 messidor an IV (1795), l'église fut ouverte à nouveau au culte catholique.

Après la visite de l'église Saint-Martin, les membres de la SHAEH se rendirent dans le Parc Nativelle pour visiter l'exposition sur la Guerre de 1914-1918 et les 300 jours de Verdun, réalisée, en collaboration, par l'UNC Ballainvilliers-Longpont, la Société Historique de Longpont et l'Association Renaissance et Culture de Longjumeau. Puis, à midi, nos visiteurs quittèrent Longjumeau pour Wissous afin de poursuivre leur randonnée.

Pierre GRAIN

Président de Renaissance et Culture de Longjumeau

Ce même jour, la commune de **Wissous** a donc accueilli, pour la première fois, la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix dont l'Association pour l'Environnement et le Patrimoine de Wissous (APEPAW) est membre. La municipalité avait mis gracieusement à sa disposition la salle André Richard et M. Richard Trinquier, le maire, est venu rendre visite aux participants pour leur souhaiter la bienvenue. Pour la commune, c'était des retrouvailles,

puisque en 1945, elle avait adhéré à la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix.

Au cours de l'après midi, l'APEPAW avait organisé une visite de l'église de l'église Saint-Martin (XII^e s.) avec l'étonnante et rare peinture murale qui décrit la vie légendaire de Sainte-Barbe (voir l'article ci-après), la Grange aux Dîmes (XIII^e s.) et le Vieux Wissous que la quasi totalité des participants ne connaissait pas.

Jean-Claude CIRET
Président de l'APEPAW

Le Musée municipal d'histoire et d'archéologie de Longjumeau

Pierre GRAIN

1, résidence Le clos du Château 91160 Ballainvilliers

pierre.grain@orange.fr

Un musée d'histoire naturelle comportant 14 salles, fut installé par le Docteur Fernand Cathelin, dans l'ancien Hôtel du Dauphin, et inauguré le 8 juillet 1934¹. Hélas, à sa mort, en 1960, le Musée fut vidé de ses objets précieux par la famille, puis abandonné et pillé. Seuls quelques objets ont été récupérés et sont entreposés dans la réserve en attendant d'être restaurés. En 1997, après la réhabilitation du bâtiment, l'Association Renaissance et Culture installa, au rez-de-chaussée, un nouveau Musée municipal d'histoire et d'archéologie. Il a été réalisé en choisissant les plus remarquables de ces pièces, complétées par les objets découverts lors des fouilles archéologiques effectuées par l'Association Renaissance et Culture de Longjumeau depuis plus de 30 ans sur les différents sites locaux, témoins de notre histoire : La Croix-Breton, le CES Pasteur, le jardin du Presbytère², le chantier de l'Hôpital et le site Templier de Balizy³ à Longjumeau ; l'église Saint-Étienne de Chilly-Mazarin⁴ ; la nécropole médiévale de Wissous-Orly (en réalité sous les pistes d'Orly-Ouest) ; la nécropole de Ris-Orangis (le long de la N 7) ; la butte Chaumont de Champlan⁵ ; la carrière de Saulx-les-Chartreux ; la villa gallo-romaine de Ballainvilliers⁶. Le Champrier des Cerisiers, qui a fait l'objet d'un diagnostic en 2003 et d'une fouille en 2005 opération réalisée par

1. *Bulletin de la Soc. hist. et arch. de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix*, 1944, p. 131, « Le Musée de Longjumeau ».

2. *Idem*, 1991, p. 107-110.

3. *Idem*, 1967, p. 149 ; 1968, p. 76 ; 1970, p. 113 ; 1975, p. 48 ; 1977, p. 55 ; 1978, p. 133.

4. *Idem*, 1985, p. 64-67 ; 1986, p. 63-66 ; 1987, p. 71-75.

5. *Mémoires et Documents de la SHACEH*, t. XII, 1979, 2^e partie.

6. *Ibidem*, 1980, p. 75-77.

l'INRAP, a permis de dégager une villa gallo-romaine des II^e et III^e s., mais n'a pas encore fait l'objet d'un dépôt au Musée....

Dans le Musée, toutes les époques de l'histoire locales sont représentées : ainsi nous avons une ammonite du jurassique moyen, des bois fossilisés du pléistocène, une hache en pierre polie du Néolithique, une urne funéraire gauloise, une carafe gallo-romaine en verre filé, trois sarcophages du III^e et V^e s., une épée en fer mérovingienne, un coquemar de la fin du XV^e s. ... et un tarare du début du XX^e s.

Une collection importante, la donation Frédéric et Berthe Nathanson, est entrée au Musée. Elle est constituée d'objets antiques grecs, romains et égyptiens : lampes à huile romaines de type Broneer, statuettes de style grec provenant d'Asie Mineure, figurines en terre cuite de style grec, figurines en faïence recouvertes d'émail bleu-vert de la Basse-Époque d'Égypte, coupelles en terre cuite de Campanie, vases, bols, et divers tessons de poteries sigillées du II^e et III^e s. après J.-C.

Situé au 134 rue du Président Mitterand, le musée est ouvert les mercredi et samedi de 14 à 17 h 30 et le dimanche de 11 à 12 h 30. Tél. 01 69 09 69 68.

La fresque de Sainte-Barbe dans l'église Saint-Denis de Wissous

Jean-Claude CIRET
apepaw@laposte.net

Légende ou histoire

Dans les hagiographies de sainte Barbe, il est difficile de séparer la légende de l'histoire. C'est donc avec la plus grande prudence que nous relatons le récit de sa courte existence telle que la raconte les différents auteurs, en particulier Siméon Métaphraste au X^e siècle et Baronius dans le *Martyrologue romain*, publié en 1582.

Barbe au moment des événements qui ont conduit à son martyre vivait, selon la tradition la plus communément admise, à Nicomédie (aujourd'hui Izmit) un port de la Turquie au bord de la mer Marmara. La date du martyre de Barbe est aussi incertaine. Il est probable qu'il s'est déroulé au cours d'une période de persécution à l'intérieur de l'empire romain. On a le choix entre l'année 235, sous le règne de l'empereur Maximin I dit Le Thrace ou, mais c'est peu probable, vers 303 sous celui de Maximien. D'autres historiens placent le martyre sous le règne de Maximin II Daïa proclamé César à Nicomédie en 306 et Auguste en 310. Pour Siméon Métaphraste, Barbe a été martyrisée à Héliopolis, alors que régnait le tétrarque Galère (293-311).

Venons en maintenant aux événements proprement dits, selon le récit le plus répandu. Le père de Barbe, un riche satrape du nom de Dioscore, était un païen convaincu. Quand il partait en voyage, il enfermait sa fille dans une tour éclairée par deux fenêtres pour la protéger de tout ce qu'il considérait comme des dangers. Au cours d'une de ces absences, Barbe fut instruite dans la religion chrétienne et baptisée par un prêtre qui réussit à se faire passer pour un médecin afin d'être autorisé à entrer dans la tour où Barbe fit ouvrir une troisième fenêtre pour symboliser ainsi la Trinité. Au retour de son père, Barbe lui avoua sa conversion. Celui-ci, fou de rage, la dénonça à

Marcien, le préfet de la province. Celui-ci la fit arrêter et torturer. Barbe refusant de renier sa foi, Marcien la condamna à la décapitation et chargea son père d'exécuter la sentence, ce que celui-ci s'empressa de faire. Sur le chemin de retour, Dioscore fut frappé par la foudre et réduit en cendres. La tombe de sainte Barbe devint un lieu de pèlerinage, jusqu'à ce que ses reliques soient, dit-on, transportées à Torcello près de Venise.

Naturellement ce récit fit au cours du temps l'objet de nombreux ajouts pittoresques pour impressionner les fidèles et que l'on retrouve dans l'iconographie.

Le culte de sainte Barbe, honorée pour son pouvoir de protection contre la foudre et les incendies et celui d'assurer une bonne mort, se répandit rapidement en Grèce et en Syrie et plus tard en Russie. Ce n'est qu'au XV^e siècle qu'il apparaît en Occident, en particulier en Allemagne, puis en France au XVI^e siècle où elle devient patronne des artilleurs en 1529, puis des mineurs et des carriers, et enfin des sapeurs pompiers quand ce corps est créé par Napoléon 1^{er}. L'iconographie de Sainte Barbe, la représente à proximité d'une tour à trois fenêtres et tenant à la main la palme du martyr. On voit parfois un canon à côté d'elle pour rappeler son rôle protecteur lors du manie-ment de la poudre.

L'Église, elle même, ne semble pas être absolument certaine que ce personnage ait existé ; aussi, pour sortir de ce doute, Rome décida, en 1969, de substituer à Barbe, dont la fête est le 4 décembre dans le calendrier liturgique, Barbara, nom donné à une jeune chrétienne qui, refusant d'offrir un sacrifice d'encens pour l'Empereur, fut suppliciée, avec d'autres condamnés, dans un cirque. Quand les chrétiens vinrent demander son corps, ne connaissant pas son nom, ils réclamèrent "une jeune femme barbare".

La fresque de l'église de Wissous

Située dans la nef latérale (XV^e), la fresque de sainte Barbe, a été longtemps recouverte de plâtre et oubliée. Ce n'est qu'en 1880, lors de travaux, qu'elle fut redécouverte. Elle présentait des mutilations par martelage datant de la Révolution. Elle était l'élément central d'un autel qui devait également posséder deux retours. La présence, sur le côté droit d'une piscine servant au lavage des mains du prêtre pendant l'office est une preuve qu'on y disait la messe.

Cette peinture murale est facilement datable du milieu du XVI^e siècle car ses personnages sont revêtus d'habits portés pendant le règne de François 1^{er} et les légendes des scènes peintes sont écrites en

caractères gothiques, caractéristiques de cette époque. On peut donc penser que la fresque de Sainte-Barbe de l'église de Wissous, a été réalisée peu de temps après l'introduction du culte de la sainte en France. Notons que de telles fresques sont très rares en Île de France

La fresque comporte six panneaux représentant chacun une scène du martyre de la sainte.

La première scène en haut à gauche, montre Dioscore, le père de Barbe tombant à la renverse de saisissement quand celle-ci lui apprend sa conversion, et, en surimpression, apparaît le même Dioscore menaçant sa fille de son épée tandis qu'elle s'enfuit par une brèche qui s'est ouverte, miraculeusement, dans la tour.

Dans la deuxième, Barbe, s'étant enfuie dans la campagne, est poursuivie par son père et ses gens. Un berger indique à Dioscore sa cachette, mais il est aussitôt changé en statue de pierre et ses moutons en sauterelles.

La troisième représente Dioscore ramenant sa fille au château, où elle est déshabillée et fouettée pour qu'elle abjure.

Le quatrième panneau en bas à droite, montre Barbe dans la tour où, devant son refus de renier sa foi, son père l'a enfermée. Elle exhorte celui-ci à se convertir.

Dans le cinquième panneau nous voyons Barbe dans la tour, distribuant des aumônes à des pauvres. Les artistes mettaient souvent dans leur composition leur vision personnelle ou celle de leur commanditaire. Ainsi, cette scène, qui n'est relatée nulle part à notre connaissance, est peu crédible compte tenu de la situation de prisonnière de la sainte. Elle fut, vraisemblablement, peinte dans un but pédagogique.

Le dernier panneau représente sainte Barbe, accueillie au ciel, tenant la palme du martyre.

Il est évident que des scènes ont disparu, en particulier celles de la décapitation de Barbe et de la punition subie par Dioscore qui étaient les plus aptes à impressionner les fidèles.

La fresque a été classée monument historique en 1905, avant l'église, qui ne le fut qu'en 1913

Les gants de saint Spire

Paulette CAVAILLER

10, boulevard Aristide Briand 91450 Soisy s/Seine

En 1967, à l'occasion de la reconnaissance des reliques de la collégiale Saint-Spire – devenue cathédrale de Corbeil-Essonnes – j'ai publié un article faisant l'historique de ces reliques ¹.

J'y ai mentionné le « gant » de saint Spire, petit morceau de textile sauvé de la destruction, en 1794, par un nommé Germain ². J'indiquais que cette relique avait été analysée et photographiée par le laboratoire du Musée du Louvre le 17 mai 1968 et soumise à l'examen de Madame Charles Picard, le même jour, et j'annonçais une mise au point ultérieure.

C'est donc quarante ans plus tard que je suis en mesure d'apporter quelques précisions sur ce « gant » !

1 - Que sait-on sur ce « gant » à la lumière des textes ?

On le trouve mentionné pour la première fois dans un inventaire de 1611 : « dans l'autel qui est aumoire qui ferme à clefs, un tableau fait en fasson d'une monstre... couvert d'une vitre au travers de laquelle on voit... les gans de M. St Spire dont il se servait quand il officait... ».

Une note en marge du texte précise : « En 1630, les reliquaires ont été mis dans une châsse de bois (à droite du grand autel) avec suaire et linges enlevés en 1619. Les gants ont été réservés pour mettre à part dans un reliquaire » ³. En 1794, c'est d'un petit reliquaire en forme de rose que le nommé Germain enlève quatre petits paquets dont un

1. « Les reliques de saint Exupère à Corbeil » in *BSHACEH*, 1967 (1968), p. 117-138. Voir en annexe II les corrections qu'il convient d'apporter à cet article.

2. *Ibid*, p. 132, n. 77.

3. Arch. mun. Corbeil-Essonnes, GG 421 déposées aux ADE.

contenant « un doigt » de gant en soie blanche tricotée dit « gant de saint Spire ».

Il est à noter qu'entre 1630 et 1794, la paire de gants s'est réduite à un doigt⁴ ! Ce qui laisse supposer que les chanoines en ont soustrait de nombreux morceaux entre 1630 et 1794⁵, date de destruction de la majorité des reliques.

2 - Quelle date lui attribuer ?

Ces gants visibles en 1611 considérés alors comme ayant appartenu au saint lui-même devaient paraître assez anciens pour ne pas être confondus avec des gants ayant servi cent cinquante ans plus tôt lors de la translation de 1454. Il semble probable, à première vue, qu'on les a retirés de la châsse en 1454 et qu'ils s'y trouvaient au moins depuis 1318. S'ils ont servi lors de cette première translation connue, leur datation est certaine : début XIV^e s. ; s'ils sont antérieurs, impossible de donner plus de précision puisqu'aucun document ne fait état d'une translation plus ancienne, même si diverses occasions ont pu se présenter pour une telle cérémonie, soit lors du transfert du corps de Ballancourt à Corbeil, au IX^e s., soit lors de l'achèvement de la collégiale, à la fin du X^e s., soit enfin après l'incendie des environs de 1140⁶.

Par contre, en attribuer la possession au saint lui-même est exclu car des tissus du IV^e s. mis au jour à plusieurs reprises n'auraient pu se conserver jusqu'à nous.

En outre, la translation de 1318 est décrite avec précision : les os étaient placés « dans des linges très propres de lin et de soie enveloppés d'une peau de cerf et bien attachés ». On n'aurait pas manqué de signaler la présence de vêtements, s'il y en avait eu.

Si ces gants ont servi, en 1318, lors de la translation faite par Gérard de Courtonne, évêque de Soissons, il s'agit de gants liturgiques tout différents des gants de voyage⁷. En effet, ces gants « *chiroteca* » utilisés uniquement pour les cérémonies du culte⁸ étaient obligatoirement blancs, de lin ou de soie, « tricotés » et sans couture.

4. Ce vestige n'a pas été mesuré par le laboratoire du Louvre comme a bien voulu me le préciser Jean-Pierre Mohen, directeur du centre de recherche et de restauration des musées de France (CRRMF) par courrier du 20 novembre 2001.

5. On voit, sur la photo, les traces très nettes de coupes faites aux ciseaux.

6. Ce serait peut-être à cette date qu'un bras aurait été placé dans un reliquaire spécial (voir Annexe II).

7. Michèle BEAULIEU, « Les gants liturgiques en France au Moyen Âge » in *Bull. archéo. du CTHS*, nouv. série t. IV, 1968, p. 137-153, 12 fig.

8. C'est bien ce type de gants que mentionnent les chanoines en 1611 : « les gans de M. St Spire dont il se servait quand il officiait » (V. supra, § 1).

3 - Quelle est la nature de ce gant ?

Madame Charles Picard qui avait bien voulu me recevoir, en mai 1968, et à qui j'avais confié la relique pendant vingt-quatre heures, en avait retiré deux minuscules fragments à fin d'analyse. Elle avait été très intriguée par la contexture qu'elle estimait « inconnue » de ce « tissu » de lin⁹ que Germain avait pris pour de la soie à cause de son apparence brillante due à une lente action chimique.

Ce textile d'aspect côtelé et sans envers ressemble à de la serge. À l'étude, l'absence de chaîne fait penser à une broderie mais cette hypothèse n'est pas valable dans la mesure où il n'existe aucun effet décoratif. Une analyse plus fine montre un entrelacement de fils, à la façon du nattage qu'on pourrait qualifier de « passemment » ou tricot primitif¹⁰.

Et c'est bien ce terme de « tricot » qu'emploie Germain, en 1796, soit parce qu'il répétait une formule traditionnelle, soit parce que le tissu avait conservé une certaine élasticité perdue depuis.

Les conclusions de Madame Picard, qui les disait provisoires, nous permettaient donc de penser que la relique provient d'une paire de gants liturgiques, en lin, tricotés selon une méthode ancienne et ayant servi lors d'une translation, celle de 1318 ou peut-être antérieure.

Le provisoire devait durer longtemps. En effet, Madame Picard, tombée gravement malade, n'eut pas la possibilité d'achever ses recherches avant son décès et les pièces du dossier se sont enlisées sous beaucoup d'autres jusqu'en 2001 où, rencontrant Julia Fritsch, j'appris qu'elle travaillait au Musée de Cluny devenu Musée national du Moyen Âge, dont le conservateur était Viviane Huchard qui préparait justement la publication de l'inventaire des textiles du musée.

Après une rencontre avec Michèle Beaulieu¹¹ qui ne put se prononcer sur la technique de fabrication du gant d'après les photos, je déposai, le 24 janvier 2002, un dossier complet à Cluny. J'ignorais que Viviane Huchard fût déjà très gravement malade, bien qu'elle continuât d'assumer toutes ses tâches¹².

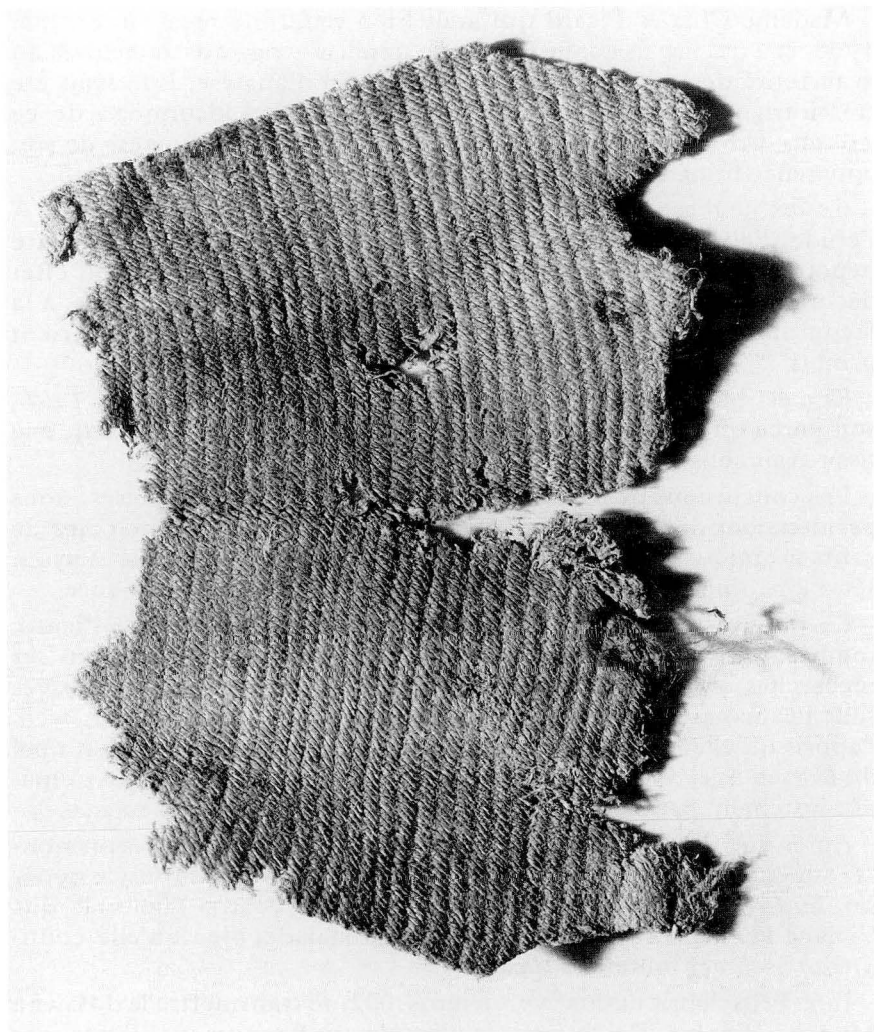
Julia Fritsch prit l'initiative, en juin 2002, de transmettre le dossier à Madame Sophie Desrosiers, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales, spécialiste des tissus anciens qui, n'ayant pu me contacter au cours de l'été, laissa l'affaire en attente.

9. D'après l'analyse du Musée du Louvre.

10. Voir, en annexe I, les précieuses analyses que m'a adressées Madame Picard le 2 avril 1969.

11. Que je remercie d'avoir bien voulu me recevoir, en décembre 2001.

12. Elle est décédée le 2 juillet 2005.



Macrophotographie réalisée en lumière légèrement rasante par le laboratoire du Musée du Louvre le 17 mai 1968 – cl. A 1027. Indice de grossissement non précisé.

Julia Fritsch, devenue conservatrice en chef du Musée de Cluny, décédait à son tour, le 9 avril 2006 et le dossier semblait devoir s'enliser à nouveau. Toutefois, décidée à en finir enfin avec cette affaire, je retrouvai, en août 2006, l'adresse de Madame Desrosiers qui me dit l'intérêt qu'elle portait à ce gant et son désir de le voir.

Après d'assez longues démarches auprès de l'évêché, de la cure et de la municipalité, rendez-vous fut fixé à la cathédrale le 24 novembre et la châsse fut ouverte en présence de :

- Père Thomas Moto, curé de la paroisse ;
- Jean-Michel Fritz, premier maire-adjoint ;
- Jacqueline Dècle et Évelyne Desobeau, secrétaire générale et membre de la commission diocésaine d'Art sacré ;
- MM. Jozeau, Calmes et Deray, de la paroisse ;
- MM. Baudouin, Tricot et Mme Boyer de l'association « Mémoire et patrimoine vivant » ;
- Sophie Desrosiers ;
- Paulette Cavailler.

On y trouva les authentiques de 1318, 1454, 1619, 1809 et 1968¹³, les morceaux de la mâchoire de saint Spire, deux tout petits paquets avec mentions : St Ambroise¹⁴ et St Germain¹⁵ mais le gant de St Spire n'y figurait pas.

Pourquoi la pochette contenant le « gant » que j'avais remise, en mains propres, à Monseigneur Malbois, à l'évêché, le 18 mai 1968, après sa photographie au Louvre et son examen pendant 24 heures par Madame Picard, n'était-il pas dans la châsse, en dépit de la mention de l'authentique de ce 18 mai ? Nul ne le sait mais la déception fut grande¹⁶.

Cependant, si Madame Desrosiers n'a pu examiner le morceau de gant, elle a fait un rapprochement très intéressant entre la macrophotographie que nous possédons et celle du gant dit de saint Fulcran, évêque de Lodève (Hérault) de 949 à 1006, conservé dans le trésor de l'ancienne cathédrale de Lodève¹⁷ et daté du milieu du XIII^e s. Ce gant qui survécut à une destruction horriblement macabre, en 1573, du corps du saint et des vêtements dont il était paré, est en assez bonne conservation et a été analysé avec soin. Sa technique fut considérée, en 1992, comme relevant de « l'entrelacement (linking ou

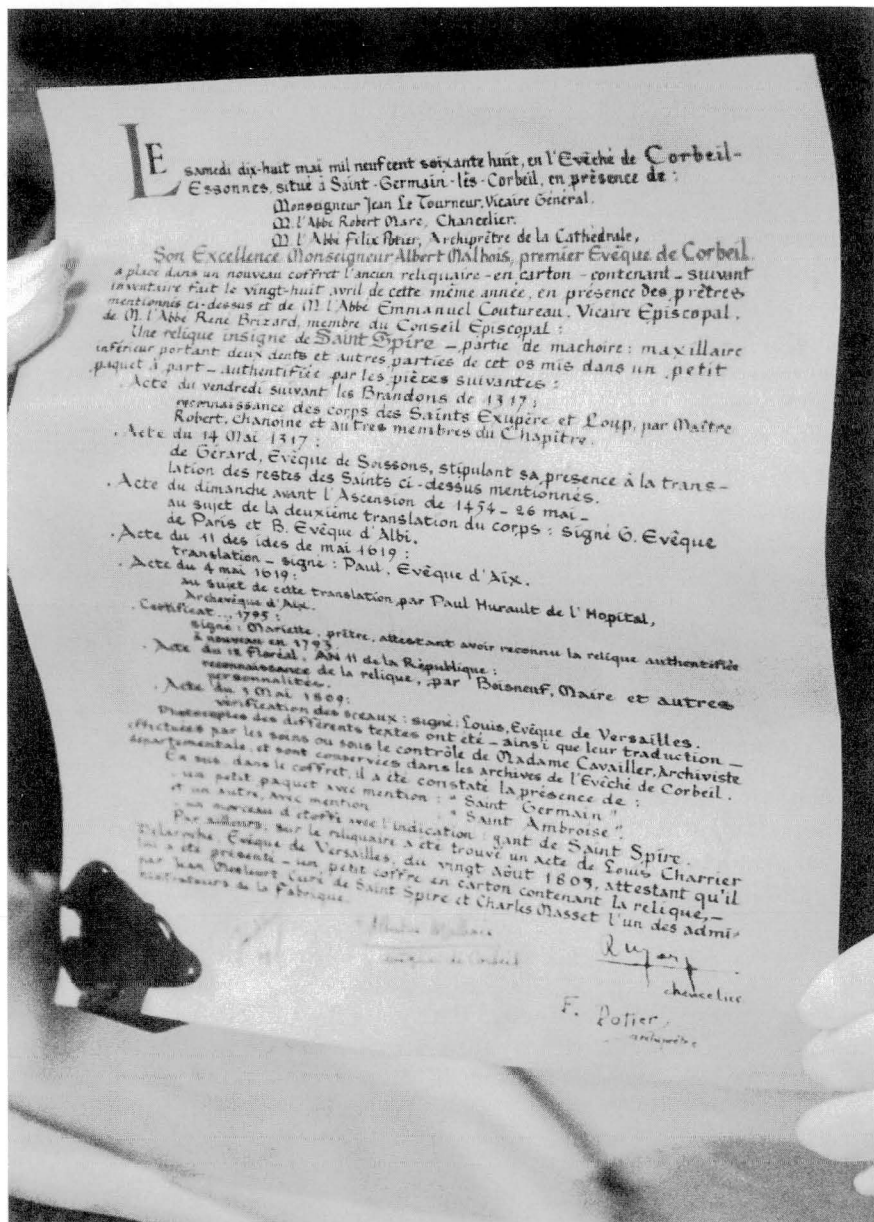
13. Voir la reproduction de cette authentique.

14. St Ambroise n'a jamais été cité parmi les reliques de St-Spire.

15. Erreur pour « reliques de divers saints rendues en 1796 par un nommé Germain ».

16. Les recherches faites dans les archives de l'évêché n'ont donné aucun résultat à ce jour.

17. *Trésors textiles du Moyen-Âge en Languedoc-Roussillon*. Carcassonne, musée des Beaux-Arts, 1992, in-4^o, p. 31-37.



Reproduction de l'authentique de 1968.

interlinking) »¹⁸ mais Madame Desrosiers, en 2007, d'après la photographie, penche plutôt vers du « Nälebinding » c'est-à-dire un travail à l'aiguille, proche de la dentelle, consistant à former, avec le fil, des boucles simples liées latéralement, soit aux boucles qui les précèdent immédiatement, soit à celles qui se trouvent en deuxième, troisième ou quatrième position antérieure. Le tissu obtenu peut être très ferme ou très élastique en fonction de l'ampleur des boucles¹⁹.

Cette comparaison entre les gants dits de saint Fulcran et de saint Spire nous permet d'envisager un âge plus reculé pour notre relique. Nous savons, en effet, qu'en 1252 déjà l'os d'un bras du saint était présenté à part dans un reliquaire spécial²⁰. La main pouvait être gantée comme celles de saint Fulcran à Lodève, avec un des gants ayant été utilisés lors d'une translation antérieure à 1252 dont on n'a pas gardé le souvenir.

En conclusion, le doigt de gant dit de saint Spire confectionné en lin blanc selon une technique médiévale connue est le vestige d'une paire de gants liturgiques datables de la fin du XII^e s. ou du début du XIV^e s. C'est dire son intérêt archéologique et la nécessité de le retrouver.

Annexe I

1 - Rapport de Madame Charles Picard du 2.4.1969

Au sujet du procédé de tissage trois hypothèses peuvent être prises en considération.

1. Tissage

Le document a l'aspect d'un tissu régulièrement côtelé et sans envers. La surface est formée d'une trame, composée d'un groupe de fibres associées par une légère torsion (fil floche). À l'examen, les photographies révèlent l'existence de fils relativement fins et peu visibles à l'œil nu. Ils apparaissent, avec une certaine régularité entre les côtes dont ils jalonnent le sillon horizontal. Sur une des faces (envers ?) on voit également des fils qui enjambent la trame floche

18. On retrouve ici l'expression employée par Madame Picard, en 1969.

19. SEILER-BALDINGER Anne-Marie, *Textiles, a classification of techniques*. Washington, Smithsonian Institution Press, 1994, in-8°, p. 10-13.

20. Voir ci-dessous, annexe II.

(erreur de tissage ?). Ils sont, dans les deux cas perpendiculaires à celles-ci.

On pourrait songer à définir ce tissu : une serge comportant une chaîne fine et deux trames. L'une de ces trames, dont la finesse correspond à celle de la chaîne liant en taffetas (1 pris, 1 laissé) tandis que la trame principale, formée par un faisceau de fils, lie en sergé en passant sous deux fils de la chaîne et sur environ huit fils de la même chaîne. À chaque passage de cette trame, les liages se déplacent vers la gauche à raison de deux fils de chaîne. En s'étalant, pour former comme un ruban, la trame floche peut masquer les liages de la seconde chaîne et assurer la netteté du côté.

Le tissage de la serge est attesté dans notre pays dès la plus haute antiquité. Une serge 2/2 a été trouvée dans le tumulus de La Ronce à Ste-Geneviève-des-Bois (Loiret) et date, par conséquent, de l'époque de La Tène. Ce mode de tissage s'est perpétué : un échantillon a été recueilli dans un tombeau de St-Denis daté du VII^e s. (cf. E. SALIN, *Les tombes gallo-romaines et mérovingiennes de la basilique de St-Denis, fouilles de janvier-février 1957*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, T. XLIV, 1958, p. 55 et pl. XX, Ia – b.) Le matériau, de la laine, semble avoir plus attiré l'attention que la contexture. Celle-ci est brièvement schématisée ; elle constitue des effets de chevrons. Il est à noter que cette même tombe a fourni un échantillon de tissu de lin dont la trame est « faite de fibres agglomérées en bandes plates » ; la chaîne, « de fils tordus, fins ». Cette description peut convenir aussi au « gant ». Malheureusement pour nous, si « l'aspect brillant » est noté, aucune précision n'est donnée sur le mode d'assemblage des fils ; la pièce n'est pas reproduite en photographie. Cependant une erreur (que j'ai rectifiée dans la citation donnée ci-avant), laisse supposer que ce fragment présentait de fortes ressemblances avec le document en cause ici.

Notons que le « Linceul du Christ » conservé à Turin est un sergé de lin peint, vraisemblablement tissé en Champagne au XIV^e s. Des témoignages indirects sont apportés par les empreintes de tissu qui marquent la face interne de quelques fibules en usage au IX^e-X^e s. Ces fibules ovoïdes ont été étudiées récemment par Birgitta ELMQVIST, dans les *Meddelanden Fran Lunds Universitets Historiska Museum, 1966-1968*, p. 203 à 224. Deux d'entre elles ont été trouvées dans une tombe au cours de fouilles faites en 1865 à Pitres (Eure) ; elles sont conservées au Musée de Rouen (inv. 1251). Leur face interne concave porte l'empreinte d'un tissu sergé. L'auteur invoque, pour comparaison, une fibule du même type trouvée à Draftinge dans le Smaland (Suède méridionale). L'empreinte, assez évanescence, est celle d'un tissu sergé. Elle s'apparente au fragment du « gant » par le fait que, là

aussi, les flottés de trame se présentent obliquement. Cette obliquité peut se justifier, ici : l'étoffe a pu être prise en « plein biais », ce qui facilitait son adhérence au creux de la fibule.

Cette raison peut-elle être aussi invoquée pour le « gant » ? Oui si l'on suppose qu'il a servi à tapisser le fond d'un reliquaire en forme de main ou de bras. Ses chaînes fines et, somme toute, peu liées devaient lui assurer une élasticité comparable à celle d'une « mousseline à patrons ». Mais, dans ce cas, pourquoi et comment l'avait-on fixée et, ensuite, détachée ? L'état actuel de la pièce ne justifie guère cette hypothèse : le parallélisme des côtes et celui des « points » obliques est régulier. L'inclinaison des trames est telle qu'on ne doute de pouvoir les ramener à l'horizontale.

Dans le bas de la partie élargie (la paume, si l'on veut) on voit un paquet qui s'échappe de trois rangées de côtes transversales. Certains fils fins forment une texture qui s'apparente aux mailles d'un « canevas ». Si ces éléments font partie intégrante de la pièce, il y a lieu d'envisager un autre mode d'exécution.

2. Broderie ?

D'autres indices viennent corroborer cette observation :

Étant donnée la grosseur de la trame principale, les liages réalisés par une chaîne fine devraient rester en surface. Or, ils apparaissent en creux sur les deux faces du tissu, de telle sorte que la trame floche semble s'enfoncer dans un trou et se replier sur elle-même. Chaque flotté présente une solution de continuité avec celui qui le suit. Il lui arrive de reparaître au-delà d'un foisonnement d'une texture fine ou, aussi, de se dédoubler. Les lignes de flottés ne sont pas parallèles entre elles et chaque ligne est souvent brisée par un changement d'inclinaison du « point ». Ces accidents sont peu compatibles avec la technique de tissage des serges : après chaque passage d'une trame le peigne intervient pour aligner les fils et réaliser une ligne horizontale suivie qui exclut les chevauchements observés par endroits. On a l'impression de se trouver en face d'un travail composé de « points » exécutés à l'aiguille selon une de ces techniques que le vocabulaire allemand groupe sous le nom de *Wirkerei* et que nous appelons tantôt *broderie*, tantôt *tapisserie*.

L'hypothèse est d'autant plus difficile à écarter que le Moyen Âge fournit un grand nombre d'exemples : toutes les variétés de « points » ont été alors employées pour imiter une étoffe façonnée. On peut s'en rendre compte, par exemple, en examinant les tissus provenant des tombes royales espagnoles du monastère de Las Huelgas près de Burgos. On peut voir, entre autres, un coussin de la reine Eléonor d'Angleterre fait d'une étamine de laine, partiellement rebrodée pour

imiter un tissu sergé (cf. Manuel GOMEZ-MORENO, *El Panthéon real de las Huelgas de Burgos*, Madrid, 1946, pl. 107, n° 57). On doit noter, cependant, qu'ici les « points » sont horizontaux et imitent une serge normale. On peut trouver aussi des exemples de « points » obliques qui s'apparentent à la technique du « gant » parce qu'ils sont « sans envers » (cf. Th. de DILLMONT, *Encyclopédie*, Paris, Delagrave, s.,d., p. 141, 143).

La principale objection que l'on peut faire à cette solution, c'est l'absence d'effet décoratif. Les divers points obliques sont utilisés comme remplissage entre les éléments d'un décor réalisé par changements de couleur ou de point. Dans tous les cas la broderie est une technique de remplacement utilisée à défaut d'un tissu façonné. Lorsqu'il s'agit de couvrir une surface aussi importante, le brodeur ne se satisfait, généralement, pas d'un alignement monotone de points obliques de même longueur, ce qui équivaut à exécuter patiemment un tissu « uni » que l'on peut obtenir facilement par tissage. Il s'inspire des « armures » de damassés : chevrons, losanges et, pour cela, varie la longueur des « points », leur inclinaison, leur couleur.

Pour infirmer ou confirmer ces deux hypothèses, il faut recourir à une étude directe de la pièce et, d'abord, essayer de déterminer le rôle de ces fils fins qui apparaissent ici et là. En effet, les limites mêmes de la pièce ne fournissent aucun indice valable. Certains ont été rectifiés aux ciseaux : la coupure est nette comme elle pourrait l'être s'il s'agissait d'un morceau de feutre. Une entaille ancienne ne présente aucune effrangement significative, mais seulement un bouquet de filaments désordonnés auquel nous avons déjà fait allusion.

J'espérais trouver des indices plus nets dans l'analyse des deux petits fragments que vous m'avez confiés. L'un est un paquet de fils qui devaient servir à déterminer la nature du textile. Madame Hours a reconnu des fils de lin, ce que confirme aussi mon observation. Sous X 140 de grossissement les fibres apparaissent marquées, comme il se doit, de fines rayures transversales. Certaines ont un aspect cristallin et brillant. Parmi elles figurent des fils teints en rouge. Une brillance, vraisemblablement identique, a été signalée par E. Salin à propos du fragment de lin trouvé dans la tombe n° 13 de la basilique de St-Denis. Cette fossilisation – qui est une sorte de transmutation – me paraît un phénomène analogue à celui qui est employé actuellement dans l'industrie pour « merceriser » le lin et lui donner un certain brillant. Pour obtenir ce résultat on utilise actuellement des solutions alcalines froides très concentrées, puis des solutions acides froides et diluées. Mais – l'exemple de St-Denis le prouve – des agents organiques peuvent, sans doute, aboutir aux mêmes résultats. Sous réserve d'études ultérieures – on peut tirer deux conclusions : les

fragments sont très anciens ; ils ont subi longuement une action chimique localisée en quelques points.

La référence au fragment trouvé à St-Denis m'a entraînée vers une autre observation. E. Salin signale à son propos « la présence de nombreuses bactéries ». Ces bactéries – agissant à la manière des termites – sont encore à l'heure actuelle redoutées des liniers. Je crois avoir décelé des traces de leur action : certaines fibres sont réduites à l'état de minces filaments marqués de nœuds. Certains trous circulaires, semblables à des piqûres d'épingle, sont parfois répartis avec régularité. – Je n'ai pas réussi à déceler la présence, même sous forme de fragments, de fils associés par torsion susceptibles d'être considérés comme des restes de la chaîne.

Le second petit échantillon semblait plus prometteur : il comportait quatre rangées de flottés de trame. Je les ai dissociées à la pointe de l'aiguille. Chaque flotté s'est déplacé comme un bloc, a rompu ses attaches, mais n'a révélé aucun liage de chaîne. Il se présente comme une masse ovoïde, en forme de grain de riz. Son extrémité la plus affinée se rebrousse. On se rend compte des causes de ce tracé lorsqu'on examine deux flottés restés en position : l'un des brins tourne autour de l'autre. Je n'ai pas réussi à suivre le tracé d'une de ces « trames ». Cela tient, d'une part à l'exiguïté du fragment et, d'autre part, à la présence de fibres enchevêtrées qu'il faudrait observer longuement pour s'assurer qu'elle font partie de la texture. J'ai résolu d'attendre pour les dissocier : étant donné l'impossibilité de recourir au document lui-même, elles apportent un témoignage capital qu'il y aura lieu de photographier sous fort grossissement. Il sera temps, lorsque l'enquête sera près d'aboutir de faire une ultime dissection. Cependant, leur présence m'empêche d'avoir un avis catégorique ; s'il s'agit d'un fragment tissé, il faudra justifier sa présence.

Ces observations me paraissent de nature à infirmer mes deux premières hypothèses : l'absence de fils de chaîne, le comportement des « trames » ne conviennent pas à un sergé. Les rapports entre ces « trames » et fragments (douteux) d'un tissu ne correspondent pas à une technique de broderie.

L'observation faite au sujet de l'entrelacement de deux brins voisins est corroborée aussi par la photographie : si on la regarde dans le sens opposé à celui de la lumière frissante qui a éclairé le document, le tissu prend un relief en creux ; les points obliques aboutissent à une crête régulière formée par deux rangées de petites protubérances placées en quinconce. Ce sont ces mêmes reliefs que j'avais d'abord interprétés comme des liages de la chaîne. Ils sont vraisemblablement formés par l'entrelacement de deux fils « floche ».

3. *Passement* ?

À l'aide de ces observations, il y a lieu de penser que le fragment n'est pas un « tissu » au sens restreint qu'on donne généralement à ce mot. C'est-à-dire qu'il n'a pas été réalisé par le liage de fils verticaux, constituant la chaîne, par des fils horizontaux de « trame ». À la manière de certaines « dentelles » il semble formé par l'entrelacement d'un seul type de fils, ceux que nous avons qualifiés de « fils floches ».

C'est un mode élémentaire (ou comme disent les Anglo-saxons, *basic*) de texture apparentée au nattage (celui des corbeilles par exemple). Il est attesté depuis l'époque préhistorique (plus précisément depuis le chalcolithique). Il est resté d'un usage courant, surtout dans les pays scandinaves, où il a servi à l'exécution de filtres, de bonnets, de bas et de gants jusqu'à une époque récente. Il a reculé devant la diffusion du tricotage. Il est susceptible de variations, tant dans la forme des « points » que dans le mode d'exécution. On a retrouvé des échantillons de cette technique dans un grand nombre de régions, ce qui témoigne d'une large diffusion tant chronologique que géographique. L'exploration des tombes royales du monastère de Las Huelgas de Burgos a rendu au jour une paire de gants de l'Infante Maria (cf. M. GOMEZ-MORENO, pl. XLVII et CXXII) exécutée non au tricot, comme on pourrait le croire de prime abord, mais par la combinaison de divers « points » de laçage. Cette technique n'a guère – à ma connaissance – été étudiée en France. Les ouvrages qui en font état sont suisses, américains ou scandinaves. Le terme scandinave *Sprang* a été adopté par les Suisses (IKLE, OPPENHEIMER). Les Anglo-saxons n'ont pas d'appellation générale. Pour plus de précision, ils usent de périphrases. La technique du « gant de St Spire » est classée par Irène EMERY, *The primary structures of Fabrics*, Washington, The Textile Museum, 1966, p. 63 comme « oblique twill interlacing » qui insiste sur l'apparence « sergée » de la texture.

Une technique si généralisée n'a pas dû être ignorée du moyen âge français. Je n'ai pas eu le temps de rechercher dans d'anciens inventaires la présence de vocables qui puissent être mis en rapport avec elle. Je n'ai eu recours qu'à deux dictionnaires avant de me décider à employer – tout au moins provisoirement – le mot *passement* auquel il convient de ne pas donner le sens fourni par le *petit Larousse*. La définition fondamentale est fournie par le HATZFEL-DARMESTETER : « Ouvrage fait en passant, en entrelaçant des fils ». LITTRÉ songe à une adoption du provençal *passamen* qui correspond à l'espagnol *pasamano* et à l'italien *passamano* qui signifient le passage de main en main. C'est précisément le geste par lequel le passementier entrelace les fils en les faisant passer d'une main dans l'autre. Un matériel – assez restreint – est nécessaire. Hatzfeld-Darmesteter

précise : « ouvrage... fabriqué sur un oreiller avec des fuseaux et des épingles ». L'« oreiller » est un coussin capitonné et lesté de plomb (cf. Th. de DILLMONT, p. 378). Il sert à fixer le début du tressage et à maintenir la largeur d'exécution. Les fuseaux ne sont pas indispensables ; ils sont nécessaires lorsqu'on doit employer une grande longueur de fil, ou des fils fins ; ils évitent les embrouillages. Le « carreau » est une forme de coussin utilisé par les dentellières du Puy. Utiliser un tel métier, c'est « tricoter ». Au sens premier, ce verbe signifie « se servir d'un bâton gros et court » c'est-à-dire d'un morceau de trique. C'est bien ce que fait l'ouvrière qui utilise des fuseaux, de là l'orthographe *triquoteuse* (XVI^e s.). En travaillant, elle les fait alterner vivement, virevolter, danser pour ainsi dire sur place. De là les expressions : « cheval qui tricote » ; « tricoter des pieds ».

Ce sens très général a été conservé assez longtemps. Une ordonnance de 1737 porte mention de « bas brochés, ou à l'aiguille, ou au tricot ».

Si donc *pasement* et tricot, sont anciennement équivalents, le « gant » de St Spire peut recevoir l'une ou l'autre appellation. Tel le serpent *ouroboros*, le chemin parcouru nous ramène à notre point de départ. Nous avons, chemin faisant, acquis la certitude que la pièce est exécutée dans une technique fort ancienne qui ne correspond pas à celle que l'on désigne actuellement sous le nom de tricot.

On peut se demander pour quelle raison ce mot a été employé par Germain. Trois raisons peuvent être invoquées : 1) l'aspect côtelé du tissu ; 2) le mot avait encore son acception ancienne ; 3) la relique figurait sous ce nom dans une liste qui ne nous est pas parvenue. J'opérais volontiers pour cette dernière hypothèse qui ne me semble pas sans rapports avec la date à attribuer à la relique.

2 - Lettre de Madame Picard du 9 mai 1969

Je viens de relever deux références intéressantes pour le gant de saint Spire. Parmi les reliques conservées à Polling²¹ figure une paire de gants conservée pour avoir appartenu à Hermann, évêque de Brixen qui avait, en 1160, consacré l'église abbatiale. La notice qualifie la technique comme « Nadelarbeit » ou « Leinenfäder », ce qui pourrait correspondre au « tricot » et date l'ouvrage du XII^e s.

Un autre gant exécuté dans la même technique est conservé à l'église de S. Trinité de Florence, comme ayant appartenu à S. Bernardo degli Uberti. Aucune datation n'est précisée²².

21. Monastère augustinien près de Munich.

22. Ce personnage est mort en 1131.

Voilà, en attendant mieux, de quoi alimenter un peu la bibliographie et justifier de nouvelles enquêtes.

Annexe II

Corrections à CAVAILLER (P.), « Les reliques de saint Exupère à Corbeil » in *BSHACEH*, 1967 (1968), p. 117-138.

– p. 122, § 2, Jean de La Barre fixe la date du décès d'Aymon de Corbeil en 957. Gustave Estournet²³ corrige cette erreur. Aymon est décédé en 973.

– p. 125, § 3, L'os du bras de saint Spire fut mis à part dans un reliquaire spécial bien avant 1318 puisqu'il est déjà mentionné dans un acte de l'official de Paris d'octobre 1252 signifiant les droits et devoirs du chevecier de Saint-Spire²⁴.

– p. 129, § 1, Jean de La Barre n'a pas assisté à la translation de 1619. Le signataire est un certain « Barré », probablement Spire Barré, procureur et notaire en la prévôté et aussi procureur du chapitre.

– p. 129, § 3, La châsse de 1619 ne fut pas entièrement refaite mais bien « raccommodée de neuf » comme le précisent les notes en marge de l'inventaire du trésor de 1611²⁵ : « Desquelles douze images, il y en a deux qui ne sont dorées ains d'argent blanc et est icelle châsse posée et mise au-dessus du grand autel d'icelle église. Sera remarqué que ladite châsse a été raccommodée de neuf l'an mil six cens 19 et le cuivre osté en la place duquel a esté mis de l'argent doré excepté derrières les images de lad. châsse. Item, le clocheton de lad. châsse qui est d'argent doré par le hault et par le bas de cuivre doré. » On connaît même le nom de l'orfèvre parisien, Adam Picart, et le montant de la dépense : 1 704 livres pour la façon et 800 livres pour le métal ajouté²⁶.

– p. 132, § 3, Comme je le supposais, M. de Brignolles n'a pas arraché au bûcher le coffret d'ébène contenant les reliques. Il l'avait acheté « un peu fracassé » lors d'une vente aux enchères dans les locaux du district, en l'an II et l'abbé Guiot le lui avait racheté²⁷.

– p. 135, n. 97, l. 6, corriger « procès » en « précis ».

– p. 137, § 4, l. 2, corriger « 1813 » en « 1318 ».

23. « La Ferté-Alais, ses origines, ses noms... » in *BSHACEH*, 1944, p. 33-118 (p. 34).

24. COÛARD-LUYS E., *Cartulaire de Saint-Spire de Corbeil au diocèse de Paris*. Rambouillet, impr. A. Douchin, 1882, 230 p. (p. 21-24).

25. Arch. mun. Corbeil-Essonnes, GG 421 déposées aux ADE.

26. Copie par l'abbé Guiot du mémoire du 4 mai 1619 conservée à la Bibl. mun. de Rouen, Ms. Montbret 115, t. III, p. 481, communiquée par Louis Brunel le 19 avril 1975.

27. Bibl. mun. Corbeil-Essonnes, cueilloir de l'abbé Guiot, p. 395.

Immigration et émigration au pays d'Étampes du XIII^e au XVIII^e siècle

Michel MARTIN* et Bernard BINVEL**

*21 rue de Wicardenne 62200 Boulogne-sur-Mer **

24 rue Jules Ferry 91660 Méréville

Nos recherches socio-économiques concernant le pays d'Étampes, entreprises sur la base des cartulaires, des censiers, des terriers et des minutiers notariaux, nous ont fourni des milliers de noms de personnes ayant vécu dans la région entre 1050 et la fin de l'Ancien Régime. En dehors des données socio-économiques, cette masse de documentation présente un intérêt du seul point de vue onomastique. Nous avons déjà étudié les prénoms, du IX^e siècle à la première moitié du XVI^e, puis nous avons entrepris l'étude des patronymes. Au cours de ce travail il est apparu que nous pouvions détecter assez précisément les mouvements de populations au travers de ces noms de famille. Il est ainsi possible de comparer les époques pour lesquelles les sources manquent avec celles, plus récentes, où elles sont abondantes.

1 - Méthode

Nous avons étudié les noms de famille de la région d'Étampes de 1250 à 1797 par tranches d'un demi-siècle. Parmi ces noms de famille, certains sont typiques d'une région éloignée plus ou moins vaste. Les « patroponymes » ou noms de famille forgés sur un toponyme peuvent aussi apporter la preuve d'une origine lointaine. Les sobriquets géographiques, comme Langlois (l'Anglais), Normand, et leurs variantes orthographiques peuvent désigner une région d'origine mais aussi qualifier des personnes ayant voyagé. Ces patronymes sont considérés, sauf preuve contraire, comme l'indication d'une origine lointaine de leurs porteurs afin de ne pas restreindre la part

des patronymes extérieurs à la région. En effet, nous avons la preuve inverse de la présence d'étrangers au pays d'Étampes dont le nom de famille n'a rien de caractéristique. Ils représentent 80 % des immigrants repérés au XV^e siècle¹. Ainsi, en 1482, Jean Mercier et Pierre Morin, originaires du diocèse de Tours, ne portent pas un nom typique de la région tourangelle². Cette situation paraît compromettre l'étude ; en fait il semble que ce ne soit pas le cas, comme nous le verrons plus loin.

2 - Limites géographiques de l'étude

De 1050 à 1250 nous avons constitué un stock de « patronymes » enregistrés entre Auneau (28), Janville (28), Pithiviers (45), Malesherbes (45), Milly-la-Forêt (91), Saint-Fargeau (77), Athis-Mons (91), Chevreuse (78). De 1250 à 1350 nous avons incorporé les données en provenance de Viry (Viry à l'époque) et des Granges-le-Roi à celles fournies pour la région étampoise. Ensuite notre attention s'est limitée à la vallée de la Juine entre Étampes et Méréville. En 1406 nous disposons de l'ensemble des censitaires de Saclas, puis de 1450 à 1549, Étampes et les paroisses limitrophes sont concernées, enfin de 1550 à 1750, nous travaillons de nouveau sur les populations de Saclas et Méréville.

3 - Les Sources

a - Sources imprimées

MARION A, *Le cartulaire du prieuré de Longpont de l'ordre de Cluny au diocèse de Paris*, Lyon, Perrin, 1879, 272 p.

« Cartulaire de l'abbaye de Josaphat », édité par C. METAIS, *Bulletin de la Société Archéologique d'Eure et Loire*, Chartres, 1911-1912, 2 t.

« Cartulaire de l'abbaye de Morigny », in E. MENAULT, *Morigny (village monacal) son abbaye, sa chronique et son cartulaire suivi de l'histoire du doyenné d'Étampes*, Paris, Aubry, 1867, 421 p.

« Cartulaire de Notre-Dame de Chartres », édité par E. de LEPINOIS et L. MERLET, *Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir*, 1865, 4 t.

1. DELIVRÉ J., « L'immigration dans le doyenné d'Étampes après la guerre de Cent Ans », *Mémoires et Documents de la Société historique et archéologique de Corbeil, Étampes et du Hurepoix* (désormais *SHAECH*), t. 14, 1988, p. 36-88.

2. DELIVRÉ J., *op cit.*, p. 65.

Cartulaire de Notre-Dame de Paris, édité par B. GUERARD, Paris, 1850, 4 t.

« *Cartulaire de Notre-Dame d'Étampes* », édité par J.-M. ALLIOT, *Bulletin de la société historique et archéologique du Gâtinais*, 1889, 161 p.

Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, édité par M. PROU et A. VIDIER, Paris, Picard, 1900-1937, 2 t.

« *Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans* », édité par J. THILLIER et E. JARRY, *Mémoires de la société archéologique et historique de l'Orléanais*, n° 75, 1906, 2 t.

« *Cartulaire de Saint-Jean en Vallée* », édité par R. MERLET, archives d'Eure-et-Loir, *Collection des cartulaires chartrains*, Chartres, 1906, t. 1, 272 p.

Cartulaire de Saint-Père de Chartres, édité par B. GUERARD. Paris, 1840, 2 t.

Cartulaire de Saint-Spire de Corbeil au diocèse de Paris, édité par É. COÜARD-LUYS, Rambouillet, Société archéologique de Rambouillet, 241 p.

La chronique de Morigny, éditée par L. MIROT, Paris, Picard, 1912, 101 p.

Dom B. FLEUREAU, *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes avec l'Histoire de l'abbaye de Morigny, et plusieurs remarques considérables qui regardent l'Histoire générale de France*, Paris, Coignard, 1683, 618 p.

b - Sources manuscrites

Archives départementales de l'Essonne

Censiers des dames de Longchamps (*Foresta*) : E 3869 (Étampes, Viry, Granges-le-Roi) 1278, (Étampes, Viry, Granges-le-Roi) 1300, E 3890-3899 (Étampes), 1394, 1400, 1408, 1449, 1457, 1464, 1465, 1478, 1509, 1511, 1540, E 3901 (Étampes) 1571-1579, E 3908-3912 (Étampes) 1615, Étampes 1655, (Étampes) 1684-85 ;

censier de Louis Lelong (Étampes-Saint-Pierre) : E 3930, 1513-1524 ;

censier des Célestins de Marcoussis : 42 H 1, (Étampes, Saclas, Boissy-le-Sec) 1406 ;

censier des Harengeois (Étampes) : E 3855, 1493 ;

censier du Bourgneuf (Étampes) : E 3834/1, 1580

terrier du prieuré Saint-Pierre des Chartreux d'Orléans (Étampes) : 58 H 1 1601, 1635, 1684 ;

terrier du domaine royal (Étampes) : 2 E 66/271, 1668-1684 ;

censier de la Montagne (Morigny et Étampes) : 2 E 66/271, 1670-1672 ;

terrier d'Orlu (28) des Trinitaires d'Étampes : 52 H 3 et 4, 1542 et 1682 ;

minutier de Méréville : 2 E 34/11-63.

Liste électorale du canton d'Étampes hors les murs de l'an V (1797) L 135

Archives de la Société historique et archéologique du canton de Méréville

censier des Célestins de Marcoussis (copie) : 42 H 2, (Étampes) : 1449.

Archives municipales d'Étampes : rôles de taille nominatifs de 1738 (Étampes, Méréville et Saclas), fonds ancien n° 64.

4 - Variantes orthographiques et erreurs de lecture

Dans les sources, y compris sous la plume d'un unique rédacteur, nous avons rencontré de nombreuses variantes orthographiques. Pour cette raison nous n'avons pas retenu comme étant exogènes les noms de famille considérés comme régionaux d'après leur orthographe moderne. Les orthographes variées du son o qui n'entraînent pas de différence phonétique majeure sont dans ce cas. Baraud, Barault et Baraut avec redoublement éventuel du r dérivent de Béraud, mais actuellement Barrau est interprété comme provenant de Barral, patronyme originaire du Forez et de Franche-Comté signifiant barril tandis que Barel et ses variantes dont Bateau et Barreau dériveraient de barre et désigneraient une profession. Nos rédacteurs, utilisent indifféremment l'une ou l'autre orthographe. Comment interpréter alors le patronyme de Robin Barraust rencontré à Étampes en 1406³ ?

En revanche nous avons considéré comme d'origine étrangère la famille du bailli et gouverneur d'Étampes Nicolas Petau, connue dès 1566. En effet nous rencontrons Léonarde Petault, veuve du greffier Louis Demonqueron, en 1595⁴. Ordinairement les sources nous signalent des Petau ou des Peteau, mais Joseph Delivré a repéré en 1482 Philippot Petau né au diocèse de Rouen. Ce patronyme montre qu'il faut traiter les orthographes anciennes du son o avec prudence car la variante Petault actuelle est interprétée comme berrichonne⁵.

Les erreurs de lecture peuvent aussi biaiser l'étude : Carlier est typique du nord de la France mais Cartier peut correspondre à

3. Archives départementales de l'Essonne (désormais ADE) 42 H 1.

4. ADE E 4373 et E 4411.

5. MORLET Marie-Thérèse, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, Perrin, Paris, 1997, (1^{ère} édition 1991) 1028 ; p. 777.

quartier, une unité de surface valant un quart d'arpent, et demeure un patronyme local, or la différence entre le t et le l n'est pas forcément évidente sous certaines plumes pressées. Les erreurs possibles, hélas, ne se limitent pas à cet exemple.

Quelques cas, toujours largement inférieurs à 1 % des mentions, nous ont résisté. Certains de nos Carnevilliers étaient peut-être des Courcelles et inversement, à cause de la qualité discutable de l'écriture. D'autres patronymes, par suite de l'altération du support (trous) ou de l'encre (totalement pâlie), sont illisibles. Par principe, dans le doute nous n'avons pas retenu ces patronymes que nous ne sommes pas certains d'avoir lus correctement. L'incertitude demeure toujours très inférieure à 1 % des mentions fournies et ne fausse pas l'étude mais doit être signalée. La signification de ces rares patronymes n'étant pas établie, ils ne sont pas pris en compte dans nos classements. Quelques très rares noms de famille exogènes auraient pu ainsi nous échapper. L'incertitude est toutefois infinitésimale par rapport au doute concernant les variantes orthographiques et les erreurs éventuelles.

5 - Les patronymes exogènes

Nous avons extrait les patronymes originaires de régions situées hors de l'Île-de-France, sauf la Beauce et la Beauce gâtinaise qui se situent partiellement dans le bailliage d'Étampes ainsi que le Vendômois, où sont fréquemment possessionnés nos hobereaux, situation qui favorise les déplacements des personnes et des patronymes. Notons que certains porteurs de patronymes normands peuvent venir de paroisses en fait assez proches, c'est ainsi qu'ils étaient présents en nombre conséquent à Chartres, mais par souci d'homogénéité nous avons considéré comme étrangers tous les patronymes normands car Cherbourg ou Dieppe ne sont pas des villes voisines du pays d'Étampes.

Dans les censiers, il est possible de suivre la même famille sur les mêmes biens pendant des siècles. Certaines furent engendrées par un immigré, comme les Le Breton répertoriés de 1278 à 1478 qui réapparaissent entre 1571 et 1579. Nous avons donc séparé les patronymes exogènes déjà rencontrés de ceux qui sont enregistrés pour la première fois, mais dont nous ignorons presque toujours l'époque précise d'apparition avant l'existence des actes de catholicité (registres de sépultures, de mariages et de baptêmes).

Par principe les patronymes potentiellement locaux mais aussi éventuellement originaires de régions éloignées ont été considérés,

probablement en partie à tort, comme des noms de famille extérieurs à la région. Par exemple, un personnage nommé Lion ou Lyon peut être un lyonnais, mais la paroisse de Lion-en-Beauce au nord d'Orléans existe aussi. Les manuels et dictionnaires d'anthroponymie très friands de « patrotoponymes » négligent avec raison à cause de leur nombre, ces petites communes ou microtoponymes qui doivent être pris en considération pour les études régionales. La capitale des Gaules a pour elle l'ampleur de la population mais Lion-en-Beauce profite du facteur de la proximité. De même quand nous rencontrons des Cholet, s'agit-il de personnages originaires de Cholet (49) ou de sujets qualifiés de « chou » pour des causes inconnues ? Nous avons généralement choisi aussi dans de tels cas de retenir l'hypothèse d'un patronyme étranger afin de ne pas réduire le rôle de la composante externe de la population. Toutefois nous avons fait deux exceptions, Beauvais et Mézière ou Mézières ; ces toponymes sont fréquents dans notre région et les sources sont sans équivoques, les porteurs de ces patronymes ne sont originaires ni de l'Oise ni des Ardennes. Nous nous intéresserons d'abord aux couches populaires avant de revenir sur la noblesse et les religieux.

6 - La situation avant 1350

Antérieurement à la guerre de Cents Ans, la part de la composante extérieure est très faible, au plus 7 « patronymes » (2,1 %) parmi les 331 enregistrés avant 1250. Certains peuvent qualifier des voyageurs plutôt que des migrants authentiques ; ce pourcentage est un maximum. Les pèlerinages et les déplacements des gens de métiers peuvent avoir engendré quelques fixations sur place. Entre 1250 et 1349, nous identifions seulement six étrangers, dont certains inconnus jusqu'alors : le Breton », « de Louviers » et « le Normand » en 1278 à Étampes, puis en 1300, « le Picard » et Viale (massif central) à la Forêt-le-Roi et Hervi le Gualle (Bretagne) à Étampes en 1308, dont les ascendants n'étaient pas des Bretons à l'origine puisque le Gualle signifie le Français.

Devenu la plus grande ville d'Occident depuis la fin du XIII^e siècle, Paris comprend une population très mêlée, dès cette époque 30 à 40 % des patronymes parisiens indiquent une origine étrangère⁶. Cette attraction s'exerce aussi à 50 km de la capitale, des Étampois gagnent Paris ; mais pour les immigrants la grande ville est trop

6. MICHAËLSSON J., in B. GEREMEK, *Les marginaux parisiens au XIV^e et XV^e siècle*, Paris, Flammarion, 1976, p. 305 ; étranger signifie né hors de l'Île-de-France, ce qui n'exclut pas quelques étrangers au sens strict.

proche et ils se fixent bien plus volontiers à Paris qu'à Étampes, où ils sont assez rares.

Première apparition de patronymes étrangers

Epoque	patronymes		époque	patronymes	
	n/N	%		n/N	%
avant 1250	7/331	2,1 %	1500-1549	5/261	1,9 %
1250-1299	3/207	1,4 %	1550-1599	24/416	5,7 %
1300-1349	3/262	1,1 %	1600-1649	21/459	4,5 %
1350-1399	1/77	1,2 %	1650-1999	26/546	4,7 %
1400-1449	33/576	5,7 %	1738	42/803	5,2 %
1450-1499	11/275	4 %	an 5-1797	21/390	5,3 %

Totalité des patronymes étrangers

Epoque	patronymes		époque	patronymes	
	n/N	%		n/N	%
avant 1250	7/331	2,1 %	1500-1549	11/260	4,2 %
1250-1299	3/207	1,4 %	1550-1599	36/416	8,6 %
1300-1349	5/262	1,9 %	1600-1649	41/459	8,9 %
1350-1399	1/77	1,2 %	1650-1999	47/546	8,6 %
1400-1449	36/576	6,2 %	1738	66/803	8,2 %
1450-1499	18/275	2,9 %	an 5-1797	28/390	7,1 %

La liste de 1797 concerne le voisinage d'Étampes, mais pas la ville elle-même.

7 - Pendant la guerre de Cent Ans

La situation est très contrastée ; dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, notre échantillon, limité à 77 noms de famille, permet cependant l'identification d'un patronyme exogène non rencontré auparavant : Ramon (zone de langue d'Oc) en 1394. La situation change complètement ensuite. Entre 1400 et 1449, nous enregistrons l'apparition de 36 noms de famille étrangers à l'Île-de-France, mais nous nous trouvons à l'époque où les sources se multiplient, fournissant de nombreuses données nouvelles. En effet, dans un échantillon de 576 noms de famille, 382 nouveaux patronymes apparaissent

pendant ce demi-siècle, alors que seulement 691 avaient été enregistrés de 1050 à 1399. La masse des sources disponibles peut être autant responsable de cette prolifération de noms de famille exogènes qu'une réelle immigration contemporaine. L'arrivée des porteurs de ces patronymes pourrait être antérieure à leur apparition dans les sources. Pour un effectif comparable (546 patronymes), la seconde moitié du XVII^e siècle fournit 27 nouveaux noms de famille exogènes. À la fin du Moyen Âge, avec un effectif deux fois plus limité les nouveaux patronymes étrangers ne représentent que 4 % de l'ensemble. Dans le pays chartrain, Claudine Billot enregistre des migrants bretons, limousins et normands dès le XIV^e siècle ; à la même époque, arrivent des migrants chassés de Guyenne par le surpeuplement et la misère. Au siècle suivant, comme au pays d'Étampes, une première vague de migration se manifeste vers 1450-1459 puis une seconde vers 1480, celle-ci va en décroissant jusqu'à la fin du siècle ⁷.

8 - La renaissance et l'Ancien Régime

Au XVI^e et au XVII^e siècle, le pourcentage de nouveaux patronymes étrangers se maintient entre 2 et 5,7 %, avec un maximum entre 1550 et 1599. Pendant les guerres de Religion, nous savons que les mouvements de troupes ont entraîné des mariages de militaires avec des jeunes femmes de la région, comme à Méréville ⁸. Ces migrants particuliers ne se sont pas automatiquement installés sur place. L'étude du cumul des noms de famille exogènes montre une progression régulière jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Mais en 1738, dans les rôles de taille qui enregistrent la presque totalité de la population, le nombre de nouveaux patronymes exogènes baisse en pourcentage. À Étampes, des ouvriers totalement étrangers à la région peuvent travailler et ne pas être répertoriés dans ces rôles, s'ils logent chez leur employeur. mais ils ne seraient probablement pas non plus apparus dans les censiers ni les terriers. Du XV^e siècle à la fin du XVII^e, la variation du pourcentage des patronymes extérieurs à l'Île-de-France paraît surtout liée à l'effectif de l'échantillon. Sa composition intervient aussi : entre 1550 et 1599, le doublement de l'effectif étampoïse et l'introduction de la population de Saclas et de Méréville fournissent un lot de noms de famille exogènes dont nous savons avec certitude que

7. BILLOT C, *Chartres à la fin du Moyen Âge*. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1977, p. 36.

8. ADE 2E 34/17.

le premier porteur est apparu dans la région entre 1450 et 1499. En éliminant ces migrants arrivés un siècle plus tôt, le pourcentage redescend à moins de 5,7 %.

Par la même méthode, nous avons mené l'analyse jusqu'en 1797. Les registres de catholicité autorisent alors une meilleure enquête, mais il s'agit de permettre la comparaison avec le Moyen Âge et la première partie du XVI^e siècle, époque pendant laquelle ces documents ne sont pas conservés. Jusqu'à 1738 nous n'enregistrons jamais plus de 6 % de nouveaux patronymes exogènes par demi-siècle. La séquence analysée montre un net contraste entre la période antérieure à 1400 et la période suivante. Un test sur les moyennes effectué sur les périodes 1050-1399 et 1450-1738 montre une différence significative que les données brutes permettaient d'attendre. S'agit-il d'une intensification de la migration causée par la guerre ou d'un biais introduit par la multiplication des sources au XV^e siècle ? La question demeure.

La période révolutionnaire engendre des mouvements de population sensibles mais n'affecte guère la population étampoise, l'administration ayant pris soin de compiler les départs des rares émigrés et les arrivées de nouveaux habitants qui viennent généralement de l'Île-de-France⁹. Nous ne traitons pas ici des émigrés enregistrés, qui ne sont pas tous émigrés puisqu'il suffisait d'être propriétaire dans plusieurs communes et enregistré dans une seule comme résident pour être catalogué émigré dans les autres. Alors que les troubles accompagnés de la terreur, de la suspicion généralisée et de la délation calomnieuse, rendaient délicate la révision des listes d'émigrés mais favorisaient l'inscription sur les mêmes listes.

À Méréville, où une fraction importante de la population vit de la présence des Laborde au château, il n'en va pas de même. La population passe de 2090 habitants en 1790 à 1261 en 1794. La fin du mécénat du banquier de la Cour et fermier général promis à la guillotine prive de leur emploi de nombreux employés et artisans spécialisés¹⁰. Peu après, le canton d'Étampes « hors les murs » ne fournit que 21 nouveaux patronymes extérieurs à la région (5,3 %) et seulement 28,7 % des noms de famille sont inconnus auparavant, ce qui n'a rien de surprenant puisque nous avons volontairement limité l'espace géographique étudié et les sources consultées pendant les périodes antérieures. Ce pourcentage baisse considérablement si nous prenons en compte les sondages effectués dans les minutiers notariaux et les registres de catholicité. Sauf catastrophe, comme à Méréville, la

9. Par exemple en 1790, liste des nouveaux habitants, Archives départementales de l'Essonne L 119.

10. SHACM, *Méréville de la Révolution à nos jours*, Le Mée-sur-Seine, Amattéis, 1989, p. 77, 164-165.

population ne change guère. Le recensement d'Étampes de 1817 ne met pas en évidence de mouvements de population importants. Ils se produiront pendant le XIX^e siècle, même avant le maillage du territoire par le chemin de fer et réclament une étude particulière.

9 - Les migrations consécutives à la guerre de Cent Ans

À la fin et après la guerre de Cent Ans, Joseph Delivré a mis en évidence l'arrivée de migrants. Les patronymes exogènes enregistrés au XV^e siècle en seraient la conséquence. Mais Joseph Delivré, tout en admettant des mouvements de population antérieurs, qualifie cette immigration de massive¹¹, alors qu'il déplore d'ignorer l'importance de la population autochtone subsistante, ce qui rend toute évaluation problématique et le terme de massif plus que subjectif.

De 1450 à 1490, cette immigration aurait concerné 1200 personnes dans le doyenné d'Étampes d'après des évaluations plausibles de Joseph Delivré. En extrapolant sur la base de nos travaux traitant de la population du bailliage¹², le doyenné comptait de l'ordre de 20 000 habitants à l'époque. Mais l'immigration n'est pas instantanée et s'étale sur près de 2 générations, soit de 35 à 37000 personnes d'origine locale. Sans compter leur descendance, ces immigrés représentent dans ces conditions d'estimation discutables mais acceptables de l'ordre de 3 à 4 % de la population d'accueil. Est-ce massif ? En tout cas trop peu pour qu'une population immigrée si réduite et hétérogène¹³ puisse avoir une influence sensible sur le parler, les mœurs et les mentalités. Sur ce point nous rejoignons Joseph Delivré et nous apportons quelques éléments de preuve concernant les mentalités au travers des prénoms.

Nos sources enregistrent souvent moins vite l'arrivée des migrants que celles de Joseph Delivré. Ainsi Jacques Gamberelle, un Lombard, apparaît à Saclas en 1452, mais le patronyme n'est pas répertorié dans nos sources avant la seconde moitié du XVI^e siècle, à Méréville. Ce décalage contribue à réduire l'importance de la migration enregistrée entre 1450 et 1490.

Le phénomène n'est pas si simple à interpréter : C'est ainsi que Joseph Delivré mentionne en 1481 le mariage à Pannecières de Pierre Coillart, un Auvergnat, avec la veuve de Pierre Dauvergne, un autre Auvergnat ; voilà qui paraît démonstratif !

11. DELIVRÉ J., *op cit.*, p. 26.

12. MARTIN M, BEAUDOIN F, PROT R, MARTIN B, BASSIERE D, GAILLARD G et MARTIN J-P, « La population de l'Etampois », *Bulletin SHACEH*, 1998, n° 68, 1999, p. 107.

13. Malgré un apport préférentiel d'Auvergnats et de Limousins toutes les régions sont représentées.

Archives départementales de l'Essonne 42 H 1,

1 mention du patronyme Dauvergne en 1406 à Saclas : Jehan Dauvergne pour son cens de plusieurs héritages à cause de sa femme...

Jehan Dauvergne pour son cens de plusieurs
héritages à cause de sa femme

2 mention d'un lombard à Saclas en 1406 : Gillet le Lombard pour un quartier de gastine...

Gillet le Lombard pour un quartier de
gastine

Archives SHACM 42 H 2 (copie)

1 mention de Jehan Cappy et Naudin Balligan à Étampes en 1449 : Jehan Cappy et Marion sa femme pour trois quartiers de vigne assis en couture Bailedart qui furent Julien Paris achetés de Symon Corpeau et de Denisot Pezart tenant d'une part à [nom omis] et d'autre part [nom omis]

item pour son verger et ouche de Saint Mard qui furent Jehan de [copie altérée] tenant d'un bout d'une part à Naudin Balligan...

Jehan cappy & marion sa femme p^r trois quartiers de vigne assis en
couture bailliedart qui furent Julien Paris achetés de Symon corpeau
& de Denisot pezart ten d'une part a et d'autre
part a
Jehan de [copie altérée] & ouche de saint mard q furent Jehan de [copie altérée] ten d'une
part a Naudin balligan

Certaines majuscules sont rajoutées.

2 Actes de Baptêmes de Saclas 1612 : la réapparition des Gambrelle à Saclas : acte de baptême de Marguerite Gambrelle, fille de Guillaume et de Martine Dupont en mai 1612

Le foyde feblisme fuy de may
1612 a este baptizee marguerite
gambrelle fille de Guillaume
gambrelle et de Martine de
Dupont et pour le parrain
Pierre gambrelle qui a nomme
et Guillaume parrain et le parrain
de parrain fait a Saclas en
may 1612

Mais une réserve de taille apparaît : les Dauvergne sont présents à Saclas dès 1406¹⁴, cinquante ans avant la première vague de migrants rencontrée par Joseph Delivré. De même Jacques Gamberelle dit le Lombard n'est peut-être pas venu à Saclas par hasard, car le censier de 1406 mentionne Gillet le Lombard. En revanche l'homme d'armes Jean de Capy, d'origine picarde, mais arrivé à Étampes depuis le diocèse d'Auxerre, apparaît lors de son mariage en 1434 dans les sources de Joseph Delivré et 15 ans plus tard dans nos sources¹⁵. A l'inverse Naudin Balligan, un charpentier, riginaire de Picardie ou de Normandie vit à Saint-Martin dès 1449, tandis que Joseph Delivré n'enregistre ce nom porté par un immigrant venu du diocèse d'Angers qu'en 1454¹⁶.

Les sobriquets géographiques ne sont pas forcément l'indicateur de la région d'origine de leur porteur ; en 1481, Gaufridus Normand se marie à Fontaine-la-Rivière, mais ce Normand est originaire du diocèse de Metz. La famille n'en est pas à sa première migration. Pour Pierre Herville, qui épouse Cantienne Loreau de la paroisse Notre-Dame d'Étampes en 1482, le parcours est plus restreint mais plus complexe : originaire des Yvelines, sa famille a gagné le diocèse d'Évreux voisin, puis Pierre a atteint Étampes un peu plus loin du point d'ancrage familial. Nous ignorons à chaque fois la date de la première migration, mais elle est au moins antérieure d'environ 25 ans à celle de l'arrivée de ces migrants dans le doyenné d'Étampes, où ils apparaissent dans des sources concernant leur mariage. Ceci n'a rien de surprenant car nous verrons que certaines catégories socioprofessionnelles se déplaçaient facilement déjà avant la guerre de Cent Ans.

L'ampleur de la migration de 1450-1480

Les sources de Joseph Delivré montrent, dans les années 1480, une migration triple de celle des années 1450. Or celle que nous enregistrons précède la période de la reprise économique microrégionale (vers 1470-1480¹⁷). Au moment de la phase migratrice la plus ample enregistrée par Joseph Delivré, le pourcentage des noms exogènes nouveaux est en baisse, passant de 5,7 à 4 %. Rappelons que, d'après nos évaluations et celles de Joseph Delivré portant sur la totalité de la

14. ADE, 42 H 1.

15. Archives de la Société historique et archéologique du Canton de Méréville (désormais Archives SHACM), copie, 42 H 2.

16. Archives SHACM, 42 H 2 ; Delivré J., *op cit.*, p. 61.

17. MARTIN M, BINVEL M-L, GUGUIN-THEVRET N et DOSNE-MARTIN F, « Le déclin de la viticulture entre Étampes et Dourdan après la guerre de Cent Ans », *Bulletin de la société historique de Dourdan en Hurepoix (désormais SHDH)*, 2005, n° 49, p. 65-84.

population supposée du doyenné à l'époque, l'immigration concerne 3 à 4 % de cette population. Notre méthode conduit peut-être à augmenter légèrement l'estimation des immigrés.

Ensuite, de 1500 à 1549, la baisse continue avec 1,9 %. A la fin du siècle, les noms de nouveaux migrants représentent 5,7 % des patronymes : c'est alors qu'apparaît le descendant du Lombard Gambelle. Uniquement à Saclas et Méréville, six patronymes de migrants répertoriés entre 1450 et 1499 sont enregistrés avec un siècle de décalage dans nos sources, d'où l'apparente vague d'immigration de la seconde moitié du XVI^e siècle.

Cette hausse correspond à une évolution importante de l'échantillon qui passe de 261 à 416 patronymes. Il paraît assez clair qu'un effectif important permet la découverte d'une proportion plus ample de patronymes exogènes. Comme la vague d'immigration de 1400-1449, l'immigration « massive » de Joseph Delivré semble liée aux mêmes causes, la multiplication des sources.

L'auteur a vérifié la présence des migrants postérieurement à leur arrivée mais n'a pas contrôlé ce qui se passait avant. A sa décharge il faut préciser que la durée des dépouillements constitue un obstacle indiscutable. La présente étude est la conséquence de dépouillements entrepris dans un but socio-économique qui se sont étalés sur plus de dix ans. L'entreprise pour la seule étude onomastique et ses conséquences, telle l'analyse des mouvements de populations éventuels n'a rien de palpitant ; il faut une forte dose de patience et d'entêtement pour commencer le dépouillement d'un document en sachant qu'il faudra des dizaines d'heures pour le mener à terme, classer les patronymes et enfin faire une douzaine de divisions et quelques tests statistiques qui dureront 10 minutes.

Les prénoms locaux autour de 1500

L'étude des prénoms populaires régionaux n'a pas montré d'évolution notable après la guerre de Cent Ans. L'analyse des prénoms de ces migrants et de ceux de la population locale d'après les comptes du doyenné d'Étampes¹⁸ est riche d'enseignements. Nous comparons la fréquence des prénoms de ces immigrés et celle des prénoms du premier époux ou du père de leurs femmes, car nos données fondées sur la population étampoise ne sont pas automatiquement représentatives des prénoms du doyenné. La popularité du prénom Jean, représentant près de 40 % des prénoms du doyenné au lieu de 31 % chez les immigrés, constitue la différence fondamentale entre la population migrante et la population autochtone. Une immigration massive

18. DELIVRÉ J., *op cit.*, p. 61-68.

devrait provoquer une baisse de la fréquence de ce prénom au XVI^e siècle. Il n'en est rien dans la région d'Étampes, au contraire la fréquence du prénom Jean augmente.

La bonne tenue de Pierre dans la population migrante (16 % des 283 prénoms au lieu de 13 % dans le doyenné) devrait provoquer une hausse sensible de la popularité du prénom, hausse qui est enregistrée à Etampes, mais ce regain de popularité de Pierre le fait uniquement se rapprocher de sa fréquence moyenne dans le doyenné et les diocèses limitrophes. L'immigration n'en est pas automatiquement responsable et n'est certainement pas massive, les conséquences seraient enregistrées clairement dans ce cas.

Le prénom Antoine semble populaire dans les diocèses de Clermont-Ferrand et de Limoges (6 mentions sur 9 parmi les immigrés), et effectivement, au XVI^e siècle, il se hisse à la 5^e position dans la région étampoise. Cependant la noblesse d'origine locale porte aussi ce prénom 50 ans plus tôt et l'apparition des prénoms « à la mode » se manifeste d'abord dans la noblesse puis les milieux populaires suivent.

prénoms des migrants du XV ^e siècle			prénoms masculins du doyenné au XV ^e siècle		
Jean	88	31,0 %	Jean	57	38,5 %
Pierre	47	16,6 %	Pierre	20	12,9 %
Guillaume	18	6,3 %	Guillaume	7	4,7 %
Antoine	9	3,8 %	Philippe	5	3,3 %
Philippe	8	2,8 %	4 prénoms ¹⁹	4	2,7 %
Mathieu	6	2,1 %			
nombre de mentions	283		nombre de mentions	148	

Prénoms masculins dans les diocèses limitrophes du diocèse de Sens au XV^e siècle

Jean	37	29,8 %
Pierre	20	12,9 %
Guillaume	7	8,8 %
4 prénoms ²⁰	4	3,2 %
nombre de mentions	124	

19. Bertrand, Colin, Etienne, Simon.

20. Etienne, Martin, Simon et Thomas.

Prénoms roturiers masculins de 1394 à 1549 à Étampes

Étampes ²¹ 1394	N		Étampes ²² 1400-1449	N		Étampes ²³ 1450-1499	N		Étampes ²⁴ 1500-1549		
Jean	40	31 %	Jean	201	29 %	Jean	77	26 %	Jean	77	33 %
Pierre	10	7,8 %	Pierre	62	9,0 %	Pierre	21	7,2 %	Pierre	25	11 %
Denis	7	5,4 %	Guillaume	39	5,6 %	Cantien	20	6,8 %	Guillaume	16	7,0 %
7 prénoms ²⁵	4	3,1 %	Nicolas	26	3,7 %	Guillaume	15	5,1 %	Cantien	12	5,2 %
			Michel	25	3,6 %	Étienne	13	4,4 %	Antoine	7	3,0 %
mentions	128			685			289			227	

Après la guerre de Cent Ans, l'immigration n'a probablement pas été aussi massive que l'envisageait Joseph Delivré. Depuis son excellente analyse, il est trivial de mettre sur le compte des migrants la remise en valeur du terroir et la reprise démographique. Cette immigration est indéniable mais ses conséquences sont mineures par rapport à l'essor démographique de la population subsistante. Antérieurement à la guerre de Cent Ans ou pendant le conflit, les patronymes (Viale, Fabry...) montrent un apport minime mais réel, des zones de Languedoc²⁶. Les migrants lointains sont connus bien avant la fin du XV^e siècle ; les Bretons et les Normands sont présents dès 1278 à Étampes par exemple.

Les toponymes locaux utilisés comme patronymes

L'étude des toponymes et des microtoponymes locaux précis utilisés comme patronymes est un bon indicateur. Nous écartons systématiquement les formes imprécises et générales (comme du Four, du Bois, du Pré etc.). Il faut attendre la fin du XV^e siècle pour enregistrer une légère baisse de ces toponymes locaux utilisés à des fins patronymiques (« patrotoponymes »).

21. ADE E 3890 et 42 H10.

22. ADE E 3890, 3891, 3892, 3893, 42 H10 et Archives SHACM 42 H2.

23. ADE E 3894, 3895 3896 et E 3855.

24. ADE E 3897 et 3898, E 3930 et 52 H 3.

25. Étienne, Jacques, Nicolas, Robert, Gilles, Guillaume et Guy.

26. Viale (*foresta* 1278, Les Granges-le-Roi, ADE E 3969), Fabry (Célestins de Marcoussis 1406, Étampes, ADE 42 H 1).

période	toponymes précis				période	toponymes précis			
	total		toponymes locaux			total		toponymes locaux	
	nombre	% ²⁷	nombre	% ²⁸		nombre	%	nombre	%
1050-1249	33	9,9 %	24	72,7 %	1500-1549	13	5,0 %	9	69,2 %
1250-1299	35	16,9 %	29	82,5 %	1550-1599	22	5,5 %	15	68,1 %
1300-1349	32	17,7 %	25	78,1 %	1600-1649	32	6,4 %	21	65,6 %
1350-1399	6	7,7 %	5	83,3 %	1650-1699	25	5,5 %	23	92 %
1400-1449	61	10,7 %	48	78,6 %	1738	31	3,7 %	24	77,7 %
1450-1499	20	6,6 %	15	75 %	1898	25	2,0 %	16	64 %

Jusqu'au XVIII^e siècle, les « patrotoponymes » montrent un fort ancrage local, et encore par souci d'homogénéité, nous n'avons pas utilisé certains microtoponymes imprécis présents localement et parfaitement identifiables dans les sources, comme de la Vallée (vallée de la Juine entre Méréville et Saclas), des Prés ou du Chesnaie (à Étampes) et éventuellement utilisés jusqu'à ces dernières années comme adresses postales (la Vallée et Le Chesnaie). Comme le faisait pressentir l'étude des prénoms, le fond de la population semble stable. Après 1500, nous enregistrons une réduction générale de l'usage des « patrotoponymes » en anthroponymie, qui représentent encore 12 % des patronymes entre 1500 et 1549 mais seulement 8,8 % pendant le demi-siècle suivant. La baisse légère des « patrotoponymes » locaux enregistrée paraît causée par la fixation des patronymes et consécutivement la réduction de l'usage de ces « patrotoponymes » dans les censiers. Un censitaire de Morigny pouvait s'appeler Jean le Long à Morigny, mais devenait Jean de Morigny dans un censier étampois. Ce phénomène contribuait à gonfler les effectifs des « patrotoponymes » avant l'édit de Villers-Cotterêts de 1539. Avec un échantillon en hausse le pourcentage des « patrotoponymes » locaux atteint 92 % entre 1650 et 1699, puis seulement 77 % en 1738 sur l'ensemble des patronymes des chefs de feu. La dimension des échantillons, voisins de 30, en est la cause ²⁹.

Sans passage de troupes pillardes, véhiculant les épidémies et massacrant de loin en loin, sans récurrence violente de la peste, une population diminuée de moitié retrouver un niveau proche de celui du début du XIV^e siècle en quatre générations (100 ans). Si, à chaque génération, 2 couples ont 5 enfants qui survivent assez longtemps pour former 5 nouveaux couples aussi féconds et ainsi de suite, nos deux couples ont 9 descendants, soit l'équivalent de plus de

27. Pourcentage calculé par rapport à la totalité des patronymes

28. Pourcentage calculé par rapport à la totalité des patronymes.

29. Un élément de l'échantillon représente 3,3 % de l'ensemble, il suffit de peu de chose pour modifier sensiblement les proportions.

4 couples³⁰. Sans déplacement de militaires ni famine et sans épidémie catastrophique pendant plus d'un demi-siècle, la population des années 1540 atteint un niveau élevé³¹. Ce sont les épidémies et les crises alimentaires qui fauchent la population et bloquent l'essor démographique, comme entre 1652 et 1710, période bien documentée par les registres de catholicité. A la fin de la guerre de Cent Ans, l'immigration n'a joué qu'un rôle démographique modeste dans la région étampoise.

10 - L'Immigration jusqu'à la Révolution

Les couches populaires

Deux facteurs doivent être pris en compte, la proximité de Paris et l'instabilité plus ou moins obligatoire des ouvriers de l'artisanat.

L'attraction parisienne

Au Moyen Âge la renommée de l'Université parisienne attirait des écoliers de toute l'Europe de l'Ouest et du Nord. Les possibilités économiques créées par la concentration des habitants et le rôle politique de la capitale capétienne, dès le XIII^e siècle, attiraient aussi des familles assez aisées pour s'installer correctement en ville et y vivre d'une activité professionnelle ainsi que des hommes de métiers assez fortunés pour faire de même et fonder une famille. De nombreux miséreux et manœuvres espéraient aussi trouver des conditions de survie moins mauvaises dans la masse de la population. Tandis que celle-ci garantissait un anonymat propice et salvateur à des malandrins aux activités très exigeantes en discrétion. La limite entre ces deux mondes peut être très floue.

Les ouvriers de l'artisanat

Les possibilités de travail créaient l'aspiration d'une foule d'ouvriers, souvent très qualifiés, qui venaient trouver de l'embauche à Paris. Les ouvriers et les maîtres dans certains métiers, du fait même de leur profession, circulent énormément. L'ingénieur architecte picard, Villard de Honnécourt, célèbre par ses carnets, se rend en Hongrie vers 1235. Le 30 août 1257, l'architecte Étienne Bonneuil signe un contrat en présence du prévôt de Paris. Il part en Suède

30. Nous arrondissons par défaut.

31. JACQUART J., « Le poids démographique de Paris et de l'Île-de-France », *Annales de démographie historique*, 1980, p. 87-95.

assurer la construction de l'église d'Upsal (Uppsala) ; il ne part pas seul, quatre maçons et quatre tailleurs de pierre et sculpteurs l'accompagnent³². Un peu plus tôt, du fait de l'arrêt des chantiers entre Soissons et Reims, des sculpteurs employés auparavant sur ces chantiers vont travailler plus au sud-ouest³³. Certains de ces errants ou hommes de métiers traversent Étampes, rares sont ceux qui s'y fixent, même temporairement. Ils ont un but ou bien Paris est trop proche. A la fin du XIV^e siècle, ces compagnons, souvent du pays d'Oil, qui pouvaient fréquenter des malfaiteurs pendant leurs déplacements, versaient parfois dans la délinquance par nécessité ou facilité. Parmi eux, enregistré par le registre criminel du Châtelet, voici un compagnon chaussetier, né à Tournai qui a travaillé à Saint-Quentin (02), Laon (02), Noyon (60), Soissons (02), Reims (51), Chartres (28), Étampes et Paris. Il se retrouve devant les juges parisiens dont la mansuétude consiste souvent à hésiter, entre la corde et le bûcher, quel que soit le crime ou le délit, voire leur absence totale. Nous ignorons la sentence mais notre héros involontaire risquait gros³⁴. Les mêmes sources recensent de nombreux compagnons dont le parcours professionnel est comparable, le séjour à Étampes en moins.

La masse et quelques exemples

Les minutiers notariaux, les registres de catholicité puis les registres d'état civil fournissent des exemples assez nombreux d'arrivées et de fixations locales d'étrangers au pays d'Étampes. Il est hors de question de prendre en compte les très nombreux « passants », voyageurs et mendiants enregistrés par les mêmes sources et les registres de l'Hôtel-Dieu. Ils sont de passage et n'ont soit aucune intention soit aucune opportunité de se fixer sur place. Parfois on enregistre un baptême, comme à Brières-les-Scellés, le 27 avril 1702 où Sébastien de Saint-Pardou en Auvergne et Marie Boizé de Saint-Prix en Bourbonnais, de pauvres gens passant par la paroisse, y font baptiser leur fille. Plus fréquents sont les décès intervenus soit sur la grande route d'Orléans à Paris soit à l'Hôtel-Dieu, où les moribonds ont trouvé refuge. Ainsi Jean Baptiste Dubois, natif du Brabant, décédé à l'Hôtel-Dieu d'Étampes le 28 février 1721. Les registres de sépultures de Chamarande, d'Étréchy, d'Angerville, de Monnerville, de Saclas et de Guillerval conservent la mémoire des voyageurs ou errants morts

32. GIMPEL J., *La Révolution industrielle au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2002, p. 121 et 122 (première édition 1975).

33. JAMES J., « Chartres a eu de la chance, les Parisiens étaient occupés », Actes du colloque *Monde médiéval et société chartraine*, Paris, Picard, 1997, p. 39-62.

34. *Registre criminel du Châtelet*, édité par H. DUPLES-AGIER, Paris, Société des bibliophiles français, 1861, t. 1, p. 165.

sur la route Orléans-Paris, souvent à Mondésir. Trois malheureux morts à Saclas en 1694 et 1710 ont pu être jetés sur les routes par la famine et y ont laissé leurs os.

Morts sur la route à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle

année	Guillerval	origine
1671	un homme d'âge inconnu	Bordelais
1684	un homme de 22 ans	Bondy
1685	un homme de 35 ans	Civray en Poitou
1686	un inconnu de 15 ans	inconnue
1693	un homme de 50 ans environ	Tours
	Saclas	
1668	un pauvre garçon de 20 ans	pays de Limoges
1694 17/8	un inconnu de 16 ans	Poitou
1694 31/8	un pauvre garçon de 11 ans	Vendôme
1710 8/9	Marie, mendicante, 29 ans	inconnue

Les dépouillements systématiques du Cercle Généalogique de l'Essonne ont exhumé un nombre important de migrants fixés sur place, toujours très minoritaires par rapport à la population locale. Dès 1988, ces dépouillements avaient révélé la présence de 136 Limousins et Marchois (la Marche correspond grossièrement au département de la Creuse) entre le début du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle³⁵. Les autres régions paraissent avoir moins contribué à l'émigration vers les confins de la Beauce et de l'Île-de-France ; Les Flandres, l'Artois et le Hainaut fournissaient seulement 17 immigrants, l'Auvergne et le Velay 15 immigrants, la Normandie 12, le Bourbonnais 4, Lyon et le Forez 3, la Touraine 2 comme le Perche et la région mancelle, tandis qu'étaient enregistrés un seul Breton et un seul Lorrain³⁶. Les dépouillements ultérieurs ont pu mettre en évidence d'autres migrants, mais les données acquises entre 1979 et 1994 font la part belle aux Limousins et aux Marchois. Nos propres recherches dans les minutiers notariaux et les sondages dans les registres de catholicité ont surtout fourni des immigrants limousins, bretons, poitevins, champenois et normands.

35. Bulletin du Cercle Généalogique de l'Essonne (désormais Bull. CGE), 1988, n° 37.

36. Bull. CGE, 1994, n° 63, 1982, n° 12, 1982, n° 13,

Le cas des Limousins est particulier, souvent ouvriers du bâtiment, ils viennent travailler régulièrement à Paris ou sur des chantiers de l'Île-de-France. S'ils trouvent du travail sur la route ils ne vont pas plus loin. Ainsi le 17 juin 1668, Léonard Marsault, maçon poitevin, passe un marché de 94 livres avec le notaire François Martin pour effectuer des travaux dans une maison de Morigny appartenant au notaire. Rien n'indique cependant la fixation locale de Léonard Marsault, qui loue une chambre chez un boulanger de Notre-Dame au moment du contrat³⁷.

Certains se marient sur place ; autour de Méréville, de 1600 à 1749, les maçons limousins représentent 9 des époux des 14 unions contractées par des étrangers à la région d'après 651 contrats de mariages. Pendant ces 150 ans, seulement 2 % des contrats concernent des horsains. En dehors des maçons, nous rencontrons un manouvrier rennais, une Normande qui épouse le maître chirurgien dans la dernière décennie du XVII^e siècle, un tisserand, originaire d'Alençon et une veuve de manouvrier, native de Nogent-le-Rotrou, se marie à un Limousin³⁸. Ces immigrés n'appartiennent pas aux couches supérieures de la roture. En 1599, cependant Pierre Guyart, un Normand au service de Claude Leboucher, seigneur de La Grenolière, a épousé Renée Lenoir, la veuve d'un marchand de La Grenolière³⁹. A Guillerival, nous rencontrons Léonard Perrichon, un Limousin installé sur place au moment de son décès le 26 mai 1693. Le cas d'un maçon limousin, mort subitement à Mondésir le 30 mars 1692, est plus complexe, passait-il sur la route ou travaillait-il sur place ?

À Étampes, où l'artisanat est bien plus développé⁴⁰, nous pourrions espérer trouver plus de migrants que dans la région de Méréville, mais nos dépouillements actuels par sondage ne permettent peut-être pas encore une comparaison significative. De 1650 à 1749⁴¹ alors que le minutier de Méréville rend compte de 5 mariages concernant des étrangers à la région pour 284 contrats, nos 294 contrats étampoïses citent seulement quatre époux horsains. Nous avons dépouillé environ 5 à 6 % des minutiers étampoïses conservés, ce qui ne suggère pas une immigration beaucoup plus importante au chef-lieu du bailliage. Entre 1600 et 1749, on enregistrait avant 1988, 22 mariages de Limousins à Étampes et dans les paroisses limitrophes contre 9 pour

37. ADE 2 E 66/271.

38. ADE 2 E 34/19-34/63.

39. ADE 2 E 34/19

40. MARTIN M et DOSNE-MARTIN F, « Le commerce et l'artisanat entre la vallée de l'Orge et la vallée de la Juine entre 1660 et 1789 », *Bull. SHDH*, n° 51, 2006, p. 2-24.

41. Nos sondages dans les minutiers étampoïses sont trop minces actuellement pour fournir une comparaison valable avec le minutier de Méréville au delà de 1749. Nous avons travaillé uniquement sur 1770 et 1782.

Méréville et les paroisses voisines, petite région 4 fois moins peuplée. La cause pourrait bien en être l'attraction des seigneurs de Méréville, les Reilhac, des Limousins⁴², puis, dès 1567, les Desmontiers, à la suite du mariage de Françoise de Reilhac et d'Eusèbe Desmontiers, possessionné aussi en Poitou.

Citons quelques cas : le sergent Prouvensal, un méridional au patronyme éloquent, dont les descendants parviennent à faire une belle carrière dans les offices étampoises, apparaît en 1580⁴³, un Champenois épouse une jeune femme d'Ormoy vers 1640, en 1670, le maître serrurier Louis Paumier est d'origine tourangelles⁴⁴. Arnaud Boizé, trompette du roi, fils d'un marchand de Châteauroux prend femme à Étampes en 1677. Treize ans plus tard, Jacques Chaperon, le boulanger de Chalo-Saint-Mard est né à Alençon⁴⁵. Rien de bien démonstratif n'apparaît par la suite. On traverse la ville par la grande route, on y fait étape, on y mendie⁴⁶, des ouvriers peuvent y trouver un emploi chez des artisans, mais paraissent s'y fixer essentiellement des habitants de la proche région. Quitte à abandonner ses racines autant aller jusqu'à Paris. Évidemment nous n'avons pas pris en compte les Parisiens aisés, propriétaires à la campagne mais non résidents.

Le devenir des immigrants

Joseph Delivré a montré que certains des arrivants de la fin du XV^e siècle ne sont restés que peu de temps tandis que d'autres s'étaient bien intégrés et avaient même socialement réussi. Mais intégration ne signifie pas systématiquement promotion sociale ni promotion sociale durable ; en 1605, Bertrand Bizouarne, cordonnier à Estouches, est un possible descendant d'immigrés bretons de Morville (45) au début du XVI^e siècle⁴⁷. Sa situation n'est guère florissante puisqu'il reconnaît par obligation devoir 15 livres au chirurgien de Méréville, Jean Lenoir, pour des soins prodigués à sa femme et l'achat de médicaments⁴⁸. Au XVII^e siècle, nous retrouvons aux alentours de Dourdan d'éventuels descendants de l'homme d'armes démobilisé Jean de Capy qui avait fait un mariage inespéré à Étampes. Ils n'ont pas fait d'excellentes affaires, car ces laboureurs de Marchais vendent une partie de leurs biens (dont 3 chevaux, 1 vache et 1 charrue) à un marchand étampoise qui leur baille immédiatement

42. Exactement dans l'actuelle Haute-Vienne, à 20 km de Saint-Junien.

43. ADE E 3834/1, censier du Bourgneuf de 1580.

44. ADE 2 E 66/79.

45. ADE 2 E 66/108.

46. ADE B/1628, registre d'écrous des mendiants, mais ce sont uniquement des miséreux de la région.

47. DELIVRÉ J., *op cit.*, p. 46.

48. ADE 2 E 34/20.

le tout pour 3 ans le même jour ⁴⁹. En revanche en 1757, un descendant du Lombard Gamberelle est procureur au bailliage d'Étampes en 1757 ⁵⁰.

Les curés de campagne et leurs vicaires

La crise des vocations se fait sentir localement dès le début du XVII^e siècle ⁵¹, aussi rencontrons nous de nombreux desservants étrangers au diocèse et à l'archevêché de Sens. C'est ainsi que le Manceau Marin Le Tonnelier est curé de Méréville en 1642, puis Nicolas Le Vallot, natif du diocèse de Coutances (50), curé de Saclas de 1658 à 1688. Le curé de Guillerval de 1667 à 1708, Lequeux, est originaire de la région de Noyon (60). Certains de ces curés et vicaires peuvent attirer des neveux, nièces et proches cousins. En 1669, Nicolas Le Vallot célèbre le service funèbre de Pierre Le Vallot décédé à 34 ans. A Guillerval, Marie Lequeux, âgée de 28 ans est inhumée le 27 février 1680.

L'immigration catholique irlandaise fournit de nombreux curés de campagne, d'abord au milieu du XVII^e siècle après l'accès au pouvoir de Cromwell, puis surtout au XVIII^e siècle, après la bataille de la Boyne, où Jacques II est battu par Guillaume III de Nassau en 1690, et le bannissement des religieux catholiques en 1697. Le père François Eliot a répertorié 16 de ces religieux nés en Irlande ou d'origine irlandaise ⁵². Jacques Keary, curé de Boissy-la-Rivière de 1704 à 1725, a fréquemment annoté les registres paroissiaux fournissant aussi bien les détails des travaux entrepris à la cure que des renseignements sur ses paroissiens, comme les époux Amyart qui ne peuvent pas faire leurs Pâques de 1709 sans pénitence canonique, ou Louise Chevalier « sottement enceinte de huit mois » lors de son mariage avec Louis Guillaume ; la cérémonie est célébrée portes de l'églises closes en 1723. Comme d'autres curés ou vicaires, il est marqué par « le grand hiver » de 1709 qu'il qualifie de « *frigidissima hyems* ».

La noblesse d'origine étrangère du XIII^e au XVIII^e siècle

Depuis le XIII^e siècle nous pouvons suivre l'arrivée d'assez nombreux nobles authentiques d'origine lointaine. Ce sont au moins 19 lignages qui acquièrent des fiefs, par achat, héritage ou mariage avec l'unique héritière d'une famille locale. Les immigrations coïncident

49. ADE2 E 49/7.

50. Archives SHACM E 100.

51. JACQUART Jean, *La crise rurale en Île-de-France 1550-1670*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 527.

52. ELIOT F, « Les prêtres irlandais de la région de Méréville », *Bulletin de la SHACM*, 1977, n^o 3, p. 29-31.

avec la guerre de Cent Ans et les guerres d'Italie. De Philippe Auguste au règne personnel de Louis XIV, ces nouveaux venus représentent environ 10 % des lignages possessionnés dans le bailliage. Ensuite les revers de fortune contraignent de nombreux anciens lignages locaux à se défaire de leurs biens. Ceux-ci parviennent entre les mains de courtisans, de parlementaires, de bourgeois de Paris, dont de nombreux parvenus, qui ne résident pas sur place et prennent illégalement pour nom le toponyme de leurs terres, faisant assez souvent croire à une continuité avec d'anciens lignages. Pour cette raison, sauf certitude absolue, nous ne poussons pas l'étude au delà de 1650.

siècle	XIII ^e	XIV ^e	XV ^e	XVI ^e	XVII ^e	XVIII ^e 53
nombre de lignages immigrés		1	8	8	2	
nombre de lignages émigrés	Landreville		Pontville		Bouville Desmontiers	Brichanteau

Au début de la guerre de Cents Ans, le chevalier banneret normand, Jean Paviot, est seigneur de Boissy-le-Sec⁵⁴. Au siècle suivant, ce sont au moins 8 nouveaux lignages qui apparaissent dans le bailliage, dont les Reilhac, à Angerville vers 1400, puis à Méréville en 1456. Les Vicardel, spoliés de leur fief de la région d'Abbeville (80) par Charles le Téméraire reçoivent de Louis XI le fief de Champigny. Au XVI^e siècle, conséquence des guerres d'Italie, nous voyons des Italiens s'installer, comme les Féra à Boigneville, Touveau et Prinvaux⁵⁵. Des Suisses naturalisés vers 1520, les Neufcarré, deviennent par mariage seigneurs d'Émarville (Mainvilliers-45)⁵⁶. En 1656, des Normands, les Martel, achètent le fief de la Porte à Autruy (45) à François Lesecq, trésorier général des Etats de Languedoc, un spéculateur, qui vient d'acquérir le domaine de Diane de Prunelé⁵⁷. Par la suite, les acquisitions par des courtisans et des parvenus se multiplient dans le bailliage ; de 1635 à 1692, le nombre de fiefs tenus par des anciens lignages passe de 101 à 54.

53. Avant la Révolution.

54. DOBLER J-P, *Boissy-le-Sec, une commune entre Beauce et Hurepoix*, Millau, Écomar, 2002, p. 54 et 57.

55. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *Dictionnaire de la noblesse*, Paris, Boudet, 1776-1778 2^e édition 12 t., t. 6, p. 328.

56. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *ibid.*, t. 10, p. 753.

57. Archives SHACM E/33.

11 - L'émigration

Pour les immigrés les données, parfois délicates à débusquer, ne manquent pas, mais il est plus difficile de mettre en évidence les départs qui généralement restent sans trace.

La proximité de Paris joue un rôle considérable. Rastignac avant l'heure ou poussé par la conviction que la vie serait meilleure dans l'enceinte de la grande ville, Jehan Alard a quitté Étampes avant 1449 pour Paris. Nous le découvrons dans le censier de Saint-Martin des Célestins de Marcoussis pour une mesure, un jardin et une pièce de vigne. Paris n'attire pas que les « massons limousins » ; en 1663, un maître-maçon, Jacques Anson, originaire de Léouville (commune de Charmont-45), habite alors à Saint-Germain des Prés et vend ses biens sis à Léouville au seigneur de La Porte (Autruy-45) pour 600 livres ⁵⁸.

Dans le monde des officiers et des commerçants, certains assurés d'une fortune bien arrondie s'installent à Paris, comme Jacques Guettard, orfèvre, vers 1670 ⁵⁹. A la même époque, Madeleine Hordeseaux, fille majeure (célibataire) d'une bonne famille mérévilloise, habite Paris. Nous y retrouvons Pierre de Lambon, nanti d'un office de chef de paneterie de la reine vers 1685. Souvent des femmes deviennent parisiennes à la suite d'un mariage, c'est le cas de Madeleine Ragois, épouse d'un conseiller du roi au Parlement au même moment ⁶⁰. Avant 1652, Cantienne Plisson a épousé un bourgeois de Paris ⁶¹. En 1717, Marie Boivin, fille d'un marchand poulailler épouse Pierre Lamy, aussi marchand poulailler à Paris ⁶². Plus modestement, en 1727, un parent du maître maréchal Jean Carnevilliers est garçon boulanger à Paris ⁶³. Nous pourrions citer de nombreux autres cas.

Tous ne montent pas à Paris. En 1588, Noël Adam né à Méréville, jardinier au Bourg-Archambault dans la sénéchaussée poitevine de Montmorillon, revient sur place pour une succession ⁶⁴. Dans ce cas les seigneurs poitevins de Méréville pourraient bien être la cause de cette migration.

Les relations professionnelles jouent un rôle dans les unions matrimoniales : c'est ainsi que Catherine Duclos, une fille de tanneur, se marie à Pierre Fiquet un tanneur de Chevreuse en 1688 ; près de

58. Archives SHACM E 79.

59. ADE 2 E 66/271.

60. ADE 58 H 1.

61. ADE 2 E 48/114.

62. ADE 2 E 66/195.

63. ADE 2 E 66/206.

64. ADE 2 E 34/21.

60 ans plus tard, Catherine, fille du tanneur Simonneau quitte Étampes pour la Guyenne, où elle épouse le tanneur Pierre Raynaud de Mesterieux, actuellement en Gironde, près de La Réole ⁶⁵.

Certaines professions impliquent le déménagement à Paris : Jean-Étienne Guettard devenu « conservateur » des collections du duc d'Orléans, réside à Paris, ses travaux lui valent l'entrée à l'Académie des Sciences.

Quelques uns sont partis beaucoup plus loin, au Canada ⁶⁶. Un Étampoïse, Guillaume Lanon, a gagné Saint-Domingue, il n'est pas raciste et nous rencontrons dans les registres de catholicité de Notre-Dame deux de ses filles qu'il envoie chez ses parents à Étampes. Catherine, âgée de 5 ans, « fille d'une négresse libre », est baptisée à Notre-Dame en 1776, elle meurt à 16 ans. En 1792, sa demi-sœur, Geneviève fille d'Asias Madeleine, « négresse concubine dudit Lanon », épouse le maître bourrelier Alexandre Berchère.

La noblesse

Les migrations provisoires ou définitives de familles entières

Les croisades furent une cause de départ, en particulier la croisade des albigeois au XIII^e siècle. L'esprit de lucre a motivé bien des croisés, y compris certains ecclésiastiques ⁶⁷. Les Landreville d'Ormoy-la-Rivière finirent par se fixer en pays d'Oc ⁶⁸, les Prunelé d'Autruy, y prennent part aussi et Guillaume III par mariage devient seigneur d'Alzonne et Montréal (11) du fait de sa femme Isabelle. Ces biens audois sont vendus en 1372. Pons de Bruyères partit pour le Languedoc avec Simon de Montfort où il reçut la baronnie de Puivert après avoir conquis cette forteresse ; aujourd'hui, cette lignée se perpétue dans le Midi avec les Mauléon de Bruyères ⁶⁹.

Au XV^e siècle, les Pontville, possessionnés à Chalo-Saint-Mars, disparaissent de la scène. Sous Louis XI, Jean, capitaine de Saint-Jean d'Angély et sénéchal de Saintonge, épouse Anne de Rochechouart, fille unique du vicomte et abandonne son nom pour celui de Rochechouart. Au XVII^e siècle, les Chastillon (Bouville et Farcheville) vendent et s'installent en Saintonge, à la fin du siècle les Desmontiers

65. ADE 2 E 66/108 (1688) et 66/224 (1744).

66. CGE, 2004, n° 102, p. 34.

67. Arnaud Amaury, abbé de Cîteaux, légat du pape n'eut de cesse de faire déposer l'évêque de Narbonne pour prendre sa place ; M ROQUEBERT, *Histoire des Cathares*, Paris, Perrin, 2002, p. 109 et 185 (1^{ère} édition 1999).

68. De WEVER P., De WEVER M-J et DUCLOS J-L, *Ormoy-la-Rivière, un village de l'Étampoïse*, Ormoy-la-Rivière, CAHOR, 1990, p. 329-333.

69. BALUFIN C., « À propos de deux gisants. Les seigneurs de Bruyères-le-Châtel », *Essonne et Hurepoix, bull. de la Soc. hist. et arch. de l'Essonne et du Hurepoix*, n° 75, 2005 (2006), p. 72-76.

vendent la châteltenie de Méréville mais conservent des biens en Poitou et en Languedoc. Au XVIII^e siècle, les Brichanteau qui ont vendu les Essarts à Autruy vers 1590, s'établissent en Piémont après leur entrée au service du duc de Savoie ⁷⁰.

Les mariages, les religieuses, les chanoines, prieurs, abbés et évêques

De nobles demoiselles quittent la région lors de leur mariage : En 1509, Marie Leclerc de Fleurigny, de La Forêt-le-Roi, épouse un Bourbonnais, François de La Forêt. Guillemette de La Taille ⁷¹ (branche des Essarts) devient l'épouse de Philippe de Drouin, originaire de la région de Chinon, en 1518. Marie Charlotte de La Taille épouse François Baudin, seigneur de Bois-Renard en Sologne, commandant de bataillon au régiment de Talaru, en 1763. Les mariages lointains des filles nobles du pays d'Étampes ne manquent pas du XVI^e au XVIII^e siècle ⁷².

L'entrée dans les ordres et la carrière ecclésiastique sont aussi une cause d'éloignement. Parmi les hommes, les vocations sont rares, sauf celles d'un type particulier, l'entrée dans l'ordre de Malte ; les religieuses sont plus nombreuses. Ainsi, vers 1630, Anne Desmazis, de Brières-les-Scellés, est religieuse à Bourges (dames des Annonciades célestes), puis Françoise de La Taille, née en 1732, devient chanoinesse régulière à Beaulieu-lès-Loches.

En 1567, Robert Hurault de Courdimanche est abbé de Saint-Martin d'Autun. Dans la première moitié du XVII^e siècle, Henri François Leclerc de Fleurigny devient abbé de Saint-Sernin de Toulouse. Ensuite Jean Baptiste Languedoue, de Dommerville, est chanoine à Nantes et prieur d'Oisé dans le Maine, au XVIII^e siècle. Un lointain collatéral des seigneurs de Moigny et de Guillerville à Saint-Escobille, Jean d'Aussy, docteur et professeur de théologie en Sorbonne, aumônier de Charles VII, est évêque de Langres en 1446, mais sa présence y fut certainement épisodique. Philippe Huault, de la famille des seigneurs de Vayres, prieur d'Ambiale et de La Ferté-Alais, refusa l'évêché du Puy en 1661 ⁷³.

70. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *op. cit.*, t. 11, p. 559 (Prunelé), t. 4, p. 369 (Chastillon), t. 5 p. 81, (Brichanteau).

71. Les de La Taille sont surtout possessionnés dans le Pithiverais (Bondaroy, Bazoches-les-Gallerandes, Dossainville...), mais contractent de nombreux mariages dans le bailliage.

72. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *op. cit.*, t. 4, p. 564 (Leclerc de Fleurigny), t. 12, p. 580 et 582 (de La Taille).

73. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *ibid.*, t. 5, p. 574 (Desmazis), t. 12, p. 582 (de La Taille), t. 8, p. 179 (Hurault), t. 4, p. 571 (Leclerc de Fleurigny), t. 1, p. 567 (d'Aussy), t. 8, p. 145 (Huault).

Les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes

Les Huguenots n'étaient pas nombreux dans la région, généralement ils se convertirent. Quelques obstinées, à la foi bien enracinée, firent le choix de quitter le royaume. Parmi elles citons la dame de Paponville (une de Chartres), « religieuse fugitive » en 1695⁷⁴. Certaines ont une trajectoire inattendue : Marie de Prunelé, née à Thignonville en 1660, s'exile en Hollande, puis en Brandebourg et finit par épouser en Angleterre, Pierre François, un autre protestant émigré, capitaine d'infanterie en Angleterre, puis lieutenant-général des armées portugaises⁷⁵.

12 - Les militaires et les voyageurs

Différentes sources mentionnent la participation d'Évrard du Puiset à la première croisade, la chronique de la première croisade le cite parmi les barons d'importance qui suivent Bohémond par « l'antique route de Rome »⁷⁶. En 1355, Étienne et Guillaume, deux frères du Moulin, une vieille famille implantée dans la région de Meaux (77) et en Beauce, alliée par mariage avec des lignages étampois, servent en 1355 en Boulonnais, l'un sous les ordres du seigneur d'Audencham⁷⁷ (sic), l'autre en l'Établie, c'est-à-dire la garnison de Boulogne-sur-Mer (62)⁷⁸.

François Antoine de Prunelé, chevalier, seigneur de Thignonville et de Jodainville, est né en 1659. À 10 ans, page du prince de Sultzbach, il suit ce dernier en Allemagne, puis commande une compagnie au service de l'empereur Léopold ; il revient en France à la mort de son père et meurt en 1705, converti, il est inhumé dans l'église de Thignonville (45). L'affectation des militaires les a parfois conduits à s'installer sur place et à y mourir. C'est le cas de Bertrand de Barville (Puisselet-le-Marais), capitaine au régiment de Soissonais, commandant le château vieux de Perpignan où il meurt célibataire au XVIII^e siècle.

D'autres trouvent une compagne sur place, comme Auguste Claude Desmazis (Chalo-Saint-Mars), né en 1719, colonel du Royal artillerie en 1746, directeur de l'artillerie et du génie à Lille en 1757, qui avait épousé en 1753 Marie Hayot, fille d'un conseiller du roi au bailliage

74. Archives départementales de l'Essonne B/1493.

75. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *ibid.*, t. 11, p. 569.

76. Anonyme, *Chronique anonyme de la première croisade*, traduction de Aude Matigon, Paris, Arléa, 1998, p. 41.

77. En fait Audinghen (62).

78. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *op. cit.*, t.10, p. 538.

de Tournai. Les officiers de marine ne sont pas rares parmi les nobles locaux, c'est ainsi que François des Essarts (famille de La Taille), est tué sur la côte de Coromandel (golfe du Bengale) à la fin du XVII^e siècle. Marie Carnazet connaît une destinée particulière à la même époque : elle gagne Madagascar avec son époux ⁷⁹.

Au siècle suivant, le naturaliste Jean-Étienne Guettard parcourt l'Allemagne et la Pologne. Les deux fils Laborde, embarqués avec Lapérouse trouvent la mort sur la côte occidentale américaine, leur cas est trop connu pour nous y arrêter. Nous n'évoquons pas non plus les frères Geoffroy qui prennent part à l'expédition d'Égypte ⁸⁰. Certains entreprennent des pèlerinages lointains et ne reviennent pas, comme le Mérévillois François Baudoin dont on présume qu'il est décédé au « pèlerinage de Saint-Jacques » en 1621 ⁸¹.

13 - Les mouvements migratoire au pays d'Étampes jusqu'à la révolution, un bilan

Du Moyen Âge à la fin de l'Ancien Régime, l'émigration et l'immigration n'ont pas cessé, les sources en témoignent. Elles concernent toutes les couches sociales, mais les paysans, souvent non-libres au début de la période étudiée restèrent longtemps enchaînés à la terre. Ils constituaient la fraction la plus importante de la population et, jusqu'à la guerre de Cent Ans, ont probablement peu contribué à ces mouvements de population. Les ouvriers de l'artisanat dont il est certain qu'ils étaient très mobiles nous échappent en grande partie à cause de la nature des sources étudiées. Jusqu'au XIV^e siècle, nous mettons surtout en évidence des déplacements intervenus dans les couches sociales assez aisées, voire fortunées. Ensuite, les immigrations semblent s'intensifier, mais cet accroissement est concomitant de l'augmentation sensible du nombre des sources et pourrait bien n'en être que la conséquence. La reprise économique et démographique postérieure à la guerre de Cent Ans s'explique sans recours à l'immigration. Quoi qu'il en soit, les couches sociales les moins fortunées sont désormais plus concernées. Cependant, localement,

79. LA CHESNAYE-DES-BOIS M. (de), *ibid.*, t. 11, p. 569 (Prunelé), t. 2, p. 24 (de Barville), t. 5, p. 573 (Desmazis), t. 12, p. 581 (des Essarts, La Taille), t. 8, p. 316 (Carnazet).

80. DURAND B., « Ange de Laborde Boutervilliers : voyage autour du monde avec Lapérouse », *Bull. SHDH*, n° 35, 1998, p. 33-60 ; P et M-J De WEVER et J-L DUCLOS, « Guettard, un savant du XVIII^e, un jardin et un collège », *Lions Club d'Étampes*, cahier n° 1, 1991, 23 p. ; MARTIN M., « Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire : un grand savant, un homme de cœur et un homme d'action », *Bull. SHDH*, n° 36, 1998, p. 21-28.

81. ADE 2 E 34/41.

l'immigration ne concerne jamais plus de 6 % de la population étudiée par demi-siècle. Ce pourcentage est minime et il est encore plus faible en réalité : les terriers, les censiers, les minutiers notariaux et les registres de catholicité montrent que au moment de l'apparition des patronymes exogènes, ils sont portés par une ou deux personnes au plus alors que les porteurs de chaque patronyme local sont beaucoup plus nombreux. Le pourcentage de personnes immigrées est plus faible dans la population que celui des patronymes exogènes dans le recensement des patronymes. Sauf à Méréville, l'épisode révolutionnaire n'a guère de conséquences. Il faut attendre le XIX^e siècle pour enregistrer des épisodes migratoires bien plus sensibles qui feront l'objet d'un autre travail.

Origines du nom de Villebon-sur-Yvette

Pierre GÉRARD

39, rue Marchais 91820 Boutigny-sur-Essonne
pjmgerard@orange.fr

L'histoire de Villebon a déjà fait l'objet de deux ouvrages généraux¹⁻² et des informations concernant Villebon se trouvent dans des publications sur Palaiseau³⁻⁴. Les recherches effectuées sur la ville et sur les communes environnantes, à travers la lecture de documents anciens, l'étude toponymique et l'observation géographique, mais aussi des témoignages locaux permettent de proposer des pistes nouvelles sur ses origines.

I - Différents « Villebon » en France

À ce jour cinq localités ou lieux-dits nommés Villebon ont été répertoriés. Alluyes (Eure-et-Loir) a un hameau dit Villebon (*Villa Bona*, 1180, *Vilebon*, 1250) ; Fruncé (Eure-et-Loir) a un château nommé Villebon, mais il a acquis ce nom au XIV^e siècle alors qu'il appartenait à la famille Villebon, d'Alluyes ; Meudon-la-Forêt (Hauts-de-Seine) possède sur ses hauteurs forestières, un hameau appelé Villebon ; Petit-Bersac (Dordogne) en Val de Dronne, possède un lieu-dit nommé Villebon, et semble avoir des origines gallo-romaines. Enfin Villebon (*Villa Bona* à la fin du XI^e siècle), devenu sur Yvette en 1919.

1. BERTET Bernard, *Villebon, ses hameaux, leur passé*. Villebon s/Y., Mairie et MJC de Villebon, 1984, 162 p.

2. DENIGOT Marius, *Villebon sur Yvette, notre histoire*, avec la collaboration de Bernard Pichon et Christian Montenat, Villebon s/ Yvette, Mairie, 1990 212 p.

3. DAUPHIN Gabriel, *Palaiseau d'hier et d'aujourd'hui*, – notamment le chapitre intitulé « Villebon de 1100 à 1808 » (pages 277-291), 1970 et reprint dans la collection Monographies des villes et villages de France, Paris, Le Livre d'histoire – Loris, 2003, 500 p.

4. CATTANT Jean, *Les civilisations oubliées des sites désertés de Palaiseau*, Maison des Jeunes et de la Culture de Palaiseau, Bellanger, 1978, 165 p.

II - *Villa Bona* : une graphie ancienne

Le nom

Villebon-sur-Yvette apparaît dans l'histoire écrite grâce au qualificatif géographique de *villa bona* donné aux premiers seigneurs connus, réputés proches de la famille parisienne des Le Riche, selon M. Denigot. En effet le cartulaire du prieuré de Notre-Dame de Longpont-sur-Orge cite Gautier, *Galterius, de Villa Bona* et son fils Hugues, *Hugo*, vers 1090⁵. Ils acceptaient, au nom des religieux de Longpont, les dons faits par Milon, seigneur de Montlhéry, de terres à Montlhéry et près d'Orsay. *Aszo de Villa bona* apparaît vers 1110 comme témoin dans le même cartulaire, pour une donation faite par *Tescelin de Palaciolo* (Palaiseau) et par *Guillaume Cochive* de terres et vignes aux religieux de Longpont, vers 1100⁶. Le registre de la Chambre des Comptes pour les fiefs de Montlhéry, entrés dans la mouvance d'Étampes sous Philippe Auguste, couvrant les années 1180 à 1223, donne, parmi les témoins, le chevalier *Guillaume de Villabon*⁷.

Le terme actuel de Villebon apparaît pour la première fois en 1401 dans le censier du prieuré des chartreux de Saulx⁸.

Sa signification

Nous prenons pour hypothèse que le terme est bien partagé en deux mots : villa et bona. Il existe au moins depuis la fin du XI^e siècle. L'examen de chaque mot sera d'abord pratiqué, puis l'ensemble, enfin d'autres hypothèses seront étudiées.

Jusqu'ici des historiens traduisaient *villa bona* par « la bonne ferme »⁹. Cette explication, fondée sur la terminologie latine, pose autant de problèmes qu'elle en résout : car une villa n'est pas une ferme mais un domaine et nous verrons plus loin que le mot bon peut avoir des origines très diverses.

Le terme de *villa* a-t-il été traduit à partir du terme local, entendu ou écrit ? A-t-il été ajouté et dans ce cas, à quelle époque ? Ce terme

5. MARION Jules, *Cartulaire du prieuré de Notre-Dame de Longpont*, Lyon, imp. Perrin et Martinet, 1879. Concernant les années 1152 à 1200, Villebon est cité 17 fois : Gautier (*Galterius de Villa Bona*) : n° 52, 235 et 262 ; Azzon (*Aszo de Villa Bona*) : n° 82, 112, 186, 225, 233, 239, 262, 276, 290 et 296 ; *Villa Bona* : n° 235, 275 et 276 ; Lambert (*Lambertus de Villa Bona*) : n°287 (ADE 91 in 8° 1717).

6. *Cartulaire du prieuré Notre-Dame de Longpont*, op. cit., n° 6.

7. FLEUREAU Basile (dom), *Les antiquités de la ville et du duché d'Étampes*, Paris, Coignard, 1683, 626 p. ; p.50, *Registre de la Chambre des Comptes, Fiefs de Montlhéry*. Texte latin et traduction mis en ligne dans la section *corpus latinum* du *Corpus Étampois* (www.corpusetampois.com).

8. Censier des Chartreux de Saulx, ADE, 59 H 1 et 59 H 3.

9. BERTET Bernard, *Villebon, ses hameaux, leur passé*, op. cit.

peut désigner une exploitation rurale gallo-romaine après le IV^e siècle. Mais le domaine a pu être créé au XI^e siècle. Les villages sont les successeurs des *villae*¹⁰. Selon la réponse à cette question l'interprétation du nom de Villebon diffère beaucoup.

1) Recherches sur le terme *villa*

En Essonne et dans l'environnement proche, sans considérer l'ensemble français ou européen, un nombre considérable de lieux commence par ce terme.

Des lieux-dits : Villaine, Villarceau, Villebois, Villebousin, Villefeu, Villegénis, Villelouvette (Fontaine de -), Villeroy, Villoison, Villevert, Vilras, Viltain, Villefavreuse, Villemilan, Villemoisies, Villeziers, Ville Sauvage, La Villedieu, Les Villevents, ...

Des communes : Villabé qui a clairement un nom à valeur ecclésiastique : *Villa Abbatis*, 1081, le domaine de l'Abbé¹¹, Villeconin, Villejust, Villemoisson-sur-Orge, Villacoublay (Vélizy), La Ville-du-Bois, Ville-d'Avray, Villecresnes, Villejuif, Villemandeur, Villemareuil, Villetaneuse... et les Villeneuve (sur Auvers, le Roi, Saint Georges...).

Il paraît évident que le mot ville est un moyen de marquer une création à un moment donné : il est accompagné d'un « complément » qui devient le terme intéressant puisqu'il le précise.

Le toponyme villiers, ou villers, ne peut être oublié, mais il représente la plupart du temps le *villare* de la villa gallo-romaine, c'est-à-dire la partie rurale du domaine, devenu presque toujours le hameau principal de la ville. En Essonne Villiers-sur-Orge est peut-être une exception.

– La formation du nom

Mais dans *villa bona*, le terme *villa* peut avoir été ajouté à un terme plus ancien pour le différencier d'autres lieux appartenant à un même propriétaire. On sait que Villebon a pu être une partie du territoire dit de Palaiseau, qui comportait un nombre important de *villae* gallo-romaines. À ce jour il n'existe pas de traces archéologiques dans ce sens pour Villebon. La comparaison de la formation de Villebon peut être rapprochée de celle d'un lieu-dit de Villebon-sur-Yvette appelé Villefeu¹². Guy-Marie Claise¹³, explique ainsi le nom de « Villefeu », « Villefeux » ou « Vilfeu » : « La villa (domaine) de Fahlof probablement, anthroponyme germanique attesté, du germanique fag

10. DAUZAT Albert et ROSTAING Charles, *Dictionnaire des noms de lieux en France*, Paris, Larousse, 1963.

11. DAUZAT, *op. cit.*

12. ZANTMAN Henry, *Villefeu, site médiéval oublié, commune de Villebon-sur-Yvette*, s. l., n. d. (ADE 91 G.Br 2031).

13. CLAISE Guy, *Dictionnaire de l'ancien département de Seine-et-Oise*, s. l., 1963, dact.

(charme, grâce) et Vulfi (loup) ». Ce lieu comporte un enclos fossoyé qui a connu bien des vicissitudes, mais est parvenu jusqu'à nous parce qu'il est situé depuis toujours en milieu forestier¹⁴, sis au bord du plateau dit de Courtabœuf, dominant le hameau des Casseaux, à Villebon, et la vallée de l'Yvette. Ce fief a été propriété des religieux de Saint Éloi dès le XII^e siècle, puis est passé aux mains de tous les seigneurs successifs de Villebon, au grand dam de ceux d'Orsay. Or il se trouve qu'un passage du cartulaire de Longpont¹⁵ indique un lieu-dit « fous », qu'à ce jour personne n'a pu situer. Il y est écrit : « Le Seigneur Milon (...) donna à Dieu et à Sainte-Marie de Longpont et aux moines... quatre arpents de terre près de Fous... ». *Galterius de villa bona* signe comme témoin, représentant les religieux du prieuré Notre-Dame de Longpont. Fous a pu être orthographié plus tard *Villa Fous* pour aboutir à Villefeu(x). Peut-on en déduire une façon systématique de procéder qui aurait pu être utilisée par les religieux chargés de fixer les noms des lieux au moment de la création des domaines ? Dans ce cas Villefeu comme Villebon seraient donc des créations provenant de Fous et Bona.

2) Recherches sur le terme *bona*

a) Un nom

À ce jour les chercheurs ont apporté au moins deux explications, lesquelles ne sont peut-être pas contradictoires, à l'origine de ce nom.

- *Bono, Bonos, Bonus*, nom de personne¹⁶
- *Bona*, lieu habité, village, terme d'origine gauloise, provenant de **bonus*, base, souche, partie postérieure¹⁷. Ce terme pourrait provenir du latin médiéval (XI^e siècle) *budina, bodina, botina* ou *butina*, signifiant "troupe, fondation, borne frontière"¹⁸. Du sens militaire originel de troupe, on est passé à troupe gardant la frontière, puis à borne frontière. Il est le plus souvent placé en second élément d'un nom composé.

Une simple borne, placée au bord d'une voie antique, a en effet toujours une valeur indicatrice : distance, remerciements à un notable, à un dieu... et plus tard elle sert à délimiter une propriété. C'est aussi un signe concret, une pierre de fondation, et notons que les pierres levées ont été réutilisées parfois. Lorsque la borne est située

14. Notons que le terme *fous* pourrait désigner les hêtres comme dans Torfou (hêtre tordu).

15. *Cartulaire du prieuré Notre-Dame de Longpont*, op. cit., charte n°52.

16. RICOLFIS J.M, *Noms de lieux de Paris et de l'Île-de-France*, CRDP de Paris, 1980.

17. MULON Marianne, *Noms de lieux d'Île-de-France*, Paris, Bonneton, 1997, 237 p.

18. MULON Marianne, op. cit.

LACROIX Jacques, *Les noms d'origine gauloise. La Gaule des combats*, Paris, Errance, 2003, 240 p.

au passage d'une rivière (gué, pont...), elle forme assez souvent frontière entre deux peuples, un lieu gardé et où est prélevé l'impôt. L'évolution logique conduit à la création d'une localité, puis d'un village voire d'une ville.

L'élément *bona* s'est adjoint parfois le diminutif *-onia*, ce qui a donné Bononia, nom de Bologne, ancienne ville étrusque colonisée par les Romains vers – 189, qui porte toujours le même nom en Italie d'aujourd'hui, et des Boulogne en France comme Boulogne-sur-Mer ou Boulogne-Billancourt ¹⁹.

Le terme a évolué en ancien français pour devenir successivement *badne*, *borne* ou *bosne*, puis *bone*. Par la grâce de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (François 1^{er}, 1539), le français "officiel", adopta la forme *borne*.

Bien des localités de l'Essonne portent ou portaient le nom de "bon(n)a". Ainsi jusqu'en 1686, Chamarande, était-il Bonnes, au bord de la Juine. Torfou, village nouveau fondé en 1134 sur un emplacement dit « Le vieux Bonnes », a un lieu-dit « Chantier de la grande pierre », cité en 1383. Baulne, près de La Ferté-Alais, placée sur un ancien chemin franchissant la rivière Essonne, s'appelait *Bona* au XII^e siècle. À Wissous un lieu dit appelé « La Bonne » désignait une roche plantée, peut-être pour indiquer une limite entre Parisii et Senones. Cette grande « borne » était encore visible au début du XVI^e siècle, selon le *Bulletin des Antiquités et des Arts* (XLII^e volume, Rodez, 1935). Le passage à gué de la Juine à Saclas (*Salioclitā*) ²⁰, par la voie romaine de Paris à Orléans, est marqué par plusieurs lieux-dits de la même appellation : « Le creux de la Bonne » au sud de la rivière, « La Haute Borne » au nord. Cet endroit semble être une limite entre les deux cités, la *civitas Senonum* et la *civitas Carnutorum*. Les villages regroupés de Buno et Bonnevaux semblent également comporter une vallée comportant une « Bonne ». Par contre Bondoufle (*Bonalpha*, 615), viendrait du nom d'homme germain *Bono*, adjoint au terme germain *alah*, temple ²¹. Boigneville, Essonne, serait un **Bonia villa*, du nom d'homme gallo-romain **Bonius*, provenant du gaulois *Bonos* ²². Que dire de Bonvilliers, hameau de Morigny : est-il le *bonum villare* qui figure, selon Frédéric Gatineau, dans la liste des possessions de la collégiale Notre-Dame d'Étampes en 1242 ²³ ?, est-il

19. GREIMAS A.J., Dictionnaire de l'ancien français, le Moyen Âge, Paris, Larousse, 1979.

20. GENDRON Stéphane, *L'origine des noms de lieux en France*, Paris, Errance, 2003, p. 95. *Salioclitā* figure sur l'Itinéraire d'Antonin, comme une *mansio* entre Genabum et Lutetia ; une borne milliaire, conservée au Musée d'Orléans, y a été découverte en 1843.

21. VINCENT Auguste, *Toponymie de la France*, Bruxelles, 1937, cité par DAUZAT, *op. cit.*

22. DAUZAT, *op. cit.*

23. GATINEAU Frédéric, *Étampes en lieux et places*, Étampes, Assoc. À Travers champs, 2003.

le *Mansus Bavonis* qui figure dans la charte de 1046 donnant déjà les biens de Notre-Dame d'Étampes, selon Bernard Gineste²⁴ ? Mais il pourrait provenir lui aussi de *bodina-villare*, village de la borne.

Intéressant est le cas du village de Bona, Nièvre (*Boona*, 1196, *Boonay*, 1226, *Bonna*, 1645), qui aurait été créé à partir d'un supposé **Bodonacum*, du nom d'homme germain *Bodo*, ou d'un nom d'homme gaulois **Bodius*²⁵. Mais il semble que, dans ce cas précis d'un radical **bod-*, le nom pourrait dater de la période des incursions des Vikings. Pour autant bien des indices indiquent qu'il est antérieur. Petit village situé sur la rivière Ixeure, affluent de la Loire qu'elle rejoint en aval de Nevers, il semblerait avoir gardé son nom d'origine de *Bona* qui nous occupe. Notons que les chercheurs locaux estiment que ce terme signifierait « cours d'eau ».

Nous avons aussi dans les Yvelines Bonnelles, placée comme Villebon sur la même voie antique de Paris à Chartres, qui aurait été une *bonnella villa*, de *botina*, borne, fixée sur la limite entre territoires *Senones* et *Carnutes*, selon Roblin²⁶. En Haute-Savoie, Bonne ; dans l'Aisne, Bonnes (*de Bonnis*, 1145) ; mais aussi Bonnes en Charente et dans la Vienne (*de Bonis*, 1173) viennent du gaulois *bona*, fondation, peut-être passage, qui ont évolué ensuite en « village ». On trouve encore Serbonnes (Yonne, *Silbona* IX^e siècle), Lillebonne (*Juliobona*, Seine-Maritime, II^e siècle). Hors d'Île-de-France, au cœur la ville de Saint-Quentin (Aisne) est une petite église proche de la Basilique, autrefois dédiée à Notre Dame la Bonne²⁷, autrement dite de Labon. Comment ne pas y reconnaître *Bona*, une Bonne, donc la fondation d'un vicus précédant *Augusta Vermanduorum*, ville romaine devenue Saint-Quentin ?

Dans l'espace européen de nombreux autres exemples de villes frontières entre anciens peuples gaulois, corroborent la même définition de ce terme : sur la Seine, Troyes (*Augustobona*, II^e siècle), sur le Rhin, Bonn (*Bonna*), et sur le Danube Regensburg (*Ratisbona*, Bavière) et Vienne (*Vindobona*, borne blanche, ville fondée en 50 de notre ère).

Cependant Bonneil (*Bonogilum*, 834) dans l'Aisne, et Bonneuil (*Bonelum*, avant 800) en Charente et dans l'Indre, (*Bonogilum*, 851) dans l'Oise, auraient pour origine un nom d'homme *Bonos* auquel *-ialo*, clairière, a été postposé²⁸.

24. GINESTE Bernard, <http://www.corpusetampoiss.com/cls-11-henri1notredame1046.html>

25. DAUZAT, *op. cit.*

26. ROBLIN Michel, *Le Terroir de Paris aux époques gallo-romaines et franques*, Paris, Picard, 1971, 496 p., p. 144 ; cité par DAUZAT, *ibidem*.

27. Voir la chapelle Notre Dame la Bonne dans la Basilique Saint Quentin.

28. DAUZAT, *op. cit.*



Carte des « Bona » de l'Essonne et environs

b) Un prénom

La deuxième partie du nom, Bon, peut aussi provenir du nom d'homme germain *Abbo*. Selon cette explication donnée par Dauzat on aurait : Villabon, Cher (*villa Abbonis*, 1168), Villebon, Eure-et-Loir (*Villa Bona*, vers 1180, *Vilebon*, 1250), et Villebon, Essonne (*Villebona*, XII^e siècle, germain *Abbo*), mais une erreur s'est probablement glissée dans l'article, *Villebona* (sic) de l'Essonne, contredisant *Villa Bona*, nom des seigneurs de Villebon, cité clairement par le cartulaire de Longpont-sur-Orge, dès le XI^e siècle.

Dans le département d'Eure-et-Loir existe aussi un Viabon (*Vicus – Abbonis, Viabon*, 1180)²⁹. *Abon*, *Abbon*, *Ebbon* sont des noms de famille gaulois ou germaniques. *Ab* dans *Ab-Bon*, pourrait indiquer une filiation en langue celtique³⁰, donc signifier fils de Bon. *Abbon* fut le prénom de plusieurs évêques de Sens. *Abbon* de Fleury (945-1004) était un moine bénédictin réformateur de l'abbaye de Fleury, devenu Saint-Benoît-sur-Loire. Sur ce modèle nous pouvons également proposer *Bonno*, nom de famille germanique, mais aussi le gaulois *abon*, rivière, origine probable d'Avon (Seine-et-Marne).

Si le prénom *Abbon*, ou *Bon*, a été accolé à *Villa*, l'origine du lieu serait à situer entre le IV^e siècle et le X^e siècle. Le territoire palaisien dans lequel Villebon était inclus au XI^e siècle, appartenant alors à l'abbaye parisienne de Saint-Germain des Prés, aurait-il pu donner ce nom ? Cela n'est pas vérifié en l'état actuel des recherches.

Le prénom féminin *Bona* est également possible pour Bonne, en Haute-Savoie³¹. Le prénom Bon / Bonne était très employé dans les familles nobles au XVIII^e siècle. Il signifie brave, au sens guerrier de courageux.

Il serait intéressant de connaître l'origine du nom du cap Bon, promontoire sur la péninsule fermant au nord le golfe de Tunis, qui semble avoir, à une toute autre échelle, la forme et le rôle d'une borne-frontière....

c) Un adjectif

Pour Bonneval en Eure-et-Loir (*Bona Vallis*, 861) près de Villebon d'Alluyes, mais aussi dans la Drôme (*Bonna Vallis*, 1206), la Haute-Loire (*Bonaval*, 1177), la Savoie (*Bona vallis*, 1132), ou pour Bonnevaux (*ecclesia Bone Vallis*, 1196) dans le Doubs, en Haute-Savoie, dans le Gard, les chercheurs suggèrent plutôt le latin *bona vallis*, la bonne vallée.

29. DAUZAT, *op. cit.*

30. ABALAIN Hervé, *Noms de famille bretons*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, 1996.

31. DAUZAT, *op. cit.*

L'adjectif latin *bonus, bona, bonum*, provient de l'ancien latin *duonus, duenos* (double)... ce qui impliquerait une autre notion, celle de la dualité. L'adjectif « bon » dans ce cas ne peut pas être d'origine gauloise, car « bon », en langue celtique se dit *dagos*, ou *manos*, ou par ajout du préfixe *su-* ou *vesu-*³². « Bon » peut être pris au sens ancien de « vieux », « premier », « originel », de race anciennement établie... On le constate dans les expressions suivantes : bonnes gens, bonhomme, bonne femme, pour les humains, et Bonne Mère, Bon Dieu, Bon sang !, Bonté !, bonté divine ! bonne vie ! ou comme dans « Bon sang de bon soir ! », ou « Bon sang ne saurait mentir ! », ou les « Bonnes Déesses »... toutes du domaine religieux, restées populaires encore aujourd'hui, et conservées parce qu'elles ont été figées en jurons.

Dans le cas de l'adjectif « bon », n'aurait-on pas obtenu plutôt *Bona villa*, Bonneville ? Si *Villa bona* est un nom féminin avec son adjectif bien accordé, en français le « bon domaine », il aurait dû évoluer en Villebonne. En règle générale, l'adjectif qualificatif est postposé dans les expressions d'origine latine, tandis que préposé il indiquerait plutôt une origine celtique ou germanique (franque, burgonde). Exemple : en allemand ou en anglais on dirait « die gute Stadt » ou « the good town ». Dans les expressions de l'Est de la France on ressent mieux cette différence. Les pronoms, préposés, sont de langues prélatines, ce qui donne par exemple : « t'étais quand parti ? ». En grammaire française, selon les époques, la langue hésite. On trouve en effet Bonneville en Savoie et Neufchâteau dans les Vosges, mais aussi en maints endroits des Villefranche. La différence provient de l'époque considérée. Avant l'unification de notre pays sous Louis XI, les influences diverses ont une force qui l'emporte ; ensuite on trouve plutôt un standard de langue française qui postpose presque toujours l'adjectif.

III - La lecture du paysage

Outre la toponymie il me paraît essentiel de soumettre les recherches ci-dessus à ce que nous pouvons déduire de la géographie. Le site du vieux village de Villebon-sur-Yvette comporte un certain nombre de caractéristiques :

– sur un promontoire peu élevé : 79 m, dominant l'Yvette qui coule à 46 m d'altitude

32. SAVIGNAC Jean-Paul, *Dictionnaire Français-Gaulois*, Paris, La Différence, Paris, 2004.

- délimité par l'Yvette au nord et le ruisseau du Paradis, son affluent, à l'est
- entouré de terres restées agricoles (Villiers)
- à proximité de lieux-dits anciens : Les Sablons, La Pierre longue, Les Beaumonts

Or la comparaison avec le site de Villebon (Eure-et-Loir) apporte un éclairage intéressant :

- sur un promontoire peu élevé
- délimité par le Loir à l'est et l'Ozanne, son affluent, à l'ouest
- entouré de terres restées agricoles : le hameau s'est réduit à une ferme.
- à proximité d'un dolmen appelé la Pierre de Villebon ou de Beaumont

De même un rapide comparatif avec le hameau de Villebon (Meudon-la-Forêt), le situe sur un promontoire peu élevé, dans une clairière, avec un château (XVI^e siècle) devenu ferme. Le Villebon de Petit-Barsac, est également au bord d'une rivière, affluent de l'Isle, affluent de la Dordogne et, surtout, il est proche d'une frontière gauloise entre peuples *Santons* et *Bituriges*.

Ces comparaisons amènent à penser que ces sites ont décidément beaucoup à voir avec des périodes bien antérieures à notre ère. Édifiés pour défendre et protéger, ils ont été soigneusement choisis pour leurs qualités naturelles. Villebon-sur-Yvette comportait par ailleurs sur quatre sites, des « enclos fossoyés », dont deux relativement préservés, celui de Villefeu et celui du parc du château de Villebon. Le terrier des religieux Chartreux de Saulx³³, les cite, au XIII^e siècle. Ces espaces protégés sont à l'évidence des vestiges de fortifications très anciennes. Notre territoire, notamment le long de la route d'Orléans, a connu bien des batailles entre les rois et les seigneurs locaux (Montlhéry), qui ont provoqué l'obligation de fortifier les lieux habités. Villebon est situé entre les voies d'Orléans et de Chartres, ce qui en fait un point de départ de lignes de « forts » à toutes époques, particulièrement lorsque les peuple gaulois Carnutes (Chartres et Orléans), Sénons (Sens) et Parisii se côtoyaient sans avoir de frontières très reconnues : le lieu était alors dans une zone interstitielle très convoitée.

33. Censier des Religieux Chartreux de Saulx, *op. cit.*, ADE 59 H 3.

IV - Une autre explication

Par contre d'autres origines sont possibles mais difficiles à mesurer.

Et si *Villa* n'était pas un ajout mais une traduction latine d'un terme antérieur ? Cette traduction a pu être approximative, quelle que soit l'époque où elle a été faite, le premier comme le second terme étant devenus incompréhensibles. Ainsi du mot gaulois *bilia*, arbre. On aurait eu **bilia bona*, le village de l'arbre. Mais aussi par le gaulois *velia-*, meilleur ou modeste et l'évolution par modifications successives serait tout simplement *veliabona* (petit village) > *villa bona* > villebon.

V - L'Yvette, rivière principale de la vallée de Chevreuse

Villebon s'est vu ajouter le qualificatif de « sur Yvette » en 1919 ; période donc assez tardive, mais précédant la dénomination générale de la vallée en « Vallée de Chevreuse ». Remarquons que Palaiseau, sis de l'autre côté de cette rivière, ne l'a jamais adopté, ni Longjumeau, ni Chilly-Mazarin, ni même Épinay qui a préféré « sur Orge » alors qu'elle se situe au confluent de l'Yvette et de l'Orge. Villebon est la première ville à partir du confluent à porter ce qualificatif ; en remontant la rivière une ville sur deux en est dotée : Bures-sur-Yvette, Gif-sur-Yvette (à partir de 1930), Courcelle-sur-Yvette.

Que signifie ce nom ? Jument, if ou petit cours d'eau ?

Marianne Mulon s'exprime ainsi ³⁴ : « Le nom semble prélatin. On ne connaît pas d'attestation plus ancienne que celle de la localité homonyme, Yvette, commune de Lévis-Saint-Nom, où la rivière franchit l'antique route de Chartres, ce pour quoi Yvette en porte le nom. La localité Yvette est mentionnée au XI^e siècle, *villa nomine Equata*. Il est amusant de noter ici le jeu de mots : *Equata* est une forme diminutive du latin *equa* « jument », qui est devenu en français *ive*, « petite jument »... Mais en dehors de cette prononciation assurée pour le XI^e siècle, on ne sait rien de certain.

Ajoutons que le mot gaulois, *ivos*, signifie « if », ce qui donnerait « petit if », et aussi que le vieux français donne pour l'eau une prononciation, *ove* ou *eve*, qui pourrait aboutir à *evette*, « petit cours d'eau ».

34. MULON Marianne, *op. cit.*

Le gaulois Epita

D'autres explications demeurent plausibles, voire plus proches de la réalité. Remarquons d'abord la ressemblance claire des noms Yveline et Yvette. L'immense et antique forêt d'Yveline, dont la forêt de Rambouillet n'est qu'un morceau, *Aquilina silva*, dite aussi *Equalina silva*, porte son nom français à partir du XIII^e siècle, le « s » final ayant été ajouté plus tard. L'Yvette, comme nous l'avons vu plus haut, *Equata*, et l'Yveline, *Equalina*, semblent donc avoir un radical *aqua ou *equa. Une explication latine simple y verrait *aqua*, « eau ». Mais une origine plus ancienne des noms de rivières gauloises penche pour *Epita*, devenue « Epte » au nord de la forêt d'Yveline et « Yvette » au sud, car *Epita* a pu évoluer en *Equata*, pour donner Yvette.

VI - Conclusion

Au terme de ces réflexions, quels sont les éléments avérés pour Villebon-sur-Yvette ?

- Villa Bona existe au XI^e siècle
- Abbon, s'il est le deuxième nom ayant évolué vers Bon est à situer vers le X^e siècle
- Les bornes (*bona*) ayant donné naissance à une localité sont placées sur une limite formée par une rivière ou à proximité d'un cours d'eau, souvent au confluent de deux cours d'eau ; ces localités sont situées en position dominante, sur une voie antique avec un gué puis un pont

Villebon-sur-Yvette aurait donc des origines très anciennes, avec un rôle de gardienne d'un passage. La comparaison avec les autres lieux en « -bon » incite à ajouter que s'esquisse ainsi une approche différente de l'habitat et des voies antiques, avant l'époque gallo-romaine. En effet il reste possible d'en repérer des vestiges malgré d'innombrables interventions humaines empilées au cours des vingt siècles précédents : cultures et élevages divers, édifices, canaux, chemins, ponts, routes et autoroutes, chemins de fer, installations de pylônes et autres travaux.

Avec Villebon-sur-Yvette nous aurions un exemple intéressant de la permanence de la langue gauloise sur notre sol et dans notre paysage quotidien. La lecture des lieux-dits proches de l'ancien village en est modifiée. L'histoire ainsi confortée par une auxiliaire précieuse, la toponymie, mérite néanmoins d'être consolidée par des interventions archéologiques. Souhaitons qu'elles puissent être proposées un jour prochain, car il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, en Essonne (à Draveil et à Longjumeau)

Jacques MACÉ
jacqmace@wanadoo.fr

En février 1848, Karl Marx et son ami Friedrich Engels publient à Londres le *Manifeste du Parti communiste*, court texte qui analyse le développement du capitalisme international et se termine par l'apostrophe célèbre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ».

Marx décède le 14 mars 1883 après avoir publié le premier tome du *Capital*, ouvrage exposant sa vision philosophique de l'évolution des sociétés humaines ; Engels poursuit l'édition des trois tomes suivants et des écrits de son ami, avec l'assistance des deux filles de Marx et du français Paul Lafargue, époux de l'une d'elles.

Si la pensée de Marx et Engels imprègne le socialisme dès la fin du XIX^e siècle, c'est au siècle suivant que cette idéologie va constituer pendant soixante-quinze ans – de la révolution russe de 1917 à l'écroulement du bloc soviétique – l'élément central de l'histoire de l'Europe, ainsi que de celle de nombreux pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Le russe Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, créateur du marxisme-léninisme, s'est trouvé à l'origine de cette lourde page d'histoire et la connaissance des événements, grands ou petits, de son existence entre donc légitimement dans le champ des études historiques. D'autant que Lénine, durant son exil en France de 1909 à 1912, a fréquenté deux communes de notre actuel département de l'Essonne.

Vladimir Ilitch Oulianov

Vladimir Oulianov naît en 1870 dans la petite ville de Simbirsk, au bord de la Volga à six cents kilomètres à l'est de Moscou, dans une famille de la bourgeoisie intellectuelle puisque son père est inspecteur de l'enseignement. Le tsar Alexandre II, qui a accédé au trône en

1855, au moment des défaites de la guerre de Crimée, ressent le besoin de transformer la société russe dont la population de soixante-dix millions, essentiellement rurale, est soumise depuis le XVI^e siècle au système du servage, et d'ouvrir le pays à une industrialisation à l'occidentale. Cependant les réformes qu'il lance ne constituent que des demi-mesures car elles ne touchent pas aux privilèges de la noblesse qui possède 75 % des terres cultivables. Après l'abolition du servage, les paysans ne deviennent pas propriétaires et doivent s'organiser en communautés villageoises (les *mir*s). Les classes moyennes réformistes se tournent, déçues, vers le socialisme, tandis que, dans les universités, de jeunes nobles, des fils de popes et de petits fonctionnaires adoptent des idées extrémistes, multiplient les attentats et reçoivent le nom de nihilistes. Alexandre II est assassiné à Saint-Pétersbourg en 1881 et son fils Alexandre III lui succède. Vladimir Ilitch a alors 11 ans.

Alexandre III, traumatisé par la mort de son père, met un terme à l'évolution sociale du pays et déclare "le libéralisme révoltant et absurde". Il mène une politique autocratique appuyée sur une police et une bureaucratie omniprésentes, dénoncée notamment et sans grand effet par Tolstoï. Le tsar est l'objet de plusieurs attentats. Alexandre Ilitch Oulianov, frère aîné de Vladimir, compromis dans un projet d'attentat, est arrêté, condamné et pendu en 1887. À la suite de ce drame, Vladimir Ilitch, âgé de 17 ans, s'engage résolument dans la voie révolutionnaire, au côté de nombreux étudiants. Il termine ses études et devient avocat en 1892. Il plaide notamment en faveur des militants, ouvriers et étudiants, arrêtés, dans un style polémique à l'ironie féroce, qui attire rapidement sur lui l'attention des autorités. En 1894, il fait la connaissance de la militante Nadiejda Kroupskaïa (dite Nadia), qui deviendra son épouse quelques années plus tard. Puis il fait un premier voyage en Europe qui le conduit à Berlin, en Suisse et à Paris. Il y rencontre les responsables des divers mouvements socialistes et les nombreux révolutionnaires russes qui se sont exilés pour poursuivre leur action depuis l'étranger.

À son retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1895, Vladimir Oulianov est arrêté et condamné à trois ans de relégation dans le village de Minoussinsk en Sibérie, près de la rivière Lena qui lui inspire à son retour en 1900 le pseudonyme de Lénine sous lequel il commence à publier ses réflexions d'exil. En 1894, Nicolas II a succédé à son père Alexandre III mais sa politique d'industrialisation à l'aide de capitaux étrangers (les fameux emprunts russes !) est compromise par la poussée démographique : la Russie passe de 125 millions d'habitants en 1895 à 174 en 1914. L'empire russe se lance dans une politique d'expansion à l'Est, vers la Mandchourie

également convoitée par le Japon. La guerre russo-japonaise de 1904 se termine par une sévère défaite de l'armée et de la flotte russes à Port-Arthur. Grèves et manifestations se succèdent à Saint-Pétersbourg jusqu'au *dimanche rouge* 22 janvier 1905, où plus de mille personnes tombent sous les salves de la troupe devant le Palais d'Hiver. La Russie s'enfoncé dans une crise profonde qui va conduire la dynastie des Romanov à sa perte.

Les révolutionnaires russes sont divisés en factions s'opposant sur la manière d'accéder au pouvoir. Alors que les mencheviks espèrent parvenir à une alliance démocratique avec la bourgeoisie libérale, Lénine devient le penseur et l'un des leaders du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie ou POSDR (dit aussi bolchevik, c'est-à-dire *majoritaire*) qui prépare la prise du pouvoir par la violence et la dictature du prolétariat. Chargé de la rédaction et de l'impression de journaux qui sont diffusés clandestinement en Russie, Lénine mène son activité politique et poursuit ses recherches philosophiques et sociologiques depuis l'étranger, à l'exception d'un court retour en Russie après le *dimanche rouge* de 1905. Accompagné de son épouse et de sa belle-mère, il change fréquemment de lieu de résidence pour des raisons de sécurité. En 1901, il est à Munich, en 1902 et 1903 à Londres où il fréquente assidûment la bibliothèque du British Museum, à Genève et en Finlande de 1904 à 1908. Il publie alors les premiers ouvrages dans lesquels il développe les idées qui donneront naissance au marxisme-léninisme¹.

Début 1909 enfin, Vladimir Ilitch, Nadia et sa mère, s'installent à Paris. Lénine recrute alors comme secrétaire-interprète, une française nommée Inessa-Élisabeth Armand. Celle-ci, née à Paris en 1874 dans une famille d'artistes, avait épousé un riche commerçant russe, avait vécu à Moscou et s'était engagée au côté des bolcheviks. Séparée de son mari et menacée d'arrestation, elle était rentrée en Belgique, puis en France en 1908. Musicienne, polyglotte, belle et très intelligente, Inessa (Inès) Armand va rapidement devenir l'égérie de Lénine – avec le consentement tacite de Nadia Kroupskaïa² – et ne plus le quitter jusqu'en 1917.

1. *Que faire ?* (1902), *Un pas en avant, un pas en arrière* (1904), *Marxisme et révisionnisme* (1908).

2. Dans *Ma vie avec Lénine*, Nadia Kroupskaïa a écrit : « La maison s'éclairait quand entrait Inessa. Rien ne lui était indifférent, elle prenait tout à cœur ».

Lénine à Paris

À Paris, Lénine vit avec son épouse et sa belle-mère d'abord près du Parc Montsouris (24 rue Beaunier), puis de juillet 1909 à juin 1912 dans un petit appartement de deux pièces-cuisine situé 4 rue Marie-Rose dans le 14^e arrondissement. Il consacre une partie de son temps à des travaux documentaires à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, où il se rend à bicyclette. La petite histoire a même retenu qu'il s'est fait voler son premier vélo devant la Bibliothèque nationale et qu'il a cassé une roue de son second vélo dans un trou de la chaussée en se rendant à Issy. Il s'intéresse aussi beaucoup au développement de l'aviation et il est un spectateur assidu des meetings tenus sur le terrain de Port-Aviation, à Paray-Vieille-Poste et Viry-Châtillon. Malheureusement, un jour de décembre 1909, il est renversé par un "vicomte en auto" en s'y rendant et son vélo est bien abîmé. Il écrit à sa sœur : « *Je venais de Juvisy quand une auto a écrasé ma bicyclette (j'ai réussi à sauter). Le public m'a aidé à noter le numéro de l'auto et quelques personnes ont accepté d'être témoins. J'ai pu identifier le propriétaire de l'auto (c'est un vicomte, que le diable l'emporte) et maintenant je suis en procès avec lui, par l'intermédiaire d'un avocat. De toute façon, je n'aurais plus fait de bicyclette en cette saison : il fait froid* »³.

Lénine a un grand regret, celui de n'avoir pas connu son maître à penser, Karl Marx, mais, à la Bibliothèque russe de Paris, dirigée par un certain Charles Rappoport, d'origine franco-russe, il entre en contact avec Paul Lafargue, le gendre de Marx, membre de la *Commission Administrative Permanente* de la SFIO, le parti socialiste unitaire créé par Jean Jaurès en 1905. Les deux hommes, impliqués dans des combats parallèles, vont rapidement se lier d'amitié.

Paul Lafargue

Né à Cuba en 1842, Paul Lafargue compte parmi ses grand-parents un juif, une métisse créole et une caraïbe. « *Le sang de trois races opprimées coule dans mes veines* », dira-t-il. Étudiant en médecine à Paris en 1865, conquis par les idées socialistes, il milite si vigoureusement avec les étudiants blanquistes qu'il est chassé de l'Université et doit partir achever ses études de médecine à Londres. Dans la capitale britannique, il fréquente Karl Marx dont il devient le secrétaire. Marx, dont l'épouse Jenny est d'origine aristocratique, a trois filles qui ont reçu

3. Georges Bardawil, *Inès Armand, La deuxième fois que j'entendis parler d'elle*, Paris, J.C. Lattès, 1983.

une éducation intellectuelle et sociale très poussée. La seconde, Laura, traductrice en anglais et en français des œuvres de son père, est une disciple ardente et convaincue de ce dernier. Paul et Laura se marient à Londres en 1868, reviennent en France juste à temps pour participer, à Paris et à Bordeaux, aux événements de la Commune, et doivent repartir vivre à Londres jusqu'à l'amnistie des Communards en 1880. Rentré en France, Paul Lafargue crée, avec Jules Guesde, le Parti Ouvrier Français, premier parti authentiquement marxiste, et parcourt les régions ouvrières pour y donner des conférences. Son activité politique et son action en faveur du droit syndical, notamment de la Journée du 1^{er} Mai, lui valent plusieurs séjours en prison. Au cours de l'un d'eux, il écrit son ouvrage le plus célèbre, un pamphlet intitulé *Le droit à la paresse*, dans lequel il rend le monde ouvrier responsable de sa propre aliénation et préconise la réduction du temps de travail de 70 à... 25 heures par semaine (le but fixé par Lafargue n'est donc pas encore atteint... !). À Fourmies, dans le Nord, le 1^{er} mai 1891, la troupe tire sur des femmes et des enfants manifestant contre l'arrestation de grévistes et fait neuf morts. Lafargue, qui a tenu quelques jours plus tôt un meeting à Fourmies, est inculpé et condamné pour "incitation au meurtre" (un comble !). Il est élu député de Lille pendant son incarcération et acquiert ainsi une grande célébrité populaire.

Les Lafargue aide Friedrich Engels à poursuivre la publication des œuvres de Karl Marx. À sa mort, en 1894, Engels, issu d'une famille de riches industriels rhénans, lègue un quart de sa fortune à Laura Marx-Lafargue. Le couple Lafargue, qui a mené pendant trente ans une vie dramatique et misérable, décide de prendre un peu de repos et achète une belle propriété à Draveil, en Seine-&-Oise. Celle-ci comprend une dizaine de pièces, de nombreuses dépendances, un parc et un jardin potager d'un hectare⁴. Ce domicile fera beaucoup jaser dans les milieux socialistes. Ne parlons pas de leurs adversaires ! Paul Lafargue reste cependant très actif au sein de la nouvelle SFIO, où il est chargé des relations avec les partis-frères allemand, anglais, roumain, hongrois, etc., avec l'assistance de son emblématique épouse, la "fille de Marx" comme on dit dans les milieux populaires.

4. Cette propriété, quelque peu remaniée et embellie, existe toujours : 108 boulevard Henri Barbusse à Draveil. Elle appartient aujourd'hui à une association suisse, philosophique et humaniste, nommée *Les Amis de l'Homme*.

La rencontre de Draveil

Lénine exprime à Paul Lafargue le vif désir de Nadia Kroupskaïa et de lui-même de faire la connaissance de Laura Marx. C'est ainsi qu'un beau dimanche de l'année 1910, Vladimir Ilitch et Nadia arrivent à bicyclette à Draveil⁵. Cette journée est ainsi évoquée dans l'ouvrage de mémoires publié par Nadia Kroupskaïa, *Ma vie avec Lénine : « Paul Lafargue et sa femme Laura, fille de Marx, habitaient Draveil, à 20 ou 25 kilomètres de Paris. À cette époque-là, ils se tenaient déjà à l'écart de l'activité pratique. Un jour, Ilitch et moi allâmes les voir à bicyclette. Les Lafargue nous accueillirent très aimablement. Ilitch parla avec Lafargue de son ouvrage philosophique tandis que Laura Lafargue m'emmenait faire un tour dans le parc. J'étais très émue : j'avais devant moi la fille de Marx ! Je la regardais avidement et dans ses traits, je cherchais malgré moi ceux de Marx. Toute confuse, je bégayais des choses incohérentes sur la Russie et la participation des femmes au mouvement révolutionnaire... »*⁶.

L'École de Longjumeau

Au printemps suivant, celui de 1911, Lénine et ses amis bolcheviks décident de créer à Paris une école pour assurer la formation politique d'ouvriers russes destinés à devenir de futurs cadres locaux du Parti, une sorte d'université marxiste. Pour échapper à la surveillance de la police secrète russe, l'Okhrana, qui a des agents dans toute l'Europe et n'hésite pas à recourir à des enlèvements ou des meurtres, ils décident d'implanter cette école dans une commune de banlieue animée, où le passage d'étrangers n'attirera pas trop l'attention. Leur choix se porte sur la commune de Longjumeau, placée sur la route fréquentée de Paris à Orléans et bien desservie par le chemin de fer. L'école ouvre en mars 1911, au 17 Grande Rue, dans l'atelier de menuiserie d'un certain Léon Duchon, qui présente l'avantage de disposer d'une sortie de secours à l'arrière sur la rue Gustave Legrand. Deux mois plus tard, l'école est transférée dans deux autres locaux : au 60 et au 91 de la Grande Rue. Au 60, les cours sont donnés dans un atelier au fond de la cour ; Inessa Armand loue une partie de la maison et y loge des élèves. Au 91, tout près de la rive de l'Yvette, Lénine, son épouse et sa belle-mère occupent un appartement dans la maison de M. Maire, fabricant de moutarde. La cour de cette maison présente l'avantage de

5. Des amis ont offert à Lénine un vélo neuf !

6. Il est toujours possible de se promener dans le paisible et agréable parc de la maison Lafargue à Draveil en évoquant la rencontre de Nadia et de Laura. S'adresser aux propriétaires qui sont très accueillants.

permettre une sortie discrète par la rue des Écoles⁷. Le séjour des professeurs et des élèves a été étudié par l'Association Renaissance et Culture de Longjumeau, que nous citons ci-après : « *Les élèves sont 18 ouvriers qui viennent de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Sormovo, d'Ekatérinoslav, de Nikopol, de Bakou, de Tiflis... Lénine avait recruté lui-même les professeurs : Zinoviev, Kamenev et Sémachko enseignèrent l'histoire du Parti Ouvrier Social Démocrate de Russie, Charles Rappoport, ami de Jean Jaurès, exposa l'histoire des luttes révolutionnaires en France, Riazanov l'histoire du mouvement ouvrier en Europe occidentale, Lunatcharski fit des conférences sur le droit constitutionnel et les questions budgétaires, Davidson sur le mouvement coopératif en Occident et Volski sur la technique du journalisme. Inessa Armand enseigna l'histoire du mouvement ouvrier en Belgique et dirigea un groupe qui se consacra à l'étude de l'économie politique. Quant à Lénine, il donna des cours d'économie politique, sur la question agraire et sur la conception matérialiste de l'Histoire* »⁸. La plupart des élèves de Longjumeau occuperont des postes importants durant la Révolution d'Octobre mais seront éliminés lors des purges stalinienne des années trente.

Nadia Kroupskaïa, qui trouvait Paris sale et sa population désagréable, se plut beaucoup à Longjumeau. Ainsi, le 26 août, elle écrit à une amie : « *Volodia [diminutif de Vladimir] profite assez bien de l'été. Il s'est organisé pour travailler en plein champ, il fait beaucoup de bicyclette, se baigne et est satisfait de notre villégiature. Cette semaine, nous avons tous les deux roulé à bicyclette comme des fous. Nous avons fait trois promenades de 70 à 75 kilomètres chacune, nous avons parcouru trois forêts, c'était très agréable. Volodia adore ces randonnées où l'on part à six-sept heures pour rentrer tard dans la soirée* »⁹.

La fin des Lafargue

L'École de Longjumeau ne fonctionne qu'une saison et ferme le 30 août 1911. Lénine et les siens regagnent Paris où, comme les socialistes du monde entier, ils vont être trois mois plus tard, le 27 novembre, profondément éprouvés par l'annonce du double suicide des époux Lafargue. Au petit matin du dimanche 26 novembre, leur domestique découvre, dans leurs chambres respectives de leur maison

7. Sur la façade du 91 de l'ex Grande rue, rebaptisée rue du Président François Mitterrand, une plaque rappelle le séjour de Lénine en ce lieu. Le rez-de-chaussée est occupé aujourd'hui par un salon de coiffure et le restaurant turc *l'Étoile d'Anatolie*. Lénine apprécierait certainement ce cosmopolitisme ! Malgré les transformations, la petite cour de *l'Étoile d'Anatolie* communique toujours avec la rue des Écoles.

8. *Le Citoyen*, magazine municipal de Longjumeau, n° 130, juillet-août 2006, p. 19.

9. Georges Cogniot, *Lénine à Paris*, Paris, Editions Messidor, 1967.

de Draveil, les corps inanimés de Paul et Laura Lafargue. Selon l'enquête, Paul Lafargue avait fait une injection mortelle d'acide cyanhydrique à son épouse puis s'était lui-même suicidé par le même moyen. Il laissait un testament ainsi rédigé :

« Sain de corps et d'esprit, je me tue avant que l'impitoyable vieillesse, qui m'enlève un à un les plaisirs et les joies de l'existence et qui me dépouille de mes forces et physiques et intellectuelles, ne paralyse mon énergie, ne brise ma volonté et ne fasse de moi une charge à moi-même et aux autres.

Depuis des années, je me suis promis de ne pas dépasser les 70 ans ; j'ai fixé l'époque de l'année pour mon départ de la vie et j'ai préparé le mode d'exécution de ma résolution : une injection hypodermique d'acide cyanhydrique.

Je meurs avec la joie suprême d'avoir la certitude que, dans un avenir prochain, la cause à laquelle je me suis dévoué depuis quarante-cinq ans triomphera. Vive le Communisme ! Vive le Socialisme International ! Paul Lafargue »¹⁰.

Cependant Laura n'avait laissé aucun document attestant de son adhésion à la décision de son époux et cet étrange silence a créé autour de la fin des Lafargue un malaise qui n'est toujours pas dissipé quatre-vingt quinze ans plus tard. Dans *Ma vie avec Lénine*, Nadia Kroupskaïa aborde le sujet : « *Il prouvera bientôt, dit Laura de son mari, combien il est sincère dans ses convictions philosophiques, et les deux époux échangèrent un regard qui me parut bizarre. Je compris le sens de ces paroles et de ce regard plus tard, en apprenant la mort des Lafargue : ils se donnèrent la mort lorsque, la vieillesse venue, les forces leur manquèrent pour continuer la lutte* ». Le couple était très uni mais jusqu'à quel point Laura, trois ans plus jeune que Paul, était-elle pleinement consentante ?¹¹

Les obsèques de Paul et Laura Lafargue au Père-Lachaise réunirent près de 20 000 personnes. Durant l'incinération de leurs corps, une dizaine de discours furent prononcés par les leaders socialistes venus de toute l'Europe. Au nom du parti bolchevique, Lénine lut un long discours en français. Nadia Kroupskaïa nous révèle qu'il l'avait écrit en russe et qu'il avait été traduit par Inessa Armand.

Lénine et Kroupskaïa quittèrent Paris en juin 1912 pour poursuivre leurs activités plus près de la frontière russe, à Cracovie, puis en 1914,

10. Jacques Macé, *Paul et Laura Lafargue, Du droit à la paresse au droit de choisir sa mort*, L'Harmattan, Paris, 2001.

11. Développement de ce débat in Jacques Macé, *Paul et Laura Lafargue, du droit à la paresse au droit de choisir sa mort*, L'Harmattan, Paris, 2001, chapitre XXIV.

depuis Genève et Zurich, avant de rejoindre Petrograd en 1917 avec la complicité des autorités allemandes. On connaît la suite.

La fin de Lénine et d'Inessa Armand

Beaucoup se sont étonnés de la décision fatale prise par Lafargue alors qu'il semblait encore en pleine possession de ses capacités intellectuelles et physiques. Il a justifié la précipitation de son geste en expliquant que, s'il attendait l'apparition de signes tangibles de dégradation de sa santé, il n'aurait alors sans doute plus la force de passer à l'acte. Lénine avait admiré la fin de Lafargue et déclaré qu'il fallait l'imiter. Cependant, frappé à cinquante-trois ans par une grave sclérose cérébrale (due au surmenage selon la version officielle), il ne le fit pas – ou ne pu le faire – et il mourut paralysé et grabataire le 21 janvier 1924. Inessa Armand, membre du comité féminin du comité central du parti bolchevique, avait pressenti les dangers de la Révolution et son évolution sanguinaire. Elle resta néanmoins envoûtée par le magnétisme de Lénine, écrivant à un ami : « C'est un hypnotiseur, je ne peux pas me détacher de lui, mais je vous conseille de prendre vos distances »¹². Frappée par le choléra lors d'une mission dans le Caucase, elle décéda en septembre 1920. Lénine ne surmonta jamais la douleur de sa disparition¹³.

Le film *Lénine à Paris*

En 1979, le metteur en scène russe Serge Youkevitch a réalisé un film intitulé *Lénine à Paris*, évocation poétique du séjour de Lénine en France et de sa liaison avec Inessa Armand. Les scènes d'extérieur ont été tournées sur les lieux même de l'intrigue : à Paris, Draveil et Longjumeau notamment. Les acteurs sont russes, à l'exception du rôle d'Inessa confié à la comédienne française Claude Jade. L'arrivée à bicyclette de Lénine et Nadia chez les Lafargue à Draveil a été reconstituée et la longue discussion politico-sentimentale de Lénine et d'Inessa sur un banc du Jardin du Luxembourg est considérée par les cinéphiles comme une scène d'anthologie.

Le film, sorti en 1980, a fait une belle carrière en URSS, aux USA et en France dans les salles d'Art et d'Essai. La version française peut être visionnée à la demande en projection privée au *Forum des Images* de la Cinémathèque de Paris, au Forum des Halles.

12. Vladimir Fedorowski, *Le roman de la Russie insolite*, Monaco, Éditions du Rocher, 2004

13. Inessa Armand est la seule française inhumée sur la Place Rouge, le long de la muraille du Kremlin.

Bibliographie

- . Nadiejda Kroupskaïa, *Ma vie avec Lénine*, Paris, Payot, 1933.
- . Georges Cogniot, *Lénine à Paris*, Paris, Editions Messidor, 1967.
- . Georges Bardawil, *Inès Armand, La deuxième fois que j'entendis parler d'elle*, Paris, J.C. Lattès, 1983.
- . Jacques Macé, *Paul et Laura Lafargue, du droit à la paresse au droit de choisir sa mort*, L'Harmattan, Paris, 2001.
- . Vladimir Fedorowski, *Le roman de la Russie insolite*, Monaco, Éditions du Rocher, 2004. Un chapitre est consacré à Inès Armand, d'après des lettres extraites récemment des archives russes.

La “salle Roland Pierre” à Chamarande ¹

Une contribution à la célébration
du centenaire du scoutisme

Alain DEVANLAY

24 Grande rue 91150 La Forêt-Sainte-Croix
adevanlay@wanadoo.fr

Dans le domaine départemental du château de Chamarande, en Essonne, un bâtiment qui semble avoir été construit dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, porte le nom de “Salle Roland Pierre”. Il est le dernier témoin visible de l’époque (1922-1951) où les Scouts de France y avaient leur camp de formation qui vit passer des milliers de jeunes chefs de ce mouvement.

Le scoutisme, méthode éducative pour les garçons, a été imaginé par Robert Baden-Powell, né à Londres en 1857. Fils d’un pasteur, professeur à Oxford, il s’engagea, à dix neuf ans, dans l’armée britannique, où il va gravir les échelons de la hiérarchie militaire. Lors de sa résistance victorieuse au siège de Mafeking, au Transvaal, par les armées boers, il expérimente, avec succès, l’utilisation à des fins militaires de jeunes garçons comme agents de liaison, signaleurs, éclaireurs, voire espions. De cette expérience, il tire un ouvrage *Scouting for Boys*, qui paraît en 1910. Le contenu de la méthode scout présente quatre aspects originaux et, pour l’époque, novateurs : le jeu et la vie en plein air, le système des “patrouilles”, le système d’évaluation multidimensionnel des “badges”, brevets de compétence dans un domaine particulier, permettant également de valoriser le scout aux yeux de tous, et enfin le rôle du responsable d’une “troupe” de plusieurs patrouilles, qui est de coordonner et encadrer les activités en veillant à la progression individuelle et collective des garçons et, surtout, de donner l’exemple. En 1907, Baden-Powell organise le

1. Essonne, arr. d’Étampes, cant. d’Étréchy.

premier camp scout qui rassemble vingt quatre garçons issus des banlieues populaires de Londres. Le succès est tel qu'il quitte l'armée pour se consacrer à son rôle de Chef-Scout pour le Royaume Uni, puis pour le monde entier, jusqu'à sa mort en 1941.

Le scoutisme se répand rapidement. On assiste à une véritable "scoutisation" de l'Angleterre et le roi Georges V patronne personnellement l'association.

Le scoutisme français se structure avec la création, à partir de 1911 des Éclaireurs unionistes issus des Unions chrétiennes de jeunes gens (développées par les protestants) depuis longtemps éprises de sports et de camping et des Éclaireurs de France (non confessionnels) issus de la Ligue d'éducation nationale. Le scoutisme naissant rencontrera, immédiatement, l'opposition de l'Église catholique qui, sortant de l'épreuve de la Séparation, voit vite des ennemis chez ceux qui ne lui sont pas totalement soumis ; or le scoutisme se crée tout à fait en dehors d'elle grâce à l'action de pasteurs protestants, d'animateurs du Sillon de Marc Sangnier (qui vient d'être condamné par Rome) et les rites scouts d'initiation lui paraissent s'inspirer de ceux des franc-maçons.... En janvier 1913, le cardinal archevêque de Paris condamne les Éclaireurs de France et interdit aux jeunes catholiques d'y adhérer. Pratiquement, tous les diocèses de France suivront. La revue des jésuites, *Les Études*, publie, en 1913, un article extrêmement critique contre la méthode scout.

C'est pourtant un jésuite, Jacques Sevin, qui créera véritablement le scoutisme catholique en France. Né en 1882, à Lille, il est ordonné prêtre en 1914. Préparant une licence d'anglais, il s'est rendu plusieurs fois en Angleterre où il a pris contact avec le scoutisme anglais et rencontré Baden-Powell en 1913. Après la guerre, il fonde une troupe scout à Lille, mais, envoyé dans un collège de Metz par ses supérieurs, il ne peut y créer une autre troupe, le recteur du collège s'y étant opposé. De retour à Paris, il fonde la Fédération des Scouts de France, le 25 juillet 1920.

Il en est le Commissaire général et le chanoine Cornette, membre fondateur avec le Père Sevin, en est l'Aumônier général ; le général de Maud'huy en accepte la présidence. Cette même année, le Père Sevin crée, à Londres, l'Office international des Scouts catholiques, avec l'approbation du Pape. L'année suivante, le cardinal Dubois, nouvel archevêque de Paris, approuve la création des Scouts de France qui comptent rapidement de très nombreuses troupes, à Lille et Paris mais aussi à Noisy-le-Sec, au Creusot, à Nice, Menton, Aix-en-Provence, Amiens, Dijon, Le Havre, en Alsace et en Lorraine.²

2. L'association des Guides de France a été créée en 1922. En mai 2004, une nouvelle association, Les scouts et guides de France, réunit les deux mouvements.

En 1922, du 31 juillet au 10 août, le premier camp national a lieu à Chamarande avec 600 participants, sur 3000 scouts catholiques que compte alors la Fédération³. Il fut suivi de la première Journée nationale des chefs du mouvement le 1^{er} novembre de la même année.

C'est grâce à l'intervention du docteur Laurent Amodru, maire de Chamarande, conseiller général et député de Seine-et-Oise que M^{me} André Thome, propriétaire du château⁴ et proche du chanoine Cornette, autorisa le mouvement à utiliser le parc du château, seulement le parc, mais un parc de 92 ha !

Après avoir suivi, pendant douze jours et comme un simple novice, la formation dispensée au camp école de Gilwell Park, le Père Sevin fut autorisé par Baden-Powell à animer les sessions de formation. Le D^r Amodru et M^{me} André Thome ayant accepté de prolonger indéfiniment à l'usage des chefs scouts, l'hospitalité accordée à l'association lors du premier camp national, Jacques Sevin devient le "Mestre de Camp"⁵ du Camp-École national de Chamarande, familièrement appelé *Cham*, qui tient sa première session à Pâques 1923. Il y en aura beaucoup d'autres, jusqu'à la guerre, plusieurs par an, pour les chefs de Troupe et leurs assistants, pour les commissaires de province et de district, pour les aumôniers, mais aussi pour les louvetiers et les cheftaines de louveteaux, qui grâce à l'autorisation de l'archevêché de Paris purent y participer au cours d'une session mixte !

Mais l'organisation des sessions était lourde et devait être recommencée chaque année à l'ouverture de la saison qui durait trois mois. En 1929, le "Mestre de Camp" est heureux d'annoncer dans *Le Chef*, revue (créée en 1922) destinée aux responsables des groupes de Scouts de France, que *Chamarande n'est plus désormais déserté pendant l'hiver, il a son ermite, son « gardien », en la personne d'un solide routier qui a quitté ses Vosges et leurs grands sapins pour consacrer sa vie, tout son travail et tout son cœur au Camp-École, c'est-à-dire à vous les chefs. Bûcheronnant, charpentant à longueur de journées, la chanson aux lèvres, l'infatigable Roland Pierre remue les troncs d'arbre comme des fétus de paille, et le soir venu, va chercher à la gare quelque frère scout qui s'est annoncé.*⁶

3. LANEYRIE Philippe, *Les Scouts de France. L'évolution du Mouvement des origines aux années 80*. Paris, Cerf, 1985, p. 18-68.

4. Antoine Boucicaut, fils du fondateur des grands magasins du Bon Marché avait acheté le château de Chamarande en 1876 et s'y était installé. Sa veuve, Alice Ybert, épousa, en 1881, le docteur Laurent Amodru. Héritier de son épouse après le décès de celle-ci, en 1921, l'année suivante, il revendit, la propriété, tout en s'en réservant l'usufruit jusqu'à son décès (il mourut en 1930) à Marthe Derveaux, veuve d'André Thome, avocat et député de Seine-et-Oise, père de Jacqueline Thome-Patenôtre qui fut, longtemps, député-maire de Rambouillet.

5. Il abandonnera ses fonctions de Commissaire général en mai 1924 pour se consacrer entièrement à ce nouveau rôle.

6. SEVIN Jacques, s. j., *Chamarande*. Paris, SPES, 1934, p. 95.

Roland Pierre est né à Remiremont le 27 juin 1907. Scout, depuis le 1^{er} août 1923, puis routier, il est devenu menuisier et, alors qu'il travaille au château de Chamarande, il est remarqué par le père Sevin, qui lui offre un poste permanent de gardien du Camp-École. Il épousa Madeleine Camoisson, qu'il avait rencontré à Chamarande et ils eurent sept enfants. Ils habitaient une maison dans le fond du parc, adossée à la route de Lardy non loin de la grille qui ferme le domaine, au bout de la grande allée.



(Cliché Rameau.)

Le Manoir, comprenant de gauche à droite : l'Oratoire, la Salle de Troupe, la Salle de Meute, la Maison du Gardien, l'Hôtellerie (1932).

La maison de Roland Pierre (maison du gardien) à Chamarande. La plupart des photos d'archives des Scouts de France à Chamarande ont été prises par Eugène Rameau ou son fils Julien. Tous deux furent photographes à Étampes, où leur studio avait grande réputation. Ils étaient membres de notre Société et, à la troisième génération, Julien Rameau a pris leur suite.

Pendant dix ans, Roland Pierre assura ce rôle, tout en participant activement aux sessions de formation. Son métier de menuisier le destinait tout particulièrement à l'enseignement des techniques du "forêstage". Cette méthode de construction, prônée par les scouts pour l'installation de leurs camps, est l'art de réaliser des constructions en pleine nature, avec les matériaux les plus simples, en respectant l'environnement, au moyen d'assemblages en bois, en utilisant la technique des mi-bois, des tenons et mortaises sans clous, avec un

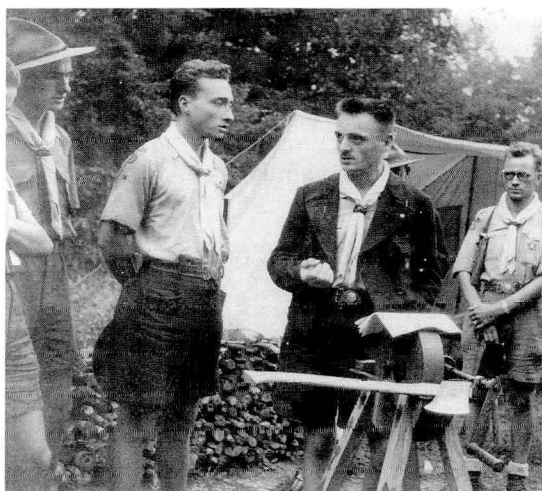
outillage simple. Du bois, de la corde, un peu de volonté et de débrouille ! Il réalisa un grand nombre des grandes installations de *Cham*, en particulier l'imposant portique de l'entrée du camp et son immense mat, de 12 m de haut, érigé en 1932, inspiré des tripodes des cuirassés, avec vergue et pic et une hune à laquelle on accédait par une échelle de corde pour hisser les couleurs et la flamme verte des Scouts de France.



Roland Pierre (avec "Cham", son chien) au 32^e cours de scoutmaîtrise en août 1937. Document communiqué par le Laboratoire scout de Riaumont et publié avec l'aimable autorisation du Père Alain Hocquemiller.

Après la défaite de juin 1940, les autorités allemandes ayant interdit, le 28 août 1940, les mouvements de jeunesse, en zone occupée, le Camp-École fut fermé. Roland Pierre rejoignit, avec d'autres scouts et éclaireurs, l'équipe de Jean Jouselin (ancien commissaire national des Éclaireurs unionistes) qui dépendait, pour la zone nord, du Secrétariat Général de la Jeunesse mis en place par le gouvernement de Vichy en juillet 1940. On le retrouve animateur au château de Sillery, près d'Épinay-sur-Orge, première École de Cadres de la Jeunesse en zone occupée, créée en août 1940 par Jean Jouselin ⁷. Mais la reprise

7. BRACHET Marc, « Dans le parc de Sillery » in *Camping plein air*, Paris, n° du 11 octobre 1940.



Roland Pierre, au centre, en 1945. Document communiqué par la Maison régionale "Roland Pierre" des Scouts et Guides de France à (54550) Bainville-sur-Madon et publié avec l'aimable autorisation de Daniel Petit.

en main de la direction de la formation des jeunes par les nouveaux responsables du SGJ impliqua un net durcissement. Roland Pierre, emportant avec lui toutes les archives du Camp-École, quitte, avec femme et enfants, le domaine de Chamarande, occupé par les troupes allemandes, pour le centre de l'Arnèche, propriété des Scouts, à Meschers-sur-Gironde, à côté de Royan⁸.

Après la libération, Roland Pierre est toujours un cadre permanent des Scouts de France ; il participe, du 3 au 14 septembre 1945, en qualité d'instructeur, au 48^e *Cham* de la branche Éclaireurs qui se tient au château de... La Chapelle-en-Serval (une École de Cadres, depuis janvier 1942). En effet, à Chamarande, les troupes américaines ont succédé aux Allemands et les Scouts de France ne pourront récupérer l'usage du parc qu'en 1947. Mais dans un triste état, le matériel du Camp-École a été pillé, les installations détruites. Roland Pierre s'est réinstallé à Chamarande et c'est de cette époque que semble dater la construction de la salle qui porte son nom. Dès juillet 1947, le 52^e Camp national d'entraînement de la branche Éclaireurs s'y tient pourtant, juste avant le Jamboree mondial, le Jamboree de la Paix, qui se tint, cet été là, à Moisson (78), près de Mantes, et rassembla 40000 participants de 42 pays. De 1947 à 1951, le parc est encore

8. Communication personnelle de Pierre-Marie MARQUET, assistant de Roland Pierre, de 1983 à 1990, et ami de la famille Pierre.

utilisé pour les formations et rencontre de la branche Louveteaux, des camps de formation pour aumôniers et commissaires de District ainsi que des camps techniques et les assemblées générales du mouvement.

En 1951, lors de leur Assemblée générale, à Chamarande, les Scouts de France apprennent, alors qu'ils envisageaient d'acheter la propriété, que les héritiers de M^{me} André Thome, décédée, aux USA, le 9 octobre 1948 (elle s'était remariée avec M. James Hazen-Hyde, un millionnaire américain francophile) leur ont donné congé à compter d'avril 1952. Cette même assemblée générale approuva l'achat d'un nouveau lieu de camp national. Ce fut le château de Jambville (52 ha) près de Meulan-Hardricourt (78) où eurent lieu les Journées nationales de 1952, à la Pentecôte. La page était tournée. Les camps de formation des Scouts de France continuèrent cependant de s'appeler des *Chams*.



Roland Pierre en action, à Jambville, dans les années 80. Document communiqué par Pierre-Marie Marquet et publié avec son autorisation.

Roland Pierre vint s'installer à Jambville et y conserva ses fonctions de gardien du domaine des Scouts de France, se remettant à la tâche pour équiper et entretenir la propriété. Il habita une autre petite maison au fond de ce nouveau parc et continua de faire partager son amour de la nature et de transmettre son savoir faire du bûcheronnage et du "forêtage", jusqu'à sa mort le 5 août 1990. Il est enterré dans le cimetière de Jambville. La serre du château porte son nom pour honorer sa mémoire et, en 2000, pour le dixième anniversaire de sa disparition, un cèdre a été planté près du château.

Il reste un très beau témoignage d'une longue fidélité, de 1923 à 1990, aux valeurs du scoutisme et à l'association des Scouts de France, traversant ses remises en cause et ses crises, partie prenante de son évolution. Aussi efficace qu'effacé, il fut aussi modeste qu'indispensable⁹.

9. Communication personnelle de Daniel PETIT, fondateur de la Maison régionale "Roland Pierre" des Scouts et Guides de France à Bainville-sur-Madon, près de Nancy.

Nouveaux petits polissoirs inédits en Essonne

Alain BÉNARD

GERSAR 59 square G. Guynemer 91070 Bondoufle

alain.benard.gersar@wanadoo.fr

Poursuivant l'inventaire des polissoirs du département¹, nous présentons ici trois nouveaux polissoirs signalés par M. Christian Brossut ces dernières années. Nous le remercions pour ses informations.

Ces trois polissoirs sont modestes mais méritent néanmoins de figurer dans l'inventaire des mégalithes déjà bien fourni pour l'Essonne.

1 - Le polissoir du Dévaloir à Villeneuve-sur-Auvers.

À l'est du village, en contre bas de la D 148, le polissoir du Dévaloir se trouve à 150 m à l'est du très beau polissoir de la Butte Blanche déjà décrit dans ce bulletin² : lieu-dit le Dévaloir, section B, parcelle 376 du cadastre révisé de 1982. Ses coordonnées Lambert sont les suivantes : X 0594-215, Y 1085-977, Z 115 m. Le chemin de Grande Randonnée n° 11 passe tout près

Il est disposé sur un rocher isolé, en bas de pente, dont la forme rappelle celle d'un oiseau, en particulier d'une hirondelle. Le bloc en grès de Fontainebleau mesure 2,50 m sur 1,30 m et son ensellure médiane où se trouvent les surfaces polies est à 0,50 m du sol.

Une cuvette naturelle, profonde et longitudinale occupe la moitié sud de la surface du rocher. La présence d'une concavité naturelle faisant office de réserve d'eau, indispensable dans le processus du

1. BÉNARD Alain, *Bulletin de la SHAEH*, n°s 60 (1990), 62 (1992), 63 (1993), 64 (1994), 65 (1995), 66 (1996), 68 (1998) et 69 (1999).

2. BÉNARD Alain, « Le polissoir de la Butte Blanche à Villeneuve-sur-Auvers », in *Bulletin de la S.H.A.E.H.*, 1993, n° 63, 1993, p. 77-82.

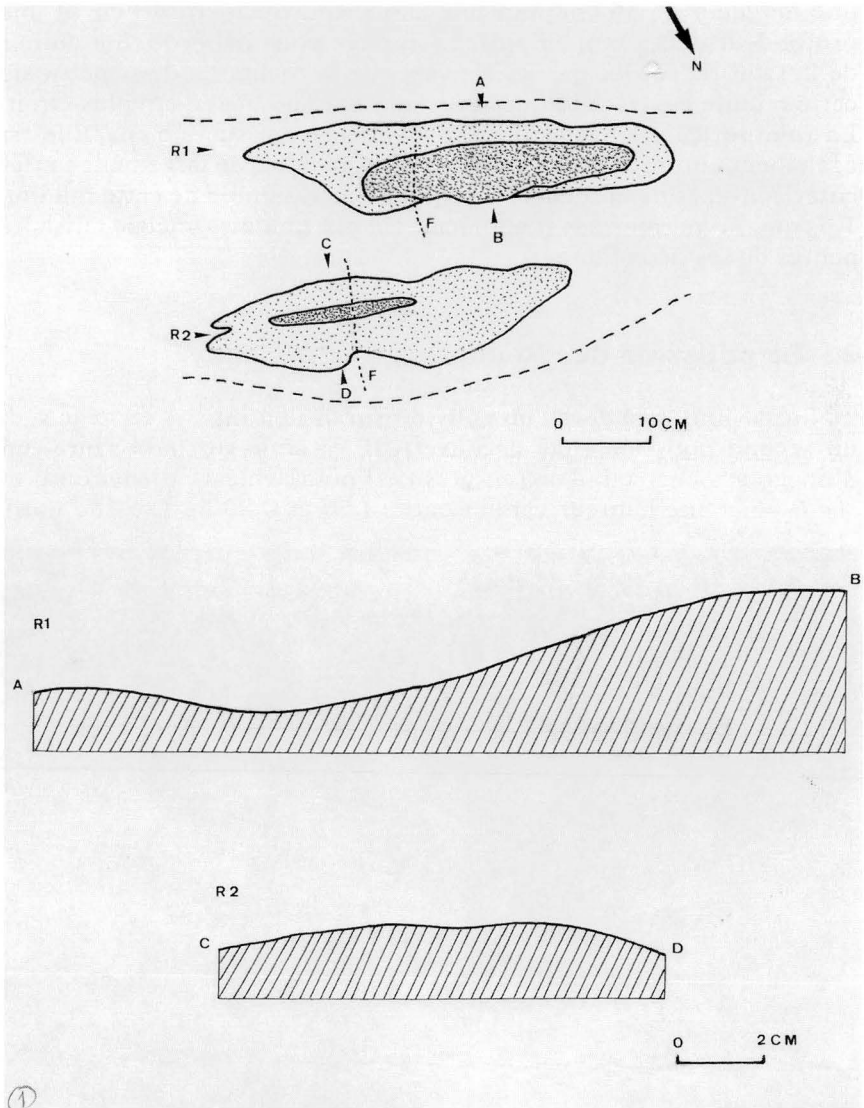
polissage, est habituelle dans le voisinage immédiat des polissoirs. Néanmoins ce n'est pas toujours le cas.



1. Villeneuve-sur-Auvers. Le dévaloir. Vue générale du rocher.



2. Villeneuve-sur-Auvers. Le dévaloir. Le polissoir

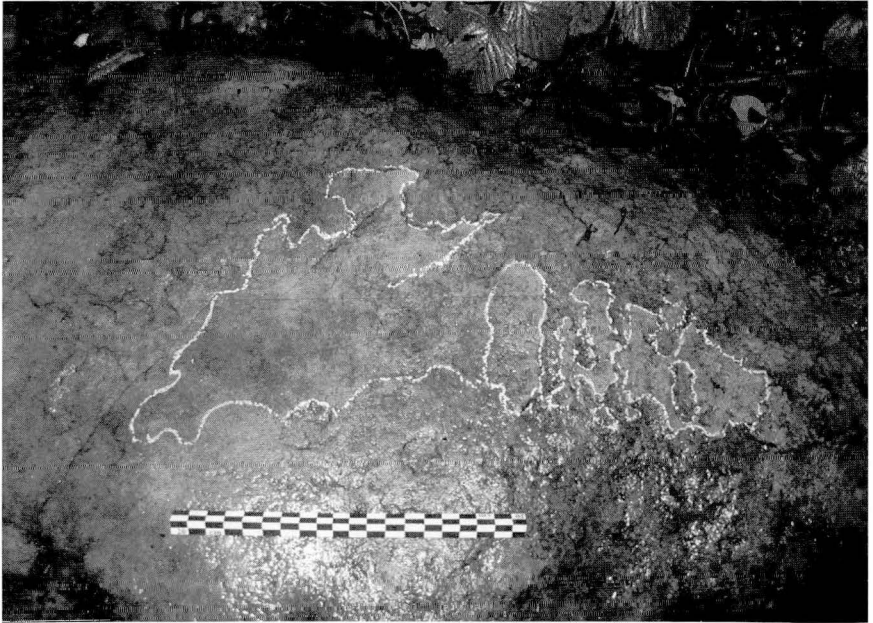


1. Villeneuve-sur-Auvers. Le polissoir du Dévaloir. Plan et sections des rainures. F : fissure naturelle.

Le polissoir proprement dit est composé de deux rainures parallèles, évasées et sans arête de fond. La rainure R1 au poli bien conservé a une longueur de 35 cm pour une largeur maximale de 15 cm et une profondeur de 13 mm au plus. La surface polie débordé tout autour de la rainure, sur les parties convexes de la roche. La dissymétrie de cette rainure est très marquée avec un flanc sud beaucoup plus étroit. La rainure R2 est beaucoup plus petite, 18 cm sur 2,5 cm. Elle est également entourée d'une surface polie qui débordé largement sur les côtés convexes de la roche. La profondeur très faible de cette rainure, 1,5 mm, ne permet pas d'apprécier s'il y a une dissymétrie entre les pentes de ses deux flancs.

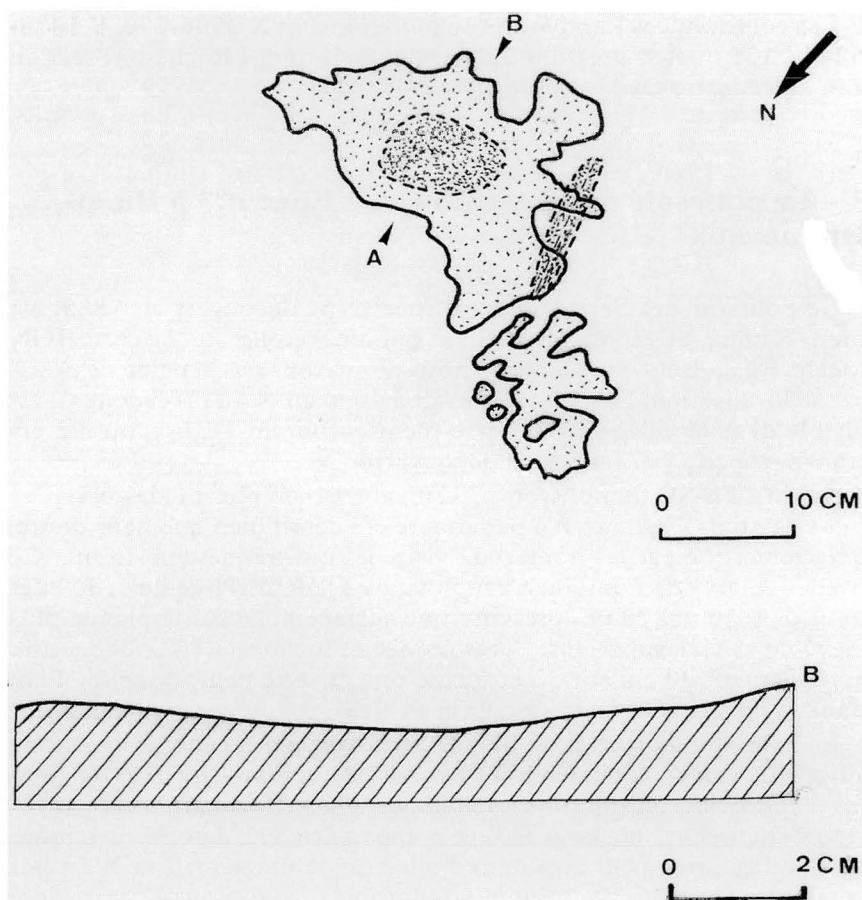
2 - Le polissoir des Rochettes n° 2 à Cerny.

Nous avons déjà décrit un polissoir sur ce lieu-dit³. À 18 m au sud, un second polissoir a été découvert. Il est situé sur la bordure sud d'un gros rocher tabulaire en grès de Fontainebleau, d'environ 6 m sur 6 pour une hauteur variant entre 0,50 et 0,80 m. Lors de notre



3. Cerny. Polissoir des Rochettes n° 2.

3. BÉNARD Alain, « Quelques petits polissoirs inédits de l'Essonne », in *Bulletin de la SHAEH*, 1999, n° 69, p. 149-156.



2. Cerny. Le polissoir des Rochettes n°2. Plan et section de la cuvette.

passage, ce rocher était en grande partie masqué par des arbres abattus lors de la tempête de 1999.

Le polissoir se présente sous la forme d'une surface polie très érodée, 40 cm sur 25 environ, formant une cuvette dans la partie la mieux conservée. Au centre de cette cuvette, d'une profondeur maximale de 0,50 cm et d'un diamètre d'environ 10 cm, le poli de la roche est bien apparent. Sur la droite de cette surface polie, nous pouvons observer avec une lumière rasante, les vestiges d'une rainure très peu profonde, 0,5 mm, avec une arête de fond peu marquée. Sur le même rocher et sur sa bordure, à 2,30 vers l'Ouest, nous trouvons un vestige très résiduel d'une surface polie de quelques cm², se subdivisant en deux petites plages de 3 sur 3 et 4 sur 5 cm.

Les coordonnées Lambert de ce polissoir sont X 0596-770, Y 1088-624, Z 125 m et sa position cadastrale : lieu-dit les Rochettes, section ZK du cadastre révisé de 1982, parcelle 211.

3 - Le polissoir des Sept Coups d'Épée n°3 à Buno-Bonnevaux

Le polissoir des Sept Coups d'Épée n° 1, découvert en 1885, est bien connu⁴ et est même signalé par une étoile sur la carte IGN locale. En conséquence nous ne nous donnerons pas la peine de préciser sa localisation. Le n° 2 se trouvait à 40 m au N du précédent ; il est visible dans le village sur le terre-plein entourant l'église, où il a été transporté en 1907 lors de sa découverte.

À 2 m au S-SO du polissoir n° 1, un autre bien plus modeste, repéré par Christian Wagneur, n'a pas encore été décrit bien que, sans doute, déjà remarqué par les nombreux visiteurs qui fréquentent le site. Ce rocher en grès de Fontainebleau, long de 1,30 m, large de 0,80 m et haut de 0,35 à 0,70 m, présente une surface polie sur le plan le plus élevé de sa face supérieure. Très érodée et inclinée à 15°, elle mesure actuellement 30 cm sur 36 et forme une cuvette peu profonde, 2 cm dans le sens E-O et 1 cm dans le sens N-S.

Le flanc sud du rocher est plan et recouvert par un encroûtement de silice. Il s'agit d'un ancien joint de diacrase et non d'un plan de débitage de carrière. Néanmoins à l'angle du dièdre formant la face supérieure du rocher, une large fissure pourrait être une amorce de rainure de débitage avec peut être deux boîtes de débitage mais ce n'est pas certain.

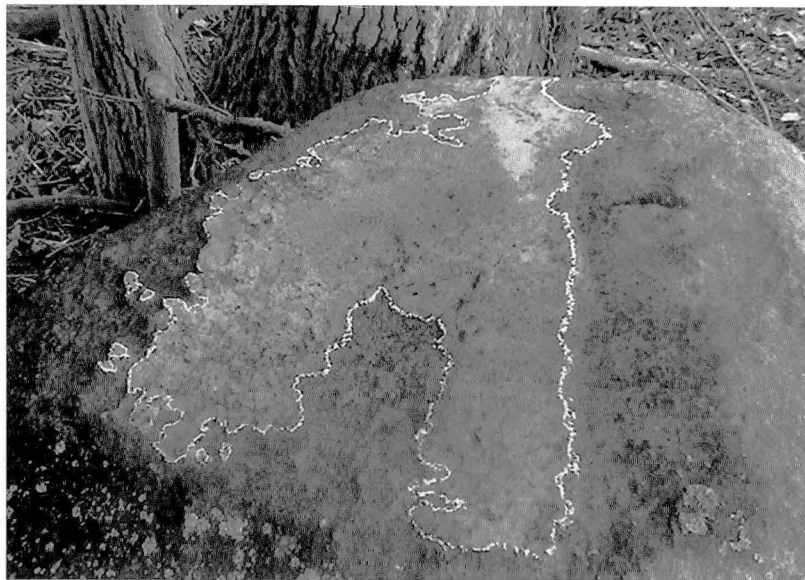
Les coordonnées Lambert de ce polissoir sont X 0605-522, Y 1072-545, Z 120 m et la position cadastrale, lieu-dit les Sept Coups d'Épée, section O, parcelle 37.

Les trois polissoirs de Buno-Bonnevaux ont en commun le fait d'être voisins. Cette particularité permet d'étayer la notion d'atelier. Le voisinage très rapproché de plusieurs polissoirs peut avoir plusieurs explications : spécialisation de chacun d'eux dans le processus du polissage, multiplication des postes de travail pour augmenter le rendement ou simple commodité pour ne pas se gêner entre plusieurs artisans dans un espace restreint, qualité intrinsèque de la roche dans ses propriétés abrasives ou plus prosaïquement disposition

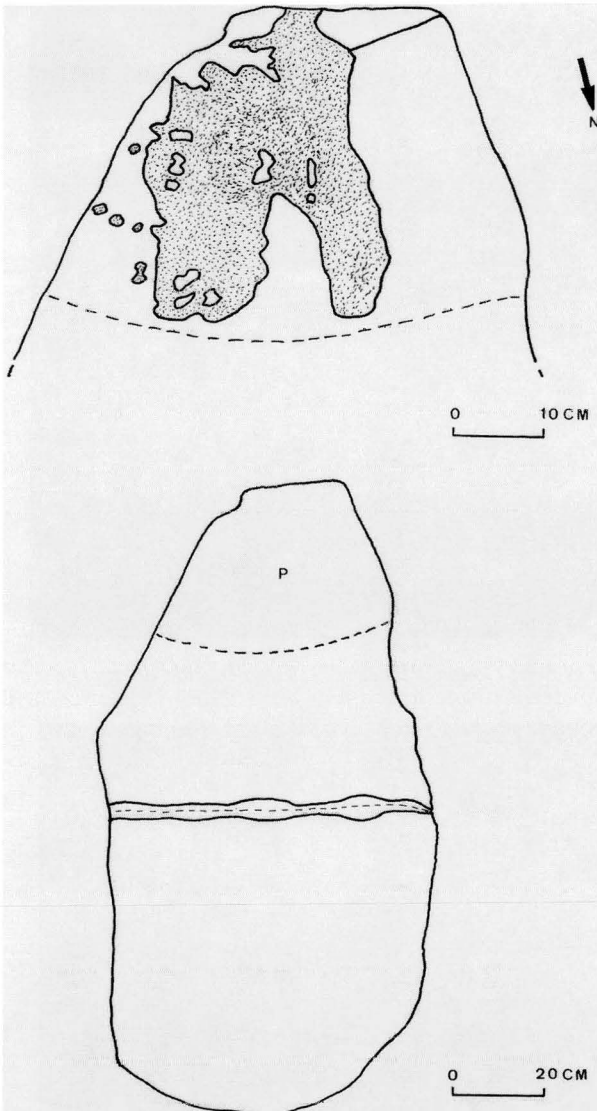
4. PEECK (J.), Inventaire des mégalithes de la France, t 4, Région parisienne. Paris, éd. Du C.N.R.S., 1975.



4. *Buno-Bonnevaux. Les Sept Coups d'Épée n° 3. Vue générale du rocher.*



5. *Buno-Bonnevaux. Les Sept Coups d'Épée n° 3. La cuvette de polissage.*



3. Buno-Bonnevaux.
Le polissoir des sept
Coups d'Épée n° 3.
Plan de la roche et
détail de la cuvette de
polissage. P : emplace-
ment de la cuvette.

plus avantageuse de chaque polissoir en fonction de la tâche à effectuer ou de la stature de l'artisan.

Toutes ces considérations sont naturellement hypothétiques d'autant que de nombreux polissoirs sont isolés du moins dans leur situation actuelle.

Le site magdalénien d'Étiolles¹ en 2006

Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN,
Nicole PIGEOT et Yvette TABORIN
CNRS et Université de Paris I (UMR 7041)

I - Introduction

Depuis une décennie, les recherches conduites sur le site d'Étiolles sont guidées par une double problématique, à la fois paléolithique et diachronique. La première s'est imposée dès la découverte du site qui est apparu immédiatement comme un gisement d'intérêt majeur pour l'étude de l'habitat magdalénien ; la seconde s'est dégagée quand les campagnes successives ont révélé l'existence d'une superposition de plusieurs niveaux d'occupation et ont mis en évidence une variabilité des installations en stratigraphie. Les publications monographiques de plusieurs unités d'habitation rendent compte de ce double questionnement qui met en jeu deux unités de temps distinctes, celle d'un séjour saisonnier et celle, plus longue, de la durée d'occupation du site².

Sur le terrain, les opérations engagées visent donc à concilier des objectifs complémentaires : d'une part, découvrir des sols d'occupation sur une surface la plus vaste possible car on sait combien l'extension des décapages est un paramètre essentiel dans l'interprétation des habitats paléolithiques de plein air ; d'autre part, approfondir les fouilles pour faire apparaître la succession des occupations en

1. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Saint-Germain-lès-Corbeil. Plusieurs institutions concourent à la réalisation des activités réalisées sur le site, en particulier **le Conseil général de l'Essonne, propriétaire du terrain, qui soutient l'équipe d'Étiolles dans tous ses travaux, tant du point de vue financier que logistique.**

2. PIGEOT Nicole, « Éléments d'un modèle d'habitation magdalénienne » in BSPF, 1987, p.358-363 et, en collaboration, « Les derniers magdaléniens d'Étiolles. Perspectives culturelles et paléohistoriques (l'unité d'habitation Q 31) », *Suppl. à Gallia Préhistoire*, Paris, CNRS, 2004.

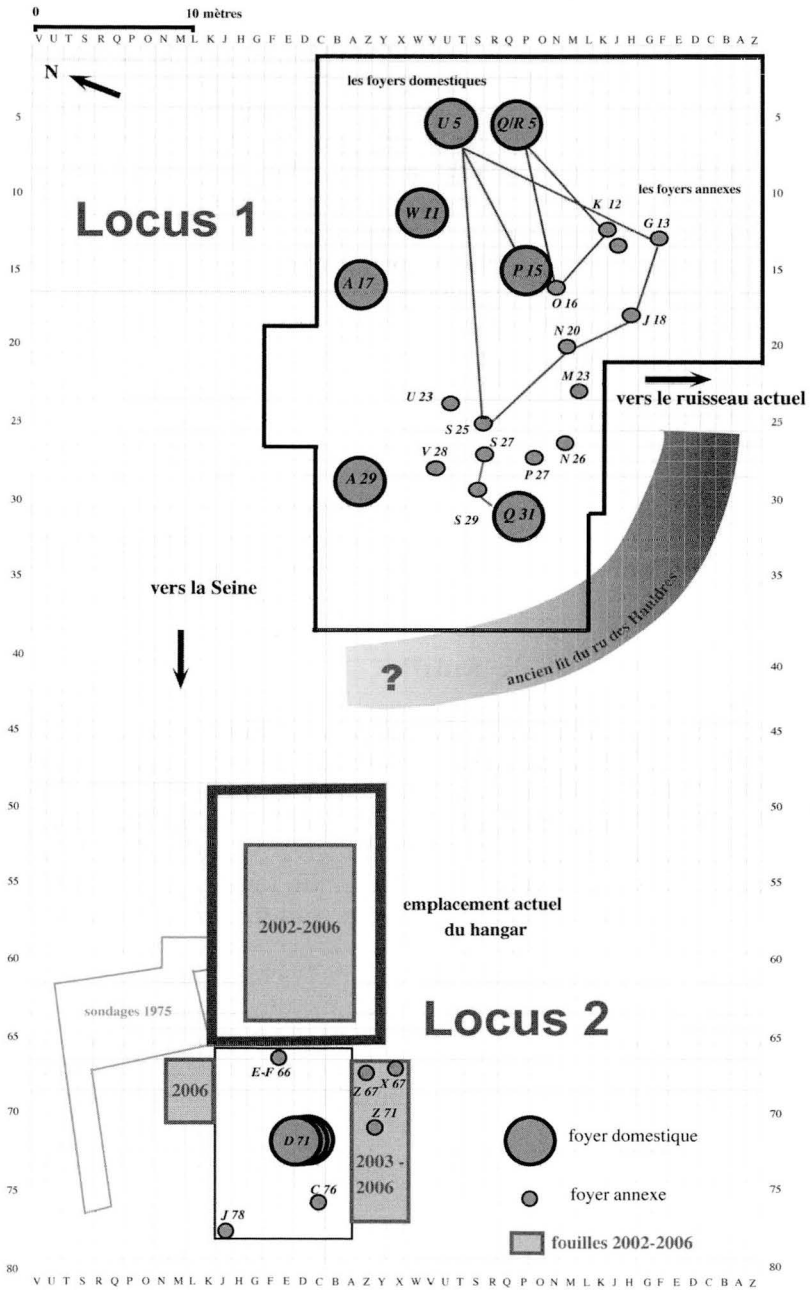
OLIVE Monique, « Une habitation magdalénienne d'Étiolles, l'unité P 15 », *Mémoires de la SPF*, t. 20, 1988.

stratigraphie. C'est la raison pour laquelle le choix a été fait de concentrer les recherches sur deux grands secteurs – les locus 1 et 2 – qui ont livré, chacun, un grand nombre d'unités d'occupation superposées. Le premier locus a été exploré durant les deux premières décennies de fouilles, le second, à partir du milieu des années 90. Depuis les deux derniers programmes triennaux (2001-2003 et 2004-2006), les fouilles s'attachent à établir progressivement la jonction entre ces deux secteurs riches en découvertes et séparés d'une trentaine de mètres³.

La densité des occupations à proximité du ru des Hauldres, un petit affluent de la Seine, confortée par la découverte en 2004 d'un niveau archéologique sur la rive opposée de ce ruisseau lors d'un diagnostic INRAP, amène aussi à s'interroger sur le contexte environnemental de cet habitat magdalénien. Et cette recherche nécessite également de manier plusieurs échelles d'analyse : la première a pour cadre la confluence du ruisseau des Hauldres avec la Seine et s'intéresse au mode d'implantation des campements dans ce paysage local complexe, constitué de paléo-chenaux en bordure desquels les Magdaléniens se sont installés. La seconde, complémentaire, renvoie au processus de conservation du site : ce contexte particulier est-il la cause de la richesse des découvertes dans ce secteur de la vallée ou a-t-il simplement favorisé leur enfouissement rapide et, donc, leur protection ? En d'autres termes, Étiolles est-il un lieu d'habitat choisi préférentiellement par les Magdaléniens ou seulement exceptionnel par sa conservation ? Répondre à cette question oblige à éloigner le regard et à prendre en compte une portion plus large du fond de vallée, en amont et en aval du ru des Hauldres.

On le voit, la problématique scientifique des recherches conduites à Étiolles est riche et diversifiée. Elle se rapporte à la fois à des questions paléolithologique, chronologique, paléogéographique, et taphonomique. A terme, c'est un modèle diachronique que nous désirons proposer : Étiolles, avec une stratigraphie sédimentaire développée et une multiplicité des niveaux d'occupation clairement distincts et bien conservés, offre l'opportunité d'observer et d'analyser finement la transformation d'une société, dans un paysage local dont l'évolution peut être restituée, au moins partiellement. Clarifier ces phénomènes forcément complexes exige des analyses approfondies, coûteuses en temps, et une intégration des différentes approches. Ces démarches ne peuvent s'appuyer que sur une programmation envisagée sur la durée.

3. Voir plan général des fouilles.



Plan général des fouilles.

Les travaux réalisés durant le dernier programme triennal 2004-2006, les opérations de terrain comme les études menées entre chaque campagne, éclairent différents aspects de cette problématique. Les fouilles continuent à livrer des vestiges d'occupations en bordure du ruisseau et la partie non explorée entre les deux locus se réduit progressivement. Ces dernières années, elles ont même ouvert de nouvelles perspectives sur la durée d'occupation du site, augmentant ainsi l'intérêt d'une approche diachronique.

Après la publication en 2004 d'une monographie sur une habitation récente d'Étiolles (l'habitation Q31) réunissant une dizaine d'auteurs⁴, d'autres études ont suivi. Elles abordent des questions qui jusque-là avaient été peu ou pas développées – notamment le contexte environnemental, la taphonomie, l'art – et contribuent ainsi à mieux cerner deux aspects particuliers du site : l'intégration de cet habitat dans le paysage d'une part et la fonction des installations magdaléniennes d'autre part. Ces études sont à des degrés divers d'avancement : certaines sont des analyses exploratoires qu'il faudra poursuivre, d'autres, plus abouties, ont déjà fait l'objet de publications ou seront prochainement publiées

II - Les opérations de fouille

Depuis deux programmes triennaux, les fouilles sont circonscrites au locus 2 qui s'avère aussi riche en occupations magdaléniennes que le locus 1. Rappelons que c'est dans ce secteur qu'ont été trouvées les trois habitations superposées D71, centrées sur un superbe foyer domestique très aménagé, auprès duquel a été déposée une œuvre d'art exceptionnelle pour le Magdalénien du Bassin parisien. D'autres ensembles, plus anciens et plus récents, ont été mis au jour dans ce locus et actuellement, le nombre de sols d'occupation repérés s'élève à 8 (sur une superficie dégagée de 270 m²), chiffre qui sera certainement amené à augmenter. Les résultats des fouilles de ces deux derniers triennats confirment donc la forte concentration des installations à proximité du ru des Hauldres et la possibilité d'une continuité de l'occupation magdalénienne entre les deux locus n'est pas à écarter.

4. PIGEOT N, *op. cit.*

1 - La liaison entre les locus 1 et 2

Depuis 2002, les fouilles sont concentrées sur une portion seulement du terrain couvert par le hangar : elles s'effectuent entre les bandes 64 et 53. Jusqu'à présent, ce secteur n'a encore livré aucun foyer domestique ; il s'avère cependant fort intéressant car les découvertes qui y ont été faites étendent les perspectives de recherche et ouvrent vers de nouvelles hypothèses sur l'occupation de ce site.

Bilan des découvertes dans le nouveau secteur de fouilles

Le sol actuellement en cours de décapage est un niveau composé de plusieurs amas de silex associés à quelques pierres chauffées et à des vestiges osseux. Ce niveau, baptisé provisoirement « niveau renne » en raison de la découverte d'une colonne vertébrale attribuée à du renne, s'est enrichi cette année de nouvelles concentrations de silex (en B-C/59-60) et d'une grosse pierre chauffée, situées en bordure de coupe. Il est cependant encore loin d'être totalement dégagé. Il se prolonge au-delà de la surface ouverte et la présence de plusieurs pierres chauffées pourrait bien annoncer un foyer à proximité. Il s'étend aussi vers le nord-est, au-delà de la bande 59 : dans les derniers jours de la campagne 2006, ont été mis au jour des vestiges osseux (encore des vertèbres en connexion et plusieurs fragments de côte) qui indiquent la poursuite du niveau dans cette direction.

Contrairement à ce que nous présumions l'année de sa découverte⁵, il n'est pas impossible que ce niveau d'occupation raccorde avec un amas découvert dans les années 90 quand le hangar était implanté plus au sud (le niveau dit « supérieur »).

En fin de campagne 2005, une concentration de silex commençait à apparaître dans la bande 53, en bord de coupe. Les fouilles de cette année ont effectivement confirmé la présence dans ce secteur d'un amas qui appartient probablement à une unité stratigraphiquement distincte du « niveau renne ».

Malgré notre connaissance encore très limitée de ce nouvel ensemble, cette découverte présente d'ores et déjà deux intérêts majeurs :

- 1) elle diminue la distance entre les occupations mises au jour dans les deux locus qui se réduit maintenant à une quinzaine de mètres (au lieu de 30 m. précédemment) ;
- 2) cet amas se caractérise par un pendage prononcé vers le sud/sud-est, différent de celui du « niveau renne ». Cette divergence d'orientation apporte une indication intéressante sur la position topographique des occupations du locus 2.

5. Voir *Essonne et Hurepoix*, 2003 (2004), p. 182-186.

Des occupations tardives : une hypothèse qui prend de plus en plus de consistance

Depuis l'ouverture de ce nouveau secteur, les indices d'occupations tardives s'accumulent. Résumons-les :

- la découverte dans la partie sommitale des limons intacts de pièces encore inconnues ou très rares à Étiolles : quelques armatures d'un type nouveau, des pointes à dos courbe (4 dont une trouvée en 2006) ; des lamelles à bord abattu par des retouches inverses (2), catégorie très peu représentée ; des nucléus (une dizaine) qui témoignent d'un mode de débitage inédit, orienté vers l'obtention de petits éclats obtenus à l'aide d'un percuteur dur. Ces nucléus étaient accompagnés de 2 nucléus laminaires qui ont produit des supports assez courts dont plusieurs semblent avoir été débités avec un percuteur en pierre tendre.
- une date ^{14}C pour le sol d'occupation encore en cours de fouille (le « niveau renne »). Il s'agit de la date la plus récente obtenue dans les deux locus : Lyon-2417(GrA) : 11790 ± 60 BP (cf tabl. ci-dessous)
- la découverte de restes appartenant à une espèce animale jusque-là absente : le cerf. Ces vestiges consistent en un fragment de bois de cerf (un bois de chute travaillé) mis au jour tout au sommet des limons non touchés par les labours et probablement un fragment de colonne vertébrale, celle qui a valu son nom de baptême au niveau « renne ». Une attribution de cette colonne au cerf semble plus probable pour plusieurs raisons : 1) le rapport isotopique $^{13}\text{C}/^{12}\text{C}$ (la datation ^{14}C évoquée ci-dessus a été effectuée à partir d'une des vertèbres) proche de celui connu pour les cerfs datés en général ; 2) les résultats de l'analyse isotopique effectuée sur cette même vertèbre par D. Drucker et 3) la datation elle-même. Nous attendons en outre les résultats d'une analyse ADN pour confirmer cette nouvelle détermination et aussi une datation absolue du bois de cerf dont un échantillon a été envoyé pour traitement au laboratoire de Lyon. Ces données devraient apporter la preuve d'une exploitation du cerf, et peut-être même d'une chasse au cerf, par des occupants tardifs d'Étiolles.

Datations obtenues sur les deux locus de fouilles.

Référence	labo	année	nature éch.	méthode	unité	locus	BP	Cal. BC
Gif-3871	Gif	1976	os	C14 conv.	U 5	1	4210 ± 70	
Gif-3870	Gif	1976	cendres	C14 conv.	U 5	1	8720 ± 160	
Ly 1351	Lyon	1977	os (mammouth)	C 14 conv.	Q-R 5	1	12.000 ± 220	
OxA-138	Oxford	1984	os	C14 AMS	N 20 (U5-P15)	1	12.990 ± 300	
Ox-A139	Oxford	1984	os	C14 AMS	N 20 (U5-P15)	1	13.000 ± 300	
OxA-173	Oxford	1984	os	C14 AMS	N 20 (U5-P15)	1	12.800 ± 220	
OxA-175	Oxford	1984	os	C14 AMS	N 20 (U5-P15)	1	12.900 ± 220	
OxA-174	Oxford	1984	os ?	C14 AMS	N 20 (U5-P15)	1	19.900 ± 250	
OxA-5995	Lyon	1995	os	C14 AMS	cheval	1	12.250 ± 100	[12.766, 12012]
OxA-12019	Oxford	2003	os (mammouth)	C14 AMS	Q 31	1	12.315 ± 55	?
OxA-8757 (Ly-924)	Lyon	1998	os	C14 AMS	D 71-2	2	12.315 ± 75	[13.050, 12173]
Lyon-1894 (OxA)	Lyon	2002	mat. organique	C14 AMS	sous foyer J78 ?	2	13.625 ± 105	[14.650, 14.170]
Lyon-2417(GrA)	Lyon	2004	os cerf	C14 AMS	niv "renne"	2	11.790 ± 60	[12067, 11579]
Gif1	Gif		pierre	TL	P 15	1	15.500 ± 1000	
Gif2	Gif		pierre	TL	P 15	1	14.900 ± 1050	
Gif3	Gif		pierre	TL	P 15	1	13.950 ± 1000	

De nouvelles stratégies de chasse (avec l'acquisition d'une espèce jusque-là négligée, et la fabrication de nouveaux types d'armatures) semblent donc caractériser ces occupations récentes. Les sites tardi-glaciaires qui ont livré du cerf sont peu nombreux dans le Bassin parisien : il est rare ou absent en contexte magdalénien (il est connu seulement à Marsangy et Étigny-le-Brassot). Ainsi, des changements se manifestent dans l'exploitation des ressources animales et, peut-être, dans toute la chaîne de production des outils. L'ampleur réelle de ces changements reste cependant à évaluer. On peut, sans grand risque, poser l'hypothèse qu'ils s'intègrent dans une dynamique évolutive déjà notée entre les habitations anciennes et récentes du locus 1. Ils en sont peut-être une manifestation plus tardive participant au phénomène général d'azilianisation qui marque les sociétés tardiglaciaires à partir du Bølling.

Des restes fauniques plus nombreux

On observe dans ce nouveau secteur de fouilles, comme d'ailleurs dans l'ensemble du locus 2, une meilleure représentation des restes fauniques qui, sans être encore abondants, sont nettement plus nombreux que dans le locus 1 et mieux conservés.

On peut donc espérer davantage d'informations sur la chasse et le traitement des ressources animales, activités jusque-là fort mal renseignées à Étiolles. Déjà, la découverte en 2004 d'une mandibule de poulain, étudiée par Olivier Bignon, a apporté une indication de saison, la seconde seulement obtenue depuis le début des fouilles : l'animal a été abattu à la fin de l'hiver/début printemps. Elle est identique à l'estimation effectuée à partir d'autres dents de poulain trouvées dans la concentration d'os de chevaux du locus 1. Malheureusement, cette mandibule a été découverte isolée et n'est raccordée pour l'instant à aucun niveau d'occupation connu. Il est cependant établi que ces déterminations ont été réalisées à partir de restes appartenant à deux individus différents.

2 - L'espace extérieur des habitations D71

Dans la surface ouverte à l'est du locus 2, les sols correspondant aux trois habitations D71 ont été retrouvés, de même qu'un niveau sous-jacent déjà connu. Trois campagnes ont été nécessaires pour décaper et démonter l'ensemble de ces niveaux malgré l'étroitesse de cette surface (6 m × 3 m). C'est donc un secteur d'activités riche en vestiges qui se prolonge d'ailleurs vers le nord-est, au-delà de la bande 67, comme l'indique la présence d'un foyer et d'un amas de silex en bordure de la coupe. La limite actuelle du hangar nous contraint à

reporter le décapage des unités D71 dans cette direction. La concentration de structures et de vestiges diversifiés (foyers, concentrations de silex, pierres chauffées, supports laminaires, quelques outils façonnés, ocre, vestiges osseux, coquillage) témoigne clairement de la multiplicité des activités dans cet espace extérieur, proche des habitations

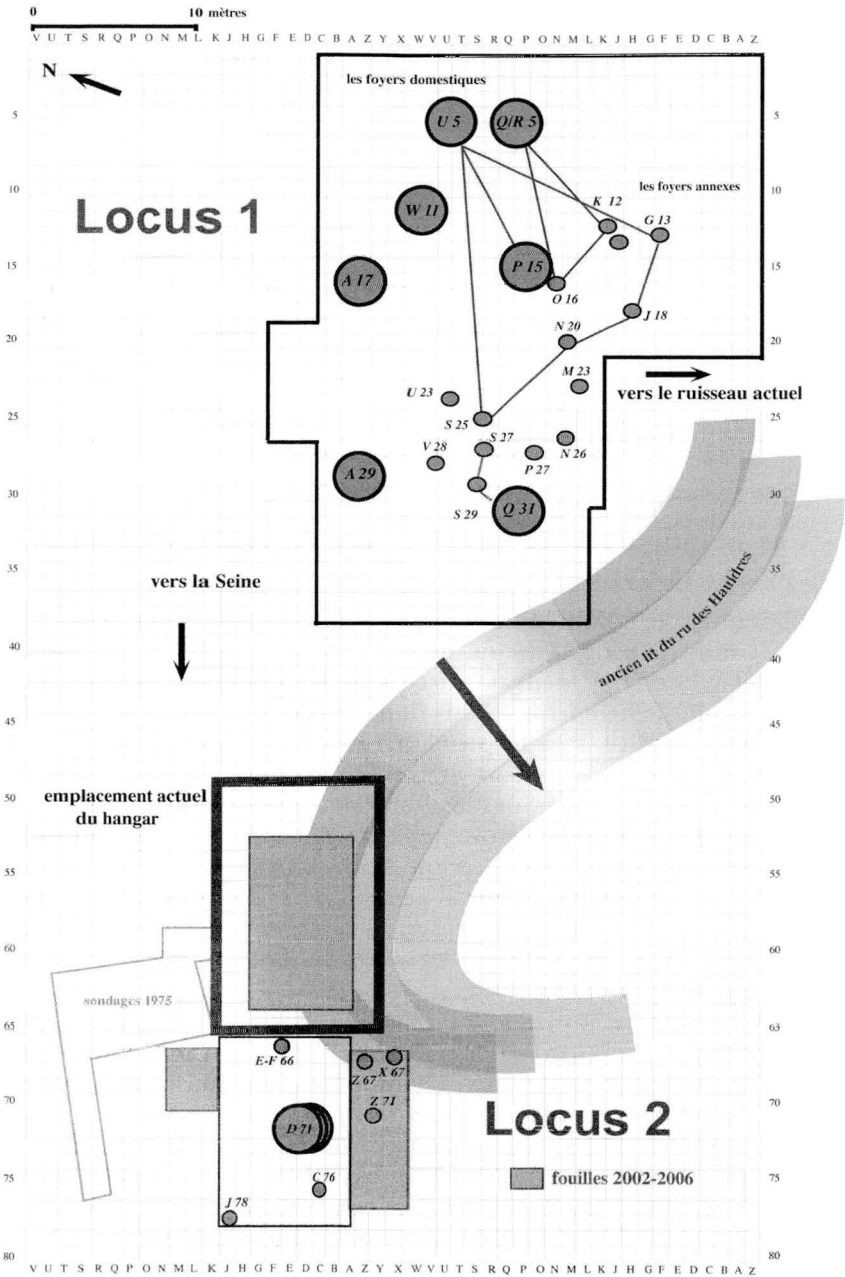
En 2006, un nouveau secteur a été ouvert du côté opposé du foyer D71, vers l'ouest, et les fouilles ont également eu des résultats positifs. Un amas de silex, des vestiges dispersés (deux nucléus, des pierres chauffées, quelques lames et gros éclats), appartenant l'unité D71 la plus récente (D71-1) ont été dégagés. Le sommet d'une grande pierre ocrée annonce le niveau intermédiaire, l'unité D71-2.

Toutes ces découvertes ne sont pas surprenantes car le contour extérieur des habitations est, de manière récurrente à Étiolles, un espace densément occupé et utilisé à la fois comme lieu de rejet et de travail.

3 - Une question encore ouverte : des campements alignés le long du ru des Hauldres

Comprendre le choix d'implantation des campements d'Étiolles dans la confluence de la Seine avec le ru des Hauldres est un des enjeux des recherches menées sur ce site. La jonction entre les deux locus de fouilles, entreprise depuis deux triennats, a notamment pour objectif de répondre à cette problématique paléogéographique. Les campements d'Étiolles étaient établis en bordure de paléochenaux actifs, une situation classique des habitats tardiglaciaires de fond de vallée. Au-delà de ce constat somme toute banal, il s'agit d'éclaircir les relations topographiques et chronologiques entre les deux concentrations d'unités. Le pendage général des sols d'occupation, inverse dans les deux locus, suggérerait la présence d'un paléochenal entre ces derniers. Les découvertes de ces dernières années pourraient remettre en question cette interprétation.

Les études menées sur le locus 1 indiquaient un emplacement des habitations dans le creux d'un méandre de l'ancien lit du ru des Hauldres. Dans le locus 2, la synthèse des données fournies par les coupes et par le décapage des sols d'occupation précise le contexte topographique des unités mises au jour dans ce secteur (les habitations D71 comme les niveaux plus récents). L'hypothèse actuellement privilégiée est celle d'une localisation sur la rive concave d'un paléochenal, au contraire donc des habitations du locus 1 qui se trouvaient sur une rive convexe. Il est tentant de voir dans cette symétrie un aménagement des campements sur la même rive d'un unique chenal – l'ancien lit du ru des Hauldres – dont le cours sinueux glisserait progressivement



Hypothèse d'un glissement vers le sud-est de l'ancien chenal du ru des Hauldres.

vers l'est. Cette hypothèse, qui doit être validée par l'extension des fouilles, laisse augurer une continuité d'occupation entre les deux locus (voir plan ci-dessous).

Dans le détail, l'implantation des campements varie d'un secteur à l'autre : dans le premier, la plupart des unités d'habitation découvertes ont été retrouvées en retrait du chenal, au sommet de la rive, alors que les foyers annexes s'alignaient sur la pente, le long du cours d'eau ; dans le second, les habitations D71 occupent une position différente, au creux d'une dépression correspondant au fond d'un chenal qui vient d'être récemment abandonné, les foyers annexes se distribuant autour, en haut de berge et dans le fond du chenal.

III - Résultats des études récentes

1 - Géologie du locus 2 : premier bilan et perspectives

Annie Roblin-Jouve (*UMR 7041*) et Patrice Rodriguez (*SDAVO, UMR 7041*)

Le locus 2 est l'espace en cours de fouille depuis 1994, il est situé au sud du locus 1 fouillé antérieurement. D'un point de vue géologique, les deux locus sont constitués de dépôts de chenaux principalement sableux et limoneux, accumulés dans la plaine alluviale de la Seine, au confluent du fleuve et du ruisseau des Hauldres. Leur mise en place a eu lieu essentiellement au cours du Tardiglaciaire et s'est prolongée au début de l'Holocène. Le remplissage sédimentaire du locus 2 présente cependant des caractères originaux, sur le plan pétrographique, topographique et archéologique.

Notre objectif est d'abord de mettre en évidence cette originalité, en particulier la bonne conservation des dépôts les plus récents. Il est ensuite de suivre le déplacement de l'ancien chenal durant l'occupation magdalénienne. Notre démonstration s'appuie sur les données des fouilles archéologiques, sur celles des analyses en laboratoire de la faune et des sédiments, et sur les datations absolues.

Les conditions de l'étude

Le locus 2 a été exploré sur une vaste surface d'abord au sud (1994-2001), puis à l'est et au nord le long du lit actuel du ruisseau à partir de 2002, enfin à l'ouest depuis 2006.

Les données géologiques les plus complètes ont été collectées au cours des premières fouilles. L'accumulation sédimentaire a été reconnue sur quatre mètres d'épaisseur jusqu'à la nappe de graviers. Onze couches ont alors été distinguées. Les résultats des travaux ont été présentés dans le rapport triennal d'Étiolles de 1998-2000.

Les données des fouilles en cours apportent des précisions sur les six couches supérieures de la stratigraphie, à partir des niveaux archéologiques des habitations D 71, et notamment sur la couche 1 affleurante. En effet, celle-ci est bien développée au nord, à l'emplacement actuel du hangar, et elle a livré plusieurs niveaux de vestiges archéologiques, alors qu'elle est bioturbée dans la partie sud et érodée dans le locus 1. Les coupes stratigraphiques récentes ont été présentées dans le précédent rapport ⁶.

La stratigraphie générale autour des foyers D 71

La stratigraphie générale du locus 2 a été établie à partir de plusieurs profils, relevés aux limites des espaces fouillés. La coupe est-ouest est parallèle à la Seine. Les autres coupes nord-sud sont parallèles au ruisseau. Tous les profils intègrent les données acquises dans les campagnes successives menées depuis 1994 sur le locus. Onze couches ont été mises en évidence ; elles ont été regroupées en trois séquences séparées par des niveaux d'érosion ⁷.

Premières conclusions d'ordre morphologique sur le locus 2

Les dépôts sédimentaires du locus 2 sont des alluvions fines qui se sont accumulées dans un chenal et l'ont fossilisé. Les dépôts alternés de sables et de limons ainsi que les pendages variés attestent de plusieurs phases d'érosion et d'accumulation. Actuellement, la séquence 2 est la mieux conservée avec en particulier la couche 6 qui contient les trois niveaux D 71.

Les locus 1 et 2 appartiennent à un même contexte morphologique, mais ils se différencient par la granulométrie des dépôts. En effet, dans le locus 1, des alluvions grossières à blocs sont interstratifiées avec des sables et des limons. Ces alluvions grossières ont été abandonnées par le ruisseau des Hauldres. Dans le locus 2, seule la couche 1 comprend quelques lits de galets à la partie supérieure.

La disposition des couches témoigne de l'évolution du tracé du chenal durant l'occupation magdalénienne. On peut suivre cette évolution sur les différents profils topographiques :

– En profondeur, sous le niveau du foyer J 78 situé au sud-ouest, les couches présentent un fort pendage en direction de l'est, c'est-à-dire vers le lit actuel du ruisseau des Hauldres. Un chenal occupait alors la partie sud du locus 2, au niveau des habitations D 71 fouillées entre 1994 et 2001. C'est le plus ancien tracé connu actuellement sur le

6. Voir *Essonne et Hurepoix*, n° 75 – 2005, 2006, p. 161.

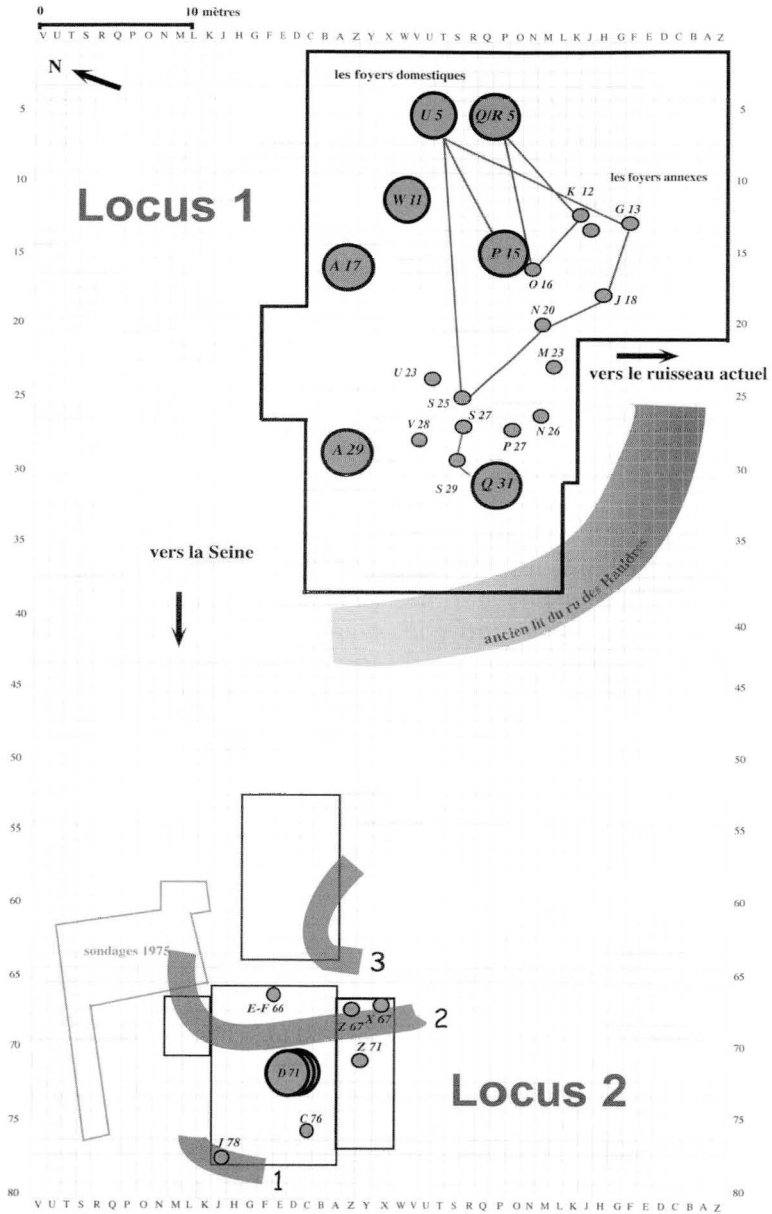
7. Les profils et les analyses de ces onze couches ne sont pas ici reproduits. Ces données très techniques sont destinées à des géologues avertis. Le rapport complet peut-être consulté aux ADE.

gisement ; il est rapporté par son niveau organique à 14 500 Cal BC environ, et c'est aussi le plus occidental.

– Depuis le niveau J 78 et jusqu'à la couche 2, les couches présentent une topographie originale en forme d'anse s'abaissant vers le nord et celle-ci a été particulièrement mise en évidence dans la couche 6, à partir de la disposition des niveaux archéologiques D 71. Les profils nord-sud montrent d'une part l'abaissement général vers le nord, et d'autre part la forme en anse, avec une pente faible dans la partie centrale, dans la bande des mètres A et le relèvement des berges dans les bandes X et J où la pente est plus forte. Le profil transversal est ouest dans la bande des mètres LX 66-67 se situe dans la partie basse de l'anse. On distingue un relèvement brutal de la berge vers l'ouest, tandis que le fond reste plat à l'est. D'après le profil longitudinal nord-sud B 53-A 69, l'anse se prolonge vers le nord, sous la couche 1. Cette anse témoigne d'un glissement du chenal vers l'est. Les habitations D 71 sont situées dans cette concavité, progressivement abandonnée par l'écoulement. Le niveau D 71-2 est daté d'environ 12 300 BP (calibré 13 000 – 12 000 BC).

– La couche 1 occupe une dépression décalée vers le nord et vers l'est. Ce tracé correspond à la dernière position du coude du chenal qui s'éloigne vers l'est. On y trouve le niveau « renne » daté de 11 600 BP (11 200 – 11 500 BC). L'espace du locus 2 est ensuite sur la rive et sa surface a été aplani. En effet, le sommet des différentes couches est tronqué.

Le calage chronologique des dépôts du locus 2 n'est pas encore totalement établi. D'après les dates calibrées BC, l'accumulation sédimentaire représente le bilan d'une période de 2000 à 3000 ans. Les dépôts témoignent plus d'une dynamique de l'écoulement que du contexte climatique. Les précisions sur ce contexte sont apportées par la malacofaune étudiée par P. Rodriguez. Dans la coupe AJ 66, la faune est rare et essentiellement aquatique en dessous de la couche 1. Cependant, dans les couches 10 à 2, quelques taxons semi-forestiers de contexte climatique tempéré permettent de rapporter les dépôts à la période climatique de Bølling, en accord avec les dates. Dans la partie inférieure de la couche 1, correspondant au niveau archéologique supérieur, la faune est plus riche. Elle comporte des mollusques de terrain sec et ouvert, en particulier des taxons fréquents durant l'Allerød. L'échelle de temps représentée par la date calibrée BC du niveau « renne » est trop vaste, et ne permet pas de replacer la couche 1 dans l'une des périodes du Tardiglaciaire. Cependant, pour l'ensemble des dépôts du locus 2, une évolution chronologique et climatique se dessine à partir des dates et de la malacofaune.



La migration de l'ancien chenal du ruisseau dans le locus 2. Le chenal a changé de tracé ; il a glissé vers l'est et s'est déformé.
 1. Position de la rive occidentale vers 13 600 BP. 2. Vers 12 300 BP.
 3. Après 11 800 BP.

Les séquences sédimentaires des locus 1 et 2 sont comparables. La séquence sédimentaire du locus 1 correspond également à un comblement de chenal et ce dernier s'est déplacé vers l'est comme dans le locus 2. En profondeur, la séquence 3 du locus 2 est actuellement la plus ancienne connue car elle est mieux calée chronologiquement que la séquence 5 du locus 1, sous l'habitation QR 5. Dans les deux locus, la plus grande partie de l'accumulation sédimentaire appartient à la période 13 000-12 000 BP, la plus riche en niveaux magdaléniens. Enfin, le chenal s'est éloigné des deux locus, après le niveau archéologique Q 31, daté de 12 300 BP dans le locus 1, et les niveaux D 71 et intermédiaire du locus 2. Ensuite, les deux locus n'ont plus été qu'en limite de chenal. Dans le locus 2, cette position est remarquée à partir du niveau « renne », l'un des plus récents du site d'après les données de la faune et sa datation absolue. Dans le locus 1, les derniers dépôts, stériles, sont rapportés à la fin du Tardiglaciaire et au début de l'Holocène par leur contenu malacologique (séquence 1).

Conclusion et perspectives

L'avancée des fouilles dans le locus 2 a permis d'effectuer une première synthèse géologique de ce secteur et de reconstituer le milieu physique des occupations actuellement connues, en particulier celui des habitations D 71. Cet espace a d'abord été occupé par un chenal, creusé dans la plaine alluviale de la Seine. Celui-ci a ensuite migré vers l'est, en dessinant une courbe. Le chenal est encore mal identifié ; il est proche du lit actuel du ruisseau par sa position et son orientation, mais les sédiments qui le comblent sont riches en particules transportées par la Seine.

Les données morphologiques du locus 2 viennent enrichir les informations déjà acquises sur la dynamique du confluent de la Seine et du ru des Hauldres au cours du Tardiglaciaire et au début de l'Holocène. D'anciens lits ont été mis en évidence lors des fouilles et grâce à une recherche collective menée sur la vallée de la Seine aux environs d'Étiolles (fig. 5). Cette étude, réalisée dans le cadre du PCR « Habitats et peuplements tardiglaciaires du Bassin parisien », a permis de reconstituer partiellement l'évolution du confluent et du lit de la Seine à partir du traitement des données archéologiques, historiques, géologiques et topographiques, à l'aide d'un système d'information géographique.

Les paléochenaux repérés se détaillent ainsi :

– trois anciennes sections du ru des Hauldres ont été dégagées lors des fouilles. Deux portions de rives droites ont été mises au jour sur le chantier archéologique : une rive convexe dans le locus 1 et une rive

concave dans le locus 2. Elles apparaissent comme contemporaines et pourraient appartenir au même lit. La rive gauche a été mise au jour avenue de la Fontaine au soulier à l'est du chantier archéologique, lors d'un diagnostic archéologique de l'INRAP en 2004. Sur cette rive a été découverte une occupation magdalénienne non encore datée. Ensuite le lit a été partiellement comblé à partir du début de l'Holocène.

– le lit de la Seine se trouvait plus près du versant au cours du Tardiglaciaire et il a glissé vers le sud, à partir du début de l'Holocène. D'anciennes berges ont été localisées lors d'opérations de diagnostic grâce à des découvertes archéologiques. Aux Coudray, en aval du confluent, a été mis au jour un niveau « mésolithique d'âge holocène » et avenue de la Fontaine au Soulier, dans la partie orientale du confluent, ce sont des vestiges protohistoriques qui ont été trouvés.

Les perspectives de recherches pour le prochain triennat se situent à trois niveaux différents d'analyse :

– le premier objectif concerne le locus 2 : l'approfondissement des fouilles sous le hangar permettra d'effectuer des corrélations entre les coupes stratigraphiques parallèles à la Seine des mètres 64 et 66. L'évolution du chenal devrait ainsi être précisée.

– le deuxième objectif vise à reconstituer l'histoire du confluent durant le Tardiglaciaire et le début de l'Holocène, en croisant les nombreuses données archéologiques, chronologiques, géologiques et biotiques déjà collectées sur le chantier archéologique et dans ses environs, et en les complétant. La poursuite du projet collectif mené sur « la vallée de la Seine en aval de Corbeil-Essonnes » par une campagne de sondages va dans ce sens. On pourra ainsi mieux comprendre le cadre physique et naturel des occupations magdaléniennes.

– au-delà encore, dans une perspective comparative, il s'agit de mettre en évidence l'apport des données d'Étiolles à la connaissance du Tardiglaciaire régional.

2 - Teneurs en carbone-13 et en azote-15 du collagène de grands mammifères du site d'Étiolles

Dorothee DRUCKER (Équipe Archéologies Environnementales, ArScAn – UMR 7041, MAE René Ginouvès, 21 allée de l'Université, F-92023 Nanterre cedex. Institut für Ur- und Frühgeschichte und Archäologie des Mittelalters, Universität Tübingen, Schloss, Burgsteige 11, D-72070 Tübingen)

Cadre de l'étude

Cette étude a été réalisée dans le cadre d'un post-doctorat du CNRS "Reconstitution paléoenvironnementales au Tardiglaciaire et au début de l'Holocène en Europe Occidentale" qui a été effectué au sein de l'ArScAn – UMR 7041 de Nanterre pendant l'année 2005-2006. Les échantillons étudiés pour le site d'Étiolles proviennent des fouilles coordonnées par Monique Olive (UMR 7041) et leur analyse a été rendue possible grâce au soutien scientifique et financier du PCR "Habitats et peuplements tardiglaciaires du Bassin parisien" (coor. Boris Valentin, UMR 7041).

Ce travail se place dans la continuité d'études isotopiques engagées pour la reconstitution des environnements de l'interstade Bölling-Alleröd⁸ du Tardiglaciaire (env. 15 000-12 900 ans cal BP) dans le Bassin parisien à travers les sites de Tureau-des-Gardes (Marolles, Seine-et-Marne) en collaboration avec Anne Bridault (UMR 7041), du Closeau (Rueil-Malmaison, Hauts-de-Seine) en collaboration avec Pierre Bodu (UMR 7041), et de Pincevent en collaboration avec Michèle Julien (UMR 7041). L'étude des isotopes stables des grands mammifères du site d'Étiolles vient donc enrichir un corpus déjà conséquent de données pour le Bassin parisien, tout en précisant le contexte paléoenvironnemental spécifique à ce gisement.

Principe des reconstitutions environnementales basées sur les isotopes stables du collagène

Estimation de l'état de conservation du collagène

Avant d'effectuer l'analyse isotopique du collagène, une estimation de la conservation quantitative de cette protéine majoritaire du squelette est réalisée afin de sélectionner les échantillons adéquats pour ce type d'étude. La conservation quantitative du collagène dans les restes échantillonnés est estimée à partir de la quantité d'élément azote présent dans l'os (N_{os}). En effet, l'azote contenu dans les ossements provient de la fraction organique constituée quasi exclusivement de collagène. Ainsi, par comparaison avec la quantité initiale d'azote de l'os ($4,4 \pm 0,5$ % du poids de l'os), il est possible d'évaluer l'état de conservation quantitative du collagène. Lorsque la quantité d'azote de l'os est inférieure à 0,4 % du poids de l'échantillon, l'extraction de collagène n'est pas tentée car elle aboutit le plus souvent à la récupération d'un résidu collagénique trop altéré pour avoir conservé ses caractéristiques géochimiques. En d'autres termes,

8. Il est encore difficile de sérier la chronologie précise du Dryas moyen pourtant bien mis en évidence entre le Bölling et l'Alleröd par les études palynologiques. Aussi il ne sera pas fait mention spécifiquement de cette courte période de péjoration climatique dans le cadre de cette étude (NDLR).

moins d' $1/10^{\text{ème}}$ de collagène conservé résulte généralement d'une altération qui a perturbé les teneurs isotopiques enregistrées du vivant de l'animal, teneurs qui sont recherchées.

Une autre étape indispensable à la validation des résultats isotopiques est l'estimation de la conservation qualitative du collagène récupéré et analysé. Celle-ci peut être estimée par la proportion d'élément azote présent dans l'os qui est récupérée sous forme de collagène. En effet, ce rendement d'azote (N_{rend}) dépend de la conservation des propriétés chimiques du collagène qui sont exploitées lors des étapes d'extraction et de purification de cette protéine. Ce rendement d'azote est en moyenne de $83 \pm 8 \%$ dans les ossements frais actuels, et généralement plus faible pour les sites de plein air que pour les sites sous abri.

L'état de conservation géochimique du collagène extrait est évalué à partir de sa composition en carbone et en azote (C_{coll} et N_{coll}). En effet, cette composition, à présent bien connue, est constante d'une espèce à l'autre. En particulier, le rapport atomique C/N_{coll} doit être compris entre 2,9 et 3,6 pour garantir la fiabilité géochimique du collagène, c'est-à-dire la bonne conservation des teneurs en isotopes stables mesurés par rapport à ceux enregistrés du vivant de l'animal.

Signature isotopique (^{13}C et ^{15}N) du collagène en fonction de l'environnement

Les teneurs en isotopes stables du carbone et de l'azote des tissus fossilisés des vertébrés sont utilisées depuis une vingtaine d'années comme des marqueurs de l'alimentation et de l'environnement des individus analysés. En effet, les concentrations relatives en carbone-13 (^{13}C) et en azote-15 (^{15}N) des végétaux dépendent des conditions de leur développement. Les teneurs en ^{13}C et en ^{15}N des plantes sont enregistrées lors de leur consommation dans les tissus des herbivores puis de leurs prédateurs. Le support de cet enregistrement le plus utilisé pour les ossements archéologiques est le collagène, protéine majoritaire de l'os.

Les teneurs en ^{13}C et en ^{15}N du collagène osseux d'un herbivore reflètent celles de la nourriture végétale consommée par l'individu. Le collagène des os et des dents à croissance prolongée se renouvellent sur plusieurs dizaines d'années et rendent ainsi compte d'une moyenne de l'alimentation sur une longue durée. Les teneurs isotopiques de plantes dépendant elles-mêmes des caractéristiques de l'environnement dans lequel elles se développent, les signatures isotopiques du collagène des herbivores enregistrent donc indirectement certains paramètres environnementaux.

Dans le contexte qui nous intéresse, la végétation est composée exclusivement de plantes à mode de photosynthèse dit en C_3 (la première molécule formée comprend 3 atomes de carbone) à la

différence des plantes tropicales dont la photosynthèse est dite en C_4 (la première molécule formée comprend 4 atomes de carbone). Au sein des plantes en C_3 , les plantes de sous-bois sont soumises à l'effet conjoint d'un recyclage du carbone plus intense et d'un ensoleillement plus faible que les plantes de prairies. Cet effet de la canopée s'exprime par des teneurs en ^{13}C plus basses des végétaux présents en milieu dit fermé par rapport aux végétaux de milieu dit ouvert. Ainsi, les herbivores s'alimentant dans un habitat à couvert forestier dense présentent des teneurs en ^{13}C du collagène plus faibles que les herbivores s'alimentant en milieu plus ouvert de type steppe ou boisement clairsemé.

Les teneurs en ^{15}N ont été le plus souvent utilisées pour replacer un individu dans la chaîne alimentaire puisqu'un enrichissement significatif en ^{15}N intervient à chaque saut trophique. Dans le cas des herbivores, les teneurs en ^{15}N sont soumises à des conditions environnementales telles que la température et l'aridité. Dans les milieux tempérés et péri-arctiques, l'activité des sols joue un rôle déterminant sur les teneurs en ^{15}N de la végétation via le cycle de l'azote. Parmi les facteurs qui influent sur le cycle de l'azote dans les sols, la température paraît être un paramètre prépondérant dans le contexte du Paléolithique supérieur. Les conditions qui stimulent la pédogenèse, comme l'augmentation de la température et la fertilisation des sols, entraînent l'augmentation des teneurs en ^{15}N des sols et des plantes. Une augmentation des teneurs en ^{15}N des sols est ainsi retrouvée entre moyenne et haute altitude en milieu montagnard.

Matériel

Des échantillons osseux de Renne (*Rangifer tarandus*) et de Cheval (*Equus caballus*) ont été prélevés parmi le matériel faunique issu de la fouille des loci 1 et 2. D'après les datations au radiocarbone obtenues sur des restes osseux, l'occupation des unités d'habitation où ont été recueillis les échantillons se situe essentiellement pendant la période du Bölling. Seul l'échantillon attribué à du renne du niveau "renne" du locus 2 se situe par datation directe à une séquence chronologique plus récente correspondant probablement au début de l'Alleröd.

Méthodes, résultats et discussions⁹

L'analyse élémentaire de la quantité d'azote est réalisée sur les échantillons réduits en poudre après nettoyage à l'eau distillée et à

9. Nous n'avons reproduits les résultats des analyses qui font appel à des connaissances très spécifiques (NDLR).

l'acétone. La mesure est réalisée sur quelques milligrammes de poudre d'os dans un analyseur élémentaire CHN.

Une fois les échantillons adéquats sélectionnés, l'extraction de collagène est effectuée sur 200 à 500 mg de poudre d'os. Après une première étape de déminéralisation dans de l'acide chlorhydrique, le résidu insoluble récupéré après filtration est soumis à un bain de soude pour éliminer les acides humiques et certains lipides. Enfin, le nouveau résidu récupéré après filtration est placé à haute température dans une solution légèrement acide afin de solubiliser le collagène récupéré sous forme de gélatine. Le collagène ainsi purifié est lyophilisé pour pouvoir être manipulé et analysé isotopiquement.

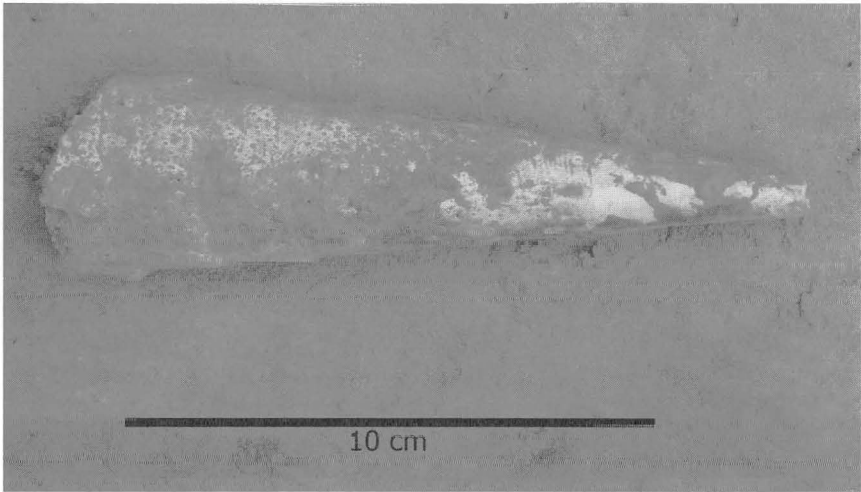
Conclusion

Les restes fauniques du site d'Étiolles par leur état de conservation et leurs signatures isotopiques sont conformes dans leur ensemble aux données attendues pour la région du Bassin parisien au début du Tardiglaciaire. Néanmoins, il est intéressant de noter que l'état de conservation du collagène se révèle finalement plus satisfaisant que ne laissait présager l'aspect macroscopique des ossements au moment de la fouille. Par ailleurs, les rennes d'Étiolles s'avèrent différents du point de vue isotopique de ceux des autres sites du Bassin parisien alors que les indices de régionalisation ont jusqu'à présent été signalés essentiellement pour le cheval (Bignon, 2005). Enfin, la signature isotopique des restes de vertèbres de cervidés du niveau "renne" du locus 2 pose la question de la présence de renne au début de l'Alleröd avec un changement alimentaire marqué par une baisse de valeurs de $\delta^{13}\text{C}$. L'attribution éventuelle de ces mêmes restes à du cerf par l'analyse ADN serait un témoignage supplémentaire du remplacement du renne par le cerf dans les spectres de faune chassée par l'homme pendant la période de transition entre Bölling et Alleröd (Bridault et Chaix, 2002) dans laquelle s'inscrit le passage des traditions magdaléniennes aux traditions aziliennes.

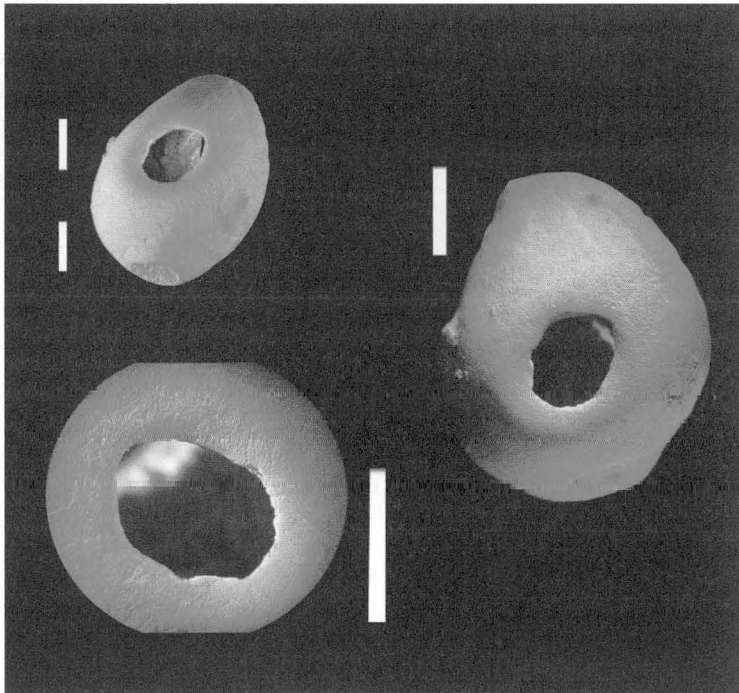
3 - Les Magdaléniens d'Étiolles et leurs coquillages

Yvette TABORIN (UMR 7041)

Le goût des parures en coquillage est naturel aux Magdaléniens. Partout où ils se sont installés, on reconnaît leurs collectes sur les plages atlantiques ou méditerranéennes et leurs recherches de fossiles éocènes ou miocènes bien conservés. On sait qu'ils assemblaient ces



Cerithium giganteum découvert dans l'espace extérieur d'une habitation de D71.



Nucella lapillus, découvert en 2006 (cl. M. Christensen).

coquillages en montages multiples dans des colliers, des résilles ou encore les cousaient sur leurs vêtements de cuir.

Qu'en est-il chez les Magdaléniens d'Étiolles ? Ils sont encore marqués par les traditions de leur territoire d'origine, le sud-ouest atlantique, mais leur nouveau territoire, le Bassin parisien en est très éloigné. Ils découvrent la proximité des gîtes fossilifères de l'Éocène qui peuvent leur donner des espèces équivalentes à celles de l'Atlantique. De la région de Champagne, située à environ 150 km, ils rapportent *Cerithium giganteum*, coquillage spectaculaire qu'ils appréciaient puisque nous en avons plusieurs exemplaires, l'un dans l'habitation A 29 du locus 1, l'autre dans l'espace extérieur d'une habitation D 71 du locus 2.

En 2006, les Magdaléniens nous ont fourni la preuve que leurs liens avec le littoral atlantique n'étaient pas rompus, et, donc que la tradition ancestrale leur était familière. Ils ont perdu, en C 59, une *Nucella lapillus* perforée. Cette espèce moderne est exclusive de l'Atlantique, elle ne peut venir de la Méditerranée, ni être fossile. Outre l'intérêt de son origine précise, elle est intéressante par le mode de percement qu'elle a subi. Un fort méplat d'abrasion, pratiqué sur son dos, ouvre un orifice plus grand qu'il est habituel. Examiné à la loupe binoculaire par Marianne Christensen, le test paraît très usé et aucune strie d'abrasion n'est visible. Aucun animal ne peut faire ce type de percement, l'abrasion marine est uniforme et non ponctuelle. Ce percement est bien une oeuvre humaine. L'usure qui a effacé les stries est sans doute le résultat de l'action taphonomique ou encore la conséquence du frottement sur le vêtement de cuir de celui ou celle qui s'en paraît.

Grâce à ce document, l'espace des Magdaléniens d'Étiolles s'ouvre, sans contestation possible, vers le Sud-Ouest (la Manche n'étant pas formée à l'époque). Déjà la présence des fragments de *Mytilus edulis* dans les niveaux des habitations D71.2 et D71.3 était un bon indice de la fréquentation d'un littoral marin, atlantique ou méditerranéen sans pouvoir préciser. Enfin il faut rappeler le grand nombre de *Dentalium* dont l'origine ne peut être précisée avant analyse en laboratoire. Il n'est pas impossible que certains d'entre eux, par exemple ceux de D 71, soient d'origine atlantique ou méditerranéenne.

4 - Le galet gravé d'Étiolles : un témoin privilégié de l'art magdalénien dans le Bassin parisien

Gilles TOSELLO et Carole FRITZ (Centre de Recherche et d'Étude pour l'Art Préhistorique (CREAP) Cartailhac, UMR5608, Maison de la Recherche, 5 allées Antonio Machado 31058 Toulouse cedex.
Contact : carole.fritz@univ-tlse2.fr)

L'art du Paléolithique supérieur est surtout connu comme un art des cavernes. Cependant, à côté des œuvres monumentales, les préhistoriques ont aussi décoré les objets de leur vie quotidienne (outils sagaies, harpons, statuettes, parures...) ainsi que de modestes pierres de foyers, galets ou plaquettes. Ces gravures et sculptures, parfois de petites dimensions, souvent fragmentées et de lecture difficile, forment la facette méconnue d'une expression artistique disparue.

Dans le Bassin parisien, les hommes du Paléolithique nous ont laissé en abondance des silex taillés, des ossements d'animaux consommés... abandonnés sur les nombreux sites qu'ils ont fréquentés. Pourtant parmi ces vestiges, on trouve peu de témoignages de leur sens esthétique et de leur spiritualité. Toute découverte en ce domaine est donc d'un intérêt considérable.

Le galet gravé d'Étiolles

Près de trente ans après sa découverte, le site d'Étiolles (Essonne) a réservé, durant l'été 2000, une surprise de taille. Une pierre gravée, la première de ce genre mise au jour sur le site, apparaît comme un nouvel élément fondamental pour notre compréhension des derniers groupes magdaléniens qui fréquentaient la région, il y a plus de douze mille ans.

Support et état de conservation

Long d'une trentaine de cm pour un poids de 3 kg, le bloc de calcaire dur possède des arêtes arrondies et deux faces très lisses, indices de son transport par l'eau (Leroi-Gourhan et Brézillon 1972, p.323) ; il a donc toutes les caractéristiques d'un galet, même si, dans le langage courant, un galet possède des dimensions (et surtout un poids) moindres.

Ses caractères morphométriques, sa surface régulière en font un support exceptionnel dans l'environnement naturel du site. Si on le compare aux autres pierres rapportées par les Magdaléniens autour du foyer D71, qui possèdent des formes tourmentées et un grain grossier, il ne fait aucun doute que ce support a été choisi pour ses qualités particulièrement favorables à la gravure (fig.1).

Il est en bon état de conservation. À l'examen visuel ou sous loupe binoculaire, les surfaces ne présentent pas de desquamation, ni d'effritement qui indiqueraient une déshydratation en cours.

Sur la première face, que nous appelons par convention le recto, on remarque une zone rougie près du bord gauche, séquelle d'une action thermique, ce qui n'est guère surprenant compte tenu de son emplacement sur le site. Soulignons au passage que la pierre n'a pas été exposée directement au feu car la chaleur aurait provoqué son éclatement. On remarque aussi une fissure qui ne semble pas évoluer (en tout cas pas au cours des 6 années écoulées depuis la découverte). La seconde face ou verso était constellée de minuscules concrétions qui accrochaient la lumière et gênaient considérablement la perception des gravures. Seuls les granules placés sur les traits ont été éliminés à l'aide de fines spatules de bois ou de plastique, après une humidification ponctuelle. L'opération s'est déroulée sous loupe binoculaire. Près du bord droit, on relève quelques stries larges et superficielles causées par des outils de fouille (rappelons que cette face était exposée et que les traits gravés étaient quasiment invisibles).

Contexte spatial

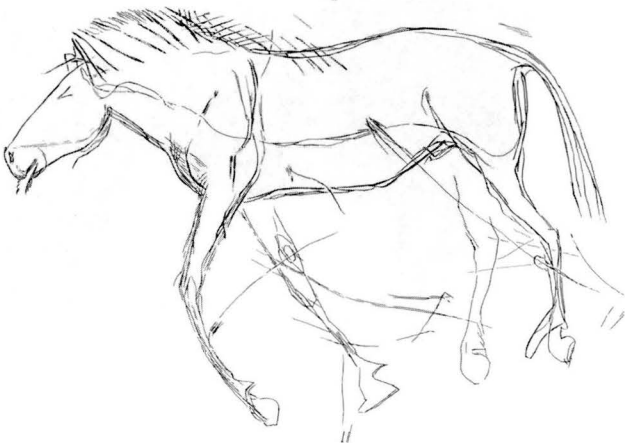
Depuis 1995, les fouilles sont conduites sur un nouveau secteur d'Étiolles, particulièrement riche. Parmi les habitats magdaléniens, trois étaient très proches en stratigraphie ; centrés sur le même foyer, ils se caractérisent par une organisation identique de l'espace et correspondent à des séjours très rapprochés dans le temps, peut-être s'agit-il du même groupe revenant s'établir sur les traces encore visibles de ses campements précédents. Une datation au carbone 14 a donné : $12\ 315 \pm 75$ BP. La pierre gravée provient du foyer D71-1, le plus récent. Il s'agit d'une profonde cuvette creusée dans le limon et entourée d'une double couronne de pierres. Plusieurs dalles de calcaire formant la bordure extérieure recouvrent des vestiges. C'est précisément sous l'une d'elles qu'a été déposé ce galet.

Description des gravures

Sur le recto, bien cadré pour occuper l'essentiel de la surface, on lit sans difficulté un cheval en profil gauche (longueur 23,8 cm) ; de nombreux détails montrent que l'artiste était un fin observateur de la Nature. À l'aine, un fourreau est discrètement indiqué : il s'agit donc d'un étalon. Les quatre pattes, longues et fines, sont dessinées en perspective, celles du côté droit sont interrompues un peu avant le corps, marquant ainsi le plan le plus éloigné du spectateur. À l'exception de l'antérieur droit en appui, ces membres flottants semblent faiblement animés. L'encolure, courte et puissante, supporte une tête au repos et une crinière hérissée, gravée en trois phases : d'abord une

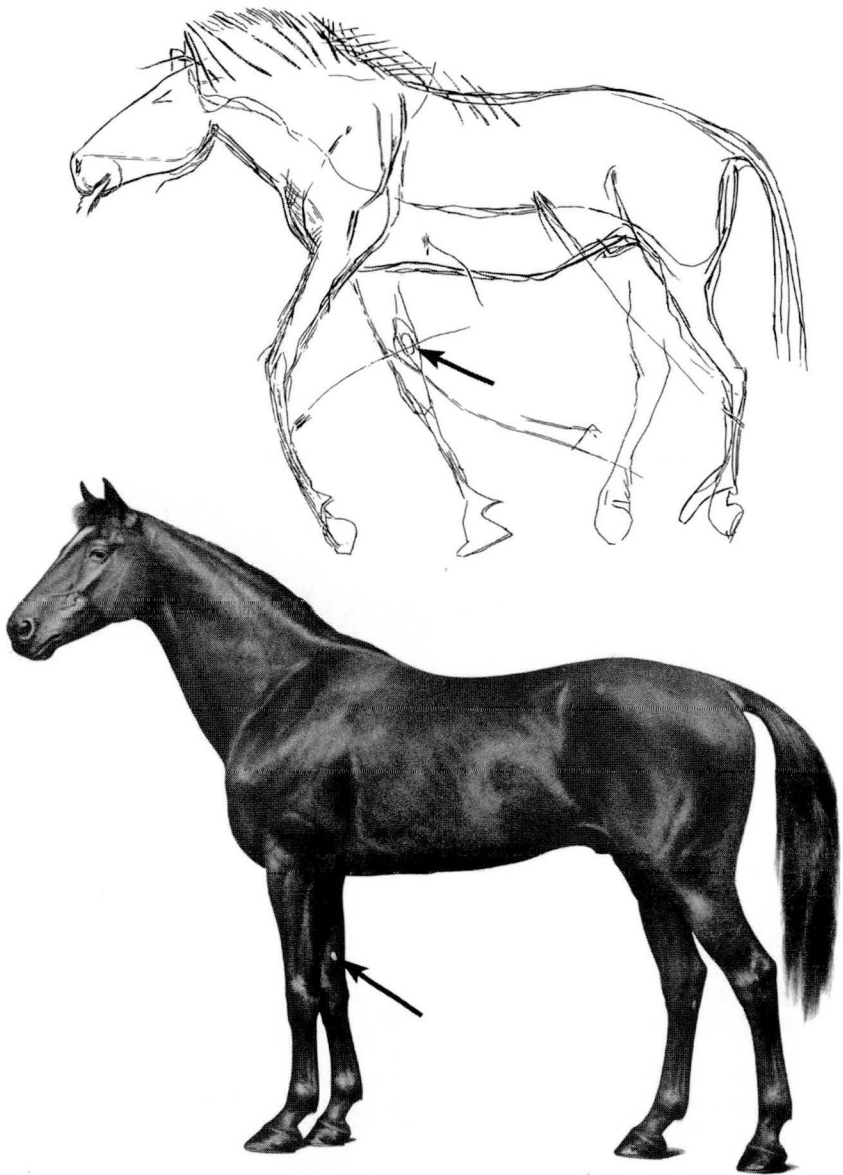


1



2

Galet gravé d'Étiolles. 1 : relevé du recto. 2 : relevé sélectif du cheval et des signes paraissant associés.



Comparaison du cheval gravé au recto avec une planche anatomique d'équité actuel. Les flèches désignent les châtaignes visibles sur les membres antérieurs.

série de 14 traits obliques et vigoureux se prolongeant jusqu'au milieu du dos, fut complétée par de fins tirets de même orientation que les précédents et enfin partiellement recoupée par 9 traits courts au niveau du garrot. L'oreille se distingue difficilement de la crinière. Des lignes sinueuses sur le corps, la joue et le museau marquent des différences de couleur de robe. Il est possible qu'elles aient délimité un remplissage coloré, peut-être rouge¹⁰. Le massif de l'épaule est dégagé par de fines courbes ; de même les jarrets et sabots sont bien détaillés, malgré la forme énigmatique des sabots antérieur droit et postérieur gauche. Le droit est muni d'une protubérance, due peut-être à un incident technique ; le gauche montre une première version appointée, inexplicable sur le plan anatomique : il fut repris par un sabot normal pour un équidé. Sur le jarret de l'antérieur droit, est discrètement figurée la châtaigne, excroissance cornée typique des chevaux. Ce détail rarissime dans l'iconographie quaternaire souligne, s'il en était besoin, le souci de naturalisme pointilleux qu'exprime cette figure.

De la bouche ouverte s'échappent des traits courts qui évoquent la langue, à moins que l'animal soit en train de cracher ou de souffler. L'œil est dessiné par deux tirets convergents, comme si la paupière était fermée. Deux signes en blessures marquent le flanc, l'un d'eux prolongé par une courbe dirigée vers le bas. Un signe de même type est superposé à l'antérieur droit. Les membres grêles confèrent à l'animal une allure efflanquée.

Dans l'ensemble, ces détails suggèrent que le cheval représenté est sans doute expirant, couché sur le flanc, l'œil clos et la bouche ouverte. Au-dessus du cheval, un motif fermement gravé sur le bord se détache ; il évoque un signe angulaire de facture sommaire.

Près du bord droit du galet, on remarque une créature étrange. Dressée à la verticale, elle possède une tête à l'occiput arrondi, au museau prognathe portant des moustaches de carnivore et une longue barbe bifide. Le cou se raccorde directement à un bras replié, au coude nettement marqué et à la main pourvue de cinq doigts ou griffes, brandissant un trait que recoupe un motif en fuseau, placé devant le museau. Au-dessus de la tête, de nombreux tracés confus dont nous n'avons rien extrait de concluant. Le reste du corps évoque celui d'une femme au sein lourd et au ventre gonflé ; le membre inférieur est à peine esquissé.

Le caractère dominant de cette figure semble être l'ambiguïté, à la frontière entre l'animal et l'humain. La coexistence du cheval et de la figure composite, l'instrument ou l'arme qu'elle brandit constituent

10. Des nappes d'ocre rouge entouraient le foyer.

des faits encore plus rares. Aucun lien graphique ne rattache les deux sujets mais il est difficile de ne pas les associer en une même scène : le cheval a-t-il été tué par l'être imaginaire qui le suit ?

Sur le verso, les gravures sont beaucoup plus denses que sur la face opposée et leur déchiffrement fut plus délicat. On repère à nouveau un cheval marchant vers la gauche. Le dessin est moins ferme que pour son congénère du recto, et la gravure encore plus fine, aussi a-t-on du mal à le percevoir. L'animal est court et trapu avec une queue bien décollée de la cuisse. L'encolure courte se poursuit par une tête large, à l'oreille rabattue ; la bouche est ouverte, le naseau indiqué mais il n'y a pas d'œil. Les quatre membres esquissés ne sont pas rattachés au corps et deux seulement possèdent des sabots. L'antérieur droit paraît bisulque mais il s'agit vraisemblablement d'une reprise, légèrement décalée vers l'avant. Une blessure marque le centre du thorax.

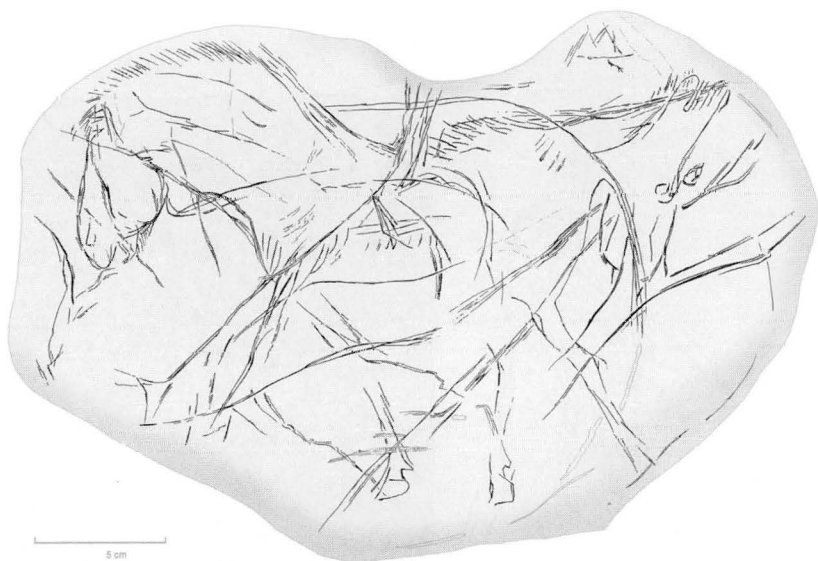
Si l'on fait tourner le galet de 180°, on devine les contours d'un cervidé, dont la tête atteint le bord de la pierre. En profil gauche, il semble figuré dans l'attitude du brame : encolure tendue, tête projetée vers l'avant. Le fanon et un pinceau de poils sous le ventre montrent que l'on est présence d'un mâle dont la ramure est sommairement indiquée par la perche et un andouiller massif. Sur la tête au tracé confus, on compte deux yeux et un double chanfrein, comme si un second cervidé se dissimulait ; pour confirmer cette impression, on découvre le dessin d'un autre corps, formant un angle de 30 degrés avec le précédent, dans une attitude dynamique ; la tête est rejetée en arrière et la ramure commune aux deux animaux. L'artiste semble ainsi avoir voulu les superposer étroitement, cherchant à fusionner les contours, ce qui a eu pour résultat d'en compliquer le déchiffrement respectif ; en effet, il est parfois difficile d'attribuer tel ou tel détail à l'un plutôt qu'à l'autre.

Comme le cheval, ces cervidés jumelés manquent de fermeté dans le dessin et l'on peut hésiter dans l'identification de l'espèce : Cerf ou Renne ? La ramure sommaire possède un andouiller large qui suggère une extrémité palmée. Malgré le fanon discret, nous sommes donc en présence de rennes.

En raison de la finesse des gravures et des dépôts de calcite, les superpositions ponctuelles de traits (que l'on utilise traditionnellement pour établir la chronologie des gravures) ne permettent pas de conclure clairement sur l'ordre d'exécution des trois animaux. À titre d'hypothèse, il semble que le renne « bramant » ait été gravé en premier lieu, puis le cheval et enfin, le second cervidé.



Galet gravé d'Étiolles. Relevé sélectif.



Galet gravé d'Étiolles. Relevé du verso.

Comparaisons locales ou plus lointaines

La découverte d'Étiolles nous offre donc un témoignage de l'art du Magdalénien, si rare dans le Bassin parisien. On tentera de dégager les principales pistes de réflexion, d'abord en comparant les figures entre elles, puis en observant l'insertion du galet d'Étiolles dans le contexte local et régional.

Les deux chevaux possèdent des ressemblances : orientation, allongement et disposition des membres, bouche ouverte, manière identique de dessiner les sabots, la queue. Si l'on superpose les deux équidés, de nouvelles similitudes apparaissent : oreilles, emplacement du signe en blessure, superposition presque parfaite de l'ensemble attache de la queue, ligne dorsale, crinière. De telles analogies, tant au niveau de l'attitude que des détails, pourraient bien désigner un auteur unique, même si le spécimen du recto semble l'œuvre d'une main plus habile, plus sûre dans ses gestes.



Galet d'Étiolles. 1 : relevé du verso (sens de lecture des rennes). 2 : relevé sélectif des deux rennes. 3 et 4 : propositions de lectures de chaque renne (la ramure est commune).

Ces chevaux témoignent d'une recherche poussée de naturalisme, perceptible dans de nombreux détails, parfois très spécifiques (présence de la châtaigne). Une telle tendance est bien connue dans l'art de la période considérée, sur les plaquettes de Gönnersdorf, de Limeuil, La Madeleine ... Cependant, les chevaux d'Étiolles possèdent une certaine originalité stylistique ; l'allure efflanquée, les longues jambes les distinguent du modèle type de l'art magdalénien, au ventre rond, plutôt court sur pattes. Nous avons longuement cherché ailleurs des équidés qui s'en approchent, sans grand succès, à l'exception d'une figure issue du Magdalénien supérieur de La Paloma (Asturies). D'autres exemples existent à Limeuil mais il s'agit alors de jeunes animaux, voire de poulains dont la particularité anatomique est justement de posséder de longues jambes.

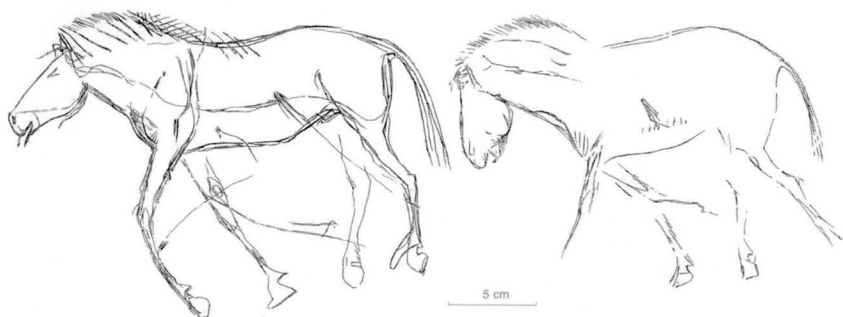
Dans le Bassin parisien, une tête de cheval gravée sur la face crayeuse d'un éclat de silex fut signalée à Pincevent (Seine-et-Marne) en 1975. L'éclat a pu être rattaché à d'autres pièces de silex appartenant à une couche archéologique datée de l'Épipaléolithique (aux alentours de 10 000 BP), marquant l'extrême fin de la période glaciaire. La gravure minuscule (46 mm de long) comporte pourtant des détails : indications de l'œil, de la barbe, de la bouche. Malgré des différences, on peut la comparer à une tête de cheval gravée sur une plaquette de schiste de Cepoy (Loiret), trouvée dans un niveau hambourgien de datation voisine.

En l'état actuel de nos connaissances, aucun site d'art rupestre du Bassin parisien n'est attribuable avec certitude au Paléolithique. L'absence dans la région de réseau souterrain et de cavités fournit une première explication ; cependant, la datation de quelques gravures et peintures réalisées sur les grès stampiens d'abris en forêt de Fontainebleau a autrefois été débattue. Ce fut le cas de l'équidé gravé sous l'abri du Cheval dans le massif des Trois Pignons à Noisy-sur-Ecole (Seine-et-Marne) : son naturalisme, qui le singularise parmi les autres ensembles de gravures schématiques locaux (d'âge post-glaciaire), a pu faire penser au « style paléolithique » mais cette hypothèse n'est plus guère retenue ¹¹ et, en tout cas, reste difficile à étayer.

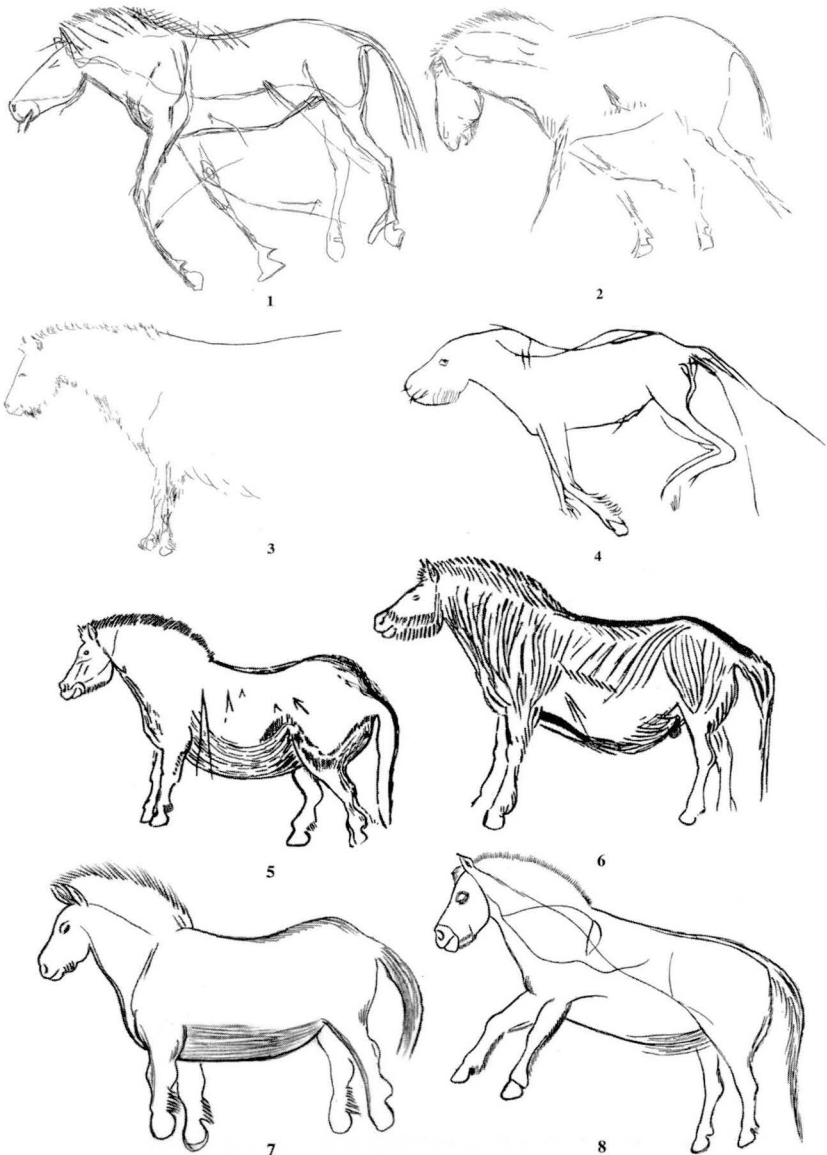
Un autre cheval, peint en rouge sur un bloc de grès trouvé en 1954 dans une carrière à Boutigny (Essonne) pose aussi la question de son âge ¹². Les conditions précises de découverte sont inconnues ; on ne sait pas s'il s'agit d'un morceau de paroi détachée lors de l'exploitation ou d'une plaque de grès utilisée comme support de l'œuvre. La tête manque. Comme l'écrit A. Leroi-Gourhan, « le corps de l'animal

11. C'est en tout cas l'opinion de M. A. Garcia, chercheur au CNRS, qui a réalisé le moulage de cette gravure et l'a longuement étudiée.

12. Bloc conservé et exposé au Musée d'Archéologie Nationale (St-Germain-en-Laye).



Les deux chevaux présentent des divergences mais aussi de fortes analogies dans l'allure, l'attache des membres et de la queue, la crinière etc.

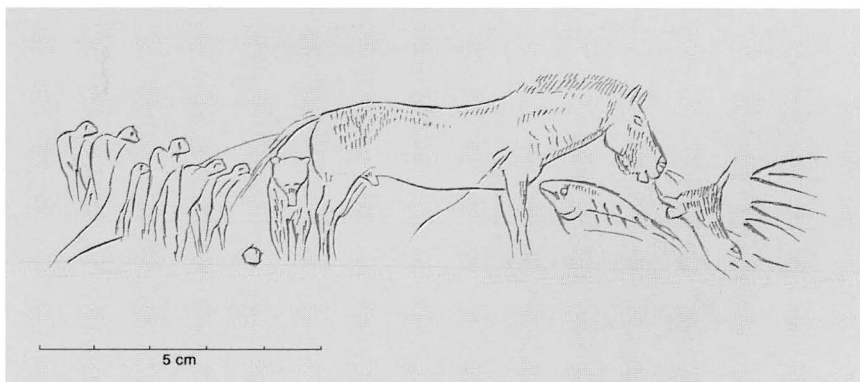


Les deux chevaux d'Étiolles comparés à des congénères de l'art mobilier (3 : Gönnersdorf ; 4 : La Paloma) et pariétal magdalénien (5 : Trois Frères ; 6 : Niaux ; 7 : La Pasiega ; 8 : Les Combarelles) (relevés Bosinski et Fischer ; Barandiaran ; Breuil).

est tracé à l'ocre rouge par points jointifs appliqués avec un colorant en pâte. Notre embarras tient simplement au fait que cette peinture a été trouvée dans une région où les références sont inexistantes »¹³. La technique, l'allure générale, les détails de représentation des membres ou de la queue forment un faisceau convergent d'indices en faveur d'une datation paléolithique de cette peinture, qui serait ainsi l'unique vestige conservé d'un art rupestre régional.

Les cervidés ne donnent guère prise à une analyse stylistique approfondie car ils manquent de détails (bois, sabots, pelage...) ; en revanche, sur le plan thématique, la présence du Renne et son association avec le Cheval nous rappellent des décors gravés du Magdalénien supérieur « classique », aussi bien sur os que sur plaquette (grottes de Gourdan, Lortet en Pyrénées ; abri de La Madeleine en Périgord).

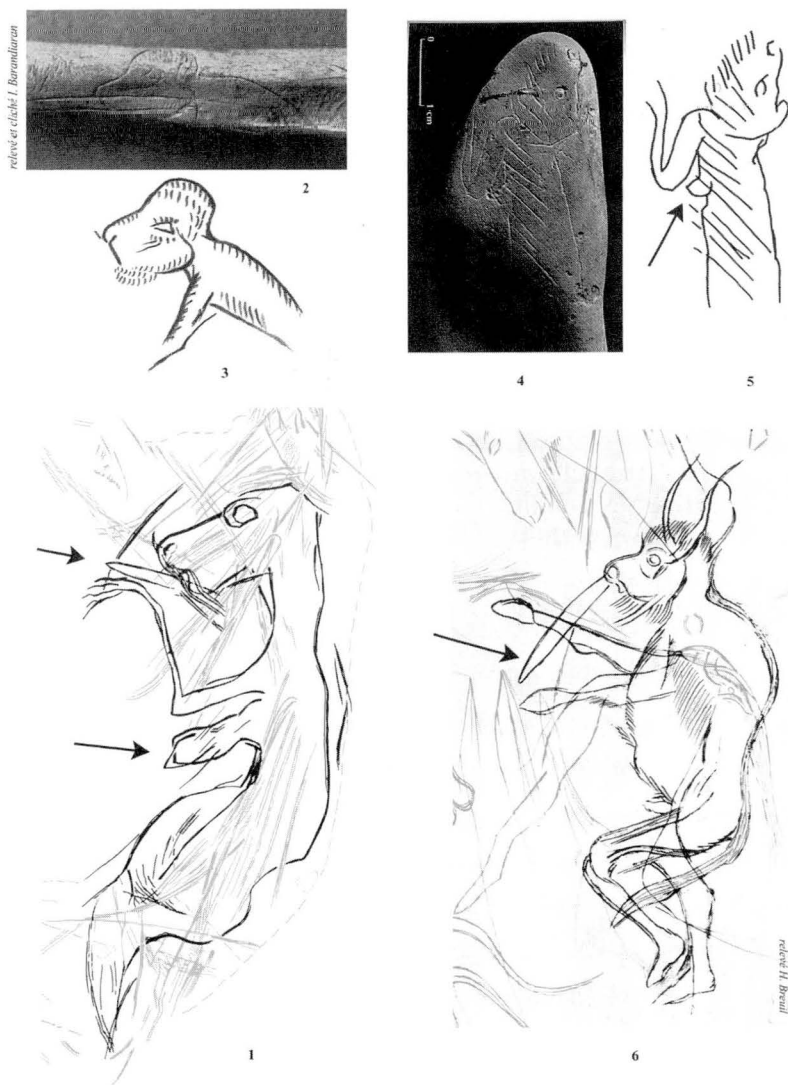
L'association de l'Humain (composite) et du Cheval rappelle une scène gravée sur os d'oiseau de la grotte de La Vache, de datation voisine, dans laquelle un groupe de personnages schématiques est placé derrière un étalon ; autres analogies, les chevaux portent un signe en blessure au thorax.



Scène gravée sur un tube en os d'oiseau du Magdalénien supérieur de la grotte de La Vache (Ariège). Association d'un étalon blessé et d'humains (relevé S. Rougane).

La créature composite ne se rattache à rien de connu localement ; en revanche, elle s'intègre à la famille des êtres chimériques connus sur les parois des grottes ornées du Périgord (Les Combarelles) ou des Pyrénées (Massat, Marsoulas et surtout Les Trois Frères). Dans ce dernier site ariégeois existent plusieurs individus ; l'un d'entre eux, considéré comme jouant de la flûte nasale, possède un fuseau gravé

13. LEROY-GOURHAN André, « la peinture pariétale de Boutigny » in *Antiquités Nationales*, t. 8, p. 8-10.



Documents de comparaison pour l'être composite gravé sur le galet d'Étiolles (n° 1). Des figures combinant des caractères humains et animaux sont connus sur plusieurs objets datés du Magdalénien moyen et supérieur, notamment sur un os d'oiseau de Torre (prov. de Santander, Espagne, n° 2 et 3). La plupart semblent de sexe masculin, à l'exception d'une figure pourvue d'un sein, gravée sur un galet de La Madeleine (Dordogne) (n° 4 et 5). L'objet en forme de fuseau placé devant la bouche rappelle un attribut analogue, décrit comme une "flûte nasale", relevé par H. Breuil sur un "sorcier" mi-humain, mi-bison gravé sur paroi dans la grotte des Trois-Frères (Ariège) (n° 6).

devant le museau, détail qui rappelle le galet d'Étiolles. En art mobilier, des créatures mi-humaines, mi-animales existent, entre autres, sur plaquette à Isturitz (Pyrénées Atlantiques), à Enlène (Ariège), aux Espélugues (Hautes-Pyrénées), à Gönnersdorf (Rhénanie, Allemagne) ou sur os d'oiseau à Torre (Espagne) ; toutefois, la plus proche de celle décrite ici se trouve sur un autre galet provenant du Magdalénien moyen de l'abri de La Madeleine (Dordogne) (fig. 14).

Conclusions préliminaires

Le galet gravé d'Étiolles constitue une découverte de première importance. Les figures, notamment les chevaux, présentent des particularités graphiques dont il reste à évaluer l'importance dans l'aire magdalénienne septentrionale. En effet, il est difficile, avec deux spécimens, de parler de " style " local. La comparaison des équidés d'Étiolles avec ceux de Cepoy, de Pincevent (d'âge un peu plus récent) ou de Boutigny n'apporte pas d'élément marquant. Ces pièces montrent surtout que le Cheval jouait un rôle thématique privilégié dans l'art de la fin du Paléolithique régional.

En revanche, on a vu que les éléments de comparaisons (tant stylistiques que thématiques) sont à chercher dans l'art des provinces méridionales, dont on pensait jusqu'alors que les influences n'avaient pas atteint le Bassin parisien. Cette découverte, certes isolée, montre qu'une forte communauté symbolique unissait les groupes culturels magdaléniens dans leurs différents territoires.

Notes archéologiques*

Bondoufle¹ - ZAC de la Martinière

L'intervention menée par l'INRAP a mis en évidence de nombreuses structures en creux attribuables à une aire de stockage d'une partie d'un habitat rural du Moyen Âge, à mettre en relation avec l'édification de l'église au XII^e s. Une sépulture gauloise isolée a été découverte lors des travaux de décapage. L'individu a été déposé dans une fosse rectangulaire (1,85 × 0,80 × 0,25 m). Il était allongé sur le dos et portait, au poignet, un bracelet en bronze.

Mathieu DUPLESSIS (INRAP 2006)

Bouray-sur-Juine²

M. Génisse a découvert un deuxième abri au lieu-dit "la Vallée Rossignol" au sud du village, comportant deux quadrillages, trois séries de sillons parallèles et quelque sillons isolés.

GER SAR

Brières-les-Scellés³

Frédéric Gatineau a retrouvé l'abri "La Roche aux Lunettes" signalé par Georges Courty en 1907 au lieu-dit "Les Roches" au nord-est du village. On y remarque deux panneaux, ornés de losange, cruciforme, chevrons et sillons, qui ont la particularité de n'avoir pu être gravés que par des enfants, l'accès à la salle se faisant par un trou d'homme d'un diamètre de 31 cm et les panneaux étant trop éloignés pour permettre une gravure à bras tendus.

GER SAR

* Ces notes sont réunies par Paulette CAVAILLER avec la collaboration d'Alain SENÉE.

1. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Ris-Orangis.

2. Essonne, arr. d'Étampes, cant. d'Étréchy.

3. Essonne, arr. et cant. d'Étampes

*Chilly-Mazarin*⁴ - ZAC de la butte aux Bergers III

Découvertes de huit structures protohistoriques et de deux silos gigantesques contenant une sépulture féminine et un dépôt d'animaux.

*Lisses*⁵

Plusieurs zones ont été successivement diagnostiquées sur une surface de 40 ha. Cette partie du plateau a été colonisée au néolithique, dès le "Villeneuve-Saint-Germain". Quelques indices attestent la présence d'un habitat attribuable au Bronze final/Hallstatt ancien. Une véritable structuration de l'espace apparaît à l'époque gallo-romaine avec la réalisation de réseaux hydrauliques, essentiellement artificiels (mares, fossés collecteurs), de clôtures et de structures bâties.

Olivier LABAT (INRAP 2006)

*Longjumeau*⁶ - *Champtier des Cerisiers*

La fouille dont nous avons rendu compte l'an dernier a permis de dégager, en 2005, une villa gallo-romaine des II^e et III^e s. comportant de belles fresques murales.

*Milly-la-Forêt*⁷

Le projet d'extension de la carrière Fulchiron aux lieux-dits "Le Bois-Rond", "Bois-du-chenay" et "Partie du Corbeau" a permis de découvrir un habitat ouvert de la fin de du 1^{er} Âge du Fer, début du V^e s. avant J.-C., et de mettre en évidence un quartier d'activités artisanales diverses dont celle de la métallurgie ainsi que trente silos. Une abondante vaisselle de prestige a également été découverte : vases tournés à décor cannelé importés de la région de Bourges et de la céramique peinte. La mise en évidence de pratiques culturelles de cette période : dépôt d'une vache complète dans un silo aménagé spécialement, sépulture d'une jeune femme dans un autre, dépôts de restes de banquets accompagnés d'objets sélectionnés à cet effet.

Antide VIAND (INRAP 2006)

4. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Longjumeau.

5. Essonne, arr. et cant. d'Évry.

6. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de canton.

7. Essonne, arr. d'Évry, chef lieu de canton.

Une deuxième intervention sur ce même site du Hallstatt final a livré une sépulture à incinération en urne céramique qui contenait un bracelet en bronze.

Fabienne BOISSEAU (INRAP 2006)

Par ailleurs, Jean-Pierre Auffret a découvert au lieu-dit "Partie de la Vendée", le long du chemin des Cents Marches, un abri comportant une série de sillons parallèles, quelques sillons désordonnés, des graffitis et deux motifs quadrangulaires.

GERSAR

Montlhéry⁸

Nous avons en 2002 présenté dans ce bulletin, les graffiti datant de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e s. situés dans le bâtiment dit de l'auditoire aux anciennes prisons de la Prévôté, Grande rue à Montlhéry. L'aménagement du bâtiment par la municipalité en « Maison du Patrimoine » a complètement détruit les graffiti. Ils étaient disposés sur les murs latéraux d'une porte charretière, elle-même issue du percement du bâtiment avec suppression d'un étage. Le mur nord a disparu pour réaliser une grande salle par regroupement du passage de la porte et de la pièce du rez-de-chaussée. Le mur sud a été maçonné et seul un petit témoignage des graffiti, un panneau de 50 cm sur 50, a été conservé. La dépose des graffiti avait été envisagée mais les devis fournis par deux entreprises spécialisées étaient trop élevés. Cette disparition est bien regrettable surtout dans le contexte d'une « Maison du Patrimoine ».

Heureusement nous avons entrepris en 1999, le relevé manuel complet des graffiti, soit environs 30 m², ainsi qu'un relevé photographique. Outre leur présentation dans le bulletin de la SHAEH, ils avaient fait l'objet de quelques articles avec des illustrations partielles.

Bénard Alain : « Les graffiti des prisons de la prévôté de Montlhéry » in *Essonne & Hurepoix*, bull. de la SHAEH, n° 71, 2002, p. 83-88, 6 fig. ; « Relevé des graffiti aux anciennes prisons dites de la prévôté de Montlhéry » in *Art Rupestre*, bull. du GERSAR, n° 49, 2002, p. 8-12, 6 fig. ; « Les graffiti des anciennes prisons dites de la prévôté à Montlhéry (Essonne) » in *Actes des Premières Rencontres Graffiti Anciens*, Loches (Indre-et-Loire), 20 et 21 octobre 2001, Ass. de Sauvegarde du Patrimoine Archéologique et Glyptographique (ASPAG), 2002, p. 11-14, 11 fig. ; « Les graffiti des anciennes prisons dites de la prévôté à Montlhéry » in *Actes de la journée archéologique*

8. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de canton.

de Saint-Pierre-du-Perray, 13 octobre 2001, *Archéologie en Essonne*, 2003, pp 106-110, 9 fig.

Alain BÉNARD (GERSAR)

*Morigny-Champigny*⁹

En prévision de la déviation de la RD 207, un diagnostic archéologique a été réalisé ; il a mis en évidence au sud de la ferme de Saint-Phallier, une grande nécropole gallo-romaine contenant plusieurs milliers de sépultures. Cette nécropole pourrait être celle de l'agglomération antique d'Étampes que Michel Martin situe au nord de la ville actuelle. En novembre, en creusant les fondations d'un pavillon, chemin aux Chèvres, les ouvriers ont mis au jour un sarcophage en pierre contenant un squelette. Une opération de fouilles préventives a aussitôt été confiée à l'INRAP, sous la direction de Y. Franel. Une quarantaine de squelettes a été dégagée sur, environ, 100 m², dépourvue de matériel funéraire. Le type de sarcophage et les fragments de céramique découverts dans une fosse et à la base des couches recouvrant les sépultures permettent de dater cette petite nécropole de la fin de l'Antiquité et des tout débuts du Moyen Âge. Elle pourrait correspondre à un habitat rural ou à une villa.

ÉTAMPES-HISTOIRE

Dans les bois dominant "Le Mississippi", M. Bret a signalé un petit abri avec deux dessins animaliers (avant train de cheval et tête d'ours). Un examen à la loupe binoculaire a mis en évidence l'utilisation du graphite pour le premier dessin et de charbon de bois ou fusain pour le second ; ces dessins sont donc récents !

GERSAR

*Orsay*¹⁰ et *Saclay*¹¹

Claire Bénard a prospecté, au sol, 130 ha autour de la ferme d'Orsigny et aux abords de l'étang de Saclay. Elle a pu y localiser plusieurs sites, allant de l'antiquité tardive au XII^e s.

9. Essonne, arr. et cant. d'Étampes.

10. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de canton.

11. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Bièvres.

Patrimoine architectural

Une découverte d'archéologie monumentale au château de Boissy-le-Sec¹

Jean-Pierre DOBLER

10 Grande rue

91870 Boissy-le-Sec

dobler.ecomar@wanadoo.fr

À l'occasion du ravalement des façades donnant sur la cour d'entrée du château de Boissy-le-Sec, au cours de l'année 2006, opération ayant bénéficié du label de la Fondation du Patrimoine, ont été découverts quinze encadrements de fenêtre en pierre de taille, datant de la fin du Moyen Âge, dont on ignorait l'existence. Cette découverte d'archéologie monumentale permet d'éclairer l'histoire de la construction des bâtiments de ce château qualifié de « palimpseste architectural » par les auteurs de l'ouvrage *Étampes, un canton entre Beauce et Hurepoix*² présentant les résultats de l'Inventaire Général de ce territoire du sud de l'Essonne, effectué en 1987.

La longue évolution historique des bâtiments

Boissy-le-Sec, situé à mi-chemin entre Étampes et Dourdan, se trouvait, à l'époque des premiers Capétiens au centre de la partie méridionale du domaine royal, et son terroir était, en outre, un domaine direct de la couronne, comme en témoigne une charte de Louis VI le Gros, accordée vers 1120 conférant à ses habitants le privilège judiciaire de ne pouvoir être jugés que sur place. À cette époque, un maire, nommé par le roi, administrait, autour du bourg de Boissy et du hameau du Rotoir, les terres de la réserve appartenant

1. Essonne, arr. et cant. d'Étampes.

2. FRITSCH Julia, HERVÉ Dominique (dir.), *Étampes, un canton entre Beauce et Hurepoix*, coll. Les cahiers du Patrimoine, Paris, 1999, APPIF, in-4°, 304 p., ill.

directement au souverain et percevait les redevances de celles exploitées par des paysans censitaires.

On peut supposer qu'une grange royale était le siège de cette grande exploitation agricole et qu'elle se trouvait plus ou moins à l'emplacement actuel de la ferme du château, à l'entrée du pays en venant d'Étampes par l'ancien chemin qui menait à Dourdan au-delà du bourg de Boissy. Mais cette grange n'avait pas fonction de procurer un logement convenable pour le roi et sa suite ; en effet, le souverain qui disposait d'un palais à Étampes et d'un château à Dourdan, n'avait pas l'occasion de séjourner dans un manoir à Boissy-le-Sec.

Cette situation de dépendance directe de la couronne prit fin avec Philippe Auguste, qui, après avoir créé, en 1210, pour son échanson Galeran un fief viager sur les terres du Rotoir, institua, en 1216, une seigneurie centrée sur le bourg de Boissy, en faveur du chevalier Gautier de Nanteau, de la branche cadette de la première maison de Nemours, famille de l'entourage du roi qui lui avait donné plusieurs chambellans ainsi qu'à ses ancêtres.

Il paraît normal que Gautier de Nanteau ait fait construire un manoir au siège de sa nouvelle seigneurie et l'on peut considérer, comme un vestige de celui-ci, la cave qui subsiste, en dessous du corps de logis principal actuel du château, et dont la taille et la disposition en croix de Lorraine sont similaires à celles d'une cave qui s'étend sous la plate forme du château philippin de Montlhéry. D'autres structures verticales aux murs épais se trouvent englobées dans le bâti actuel ; elles sont impossibles à dater précisément mais certaines faisaient peut-être déjà parties du manoir de Gautier de Nanteau et de ses successeurs immédiats.

L'escalier d'accès à la cave alvéolée, large et droit, débouche dans une salle voûtée en plein cintre, aujourd'hui en sous-sol, sous un massif de maçonnerie en saillie, surmontant sa couverture formée par une voûte en pente que termine l'encadrement en pierre de taille d'une ancienne porte à deux battants. Le linteau de cet encadrement comporte, en son centre, en haut relief, le tronc d'un petit personnage, malheureusement décapité. Une telle entrée de cave devait à l'origine se situer à l'extérieur, probablement au pied d'un pignon du manoir primitif, ce qui implique un rehaussement du sol d'environ 3,60 m, intervenu depuis sept siècles.

La salle d'où part l'escalier de la cave, est presque carrée (environ 7 × 7 m.) et son pilier central supporte huit arcs ogivaux en pierres taillées qui soutiennent quatre voûtes maçonnées quadripartites ; ces arcs aboutissent à quatre pilastres engagés au milieu de chacun des murs. La construction de cette salle voûtée de style gothique dépouillé, manifestement postérieure à la cave alvéolée, pourrait dater de la

fin du XIII^e siècle. Bien qu'aujourd'hui en sous-sol, l'ampleur et la hauteur sous voûte de la salle indiquent qu'elle n'était pas, à l'origine, une simple cave mais une pièce importante du manoir, peut-être l'audience du tribunal seigneurial. Le bâtiment au niveau bas duquel se situe la salle voûtée était une structure carrée qui comportait au moins trois niveaux d'après les vestiges qui en subsistent dans l'extrémité occidentale de l'actuel corps de logis principal. Le récent ravalement a révélé, au dessus de la salle voûtée, une petite baie manifestement plus ancienne que les deux grandes fenêtres de l'actuel rez-de-chaussée qui l'encadrent

Les historiens locaux, depuis Maxime de Mont-Rond, assignent la date de 1339 à l'achèvement d'un château fort à Boissy-le-Sec et créditent de cette réalisation Jean Paviot, chevalier banneret de l'host royal de Philippe V de Valois. Il paraît, en effet, probable qu'à la veille de la guerre de Cent Ans, le roi de France ait décidé de renforcer les défenses avancées de sa capitale du côté d'où pouvait provenir, à travers la Beauce, des « chevauchées » anglaises parties d'Aquitaine. Entre les châteaux royaux d'Étampes et de Dourdan, défendant respectivement les vallées de la Juine et de l'Orge, Boissy-le-Sec pouvait surveiller celle de la Renarde où passait un très ancien grand chemin de la Beauce à Paris. Le roi pourrait avoir user de son droit de placer une garnison dans un château de son domaine, même si cet édifice ne lui appartenait pas. En fait, ce n'est qu'en 1349 que Jean Paviot rendit foi et hommage pour sa seigneurie de Boissy-le-Sec à la duchesse d'Alençon, laquelle agissait pour le compte de son fils, né d'un premier mariage avec Louis d'Evreux, qui tenait de celui-ci le comté d'Étampes en apanage du Roi.

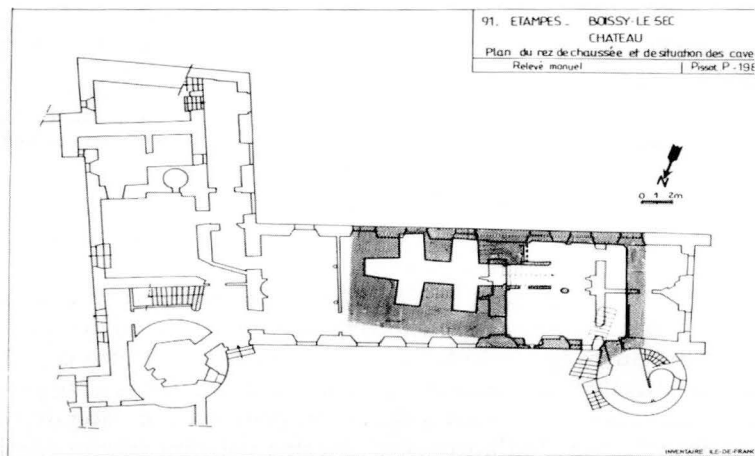
D'après ce qui en subsiste, la forteresse du chevalier Jean Paviot comportait, reliées par des courtines crénelées ou de simples murailles, différentes structures verticales. Elles comprenaient certainement la tour de l'est, peut-être encore entièrement entourée d'un fossé, la tour carrée au bas de laquelle se trouve la salle voûtée, flanquée de la tour ronde de l'ouest, et une autre tour carrée qui abritait la « grande salle » au rez-de-chaussée et l'*aula* au premier étage. Il semble, d'après les vestiges en place dans l'actuel mur pignon méridional de l'aile sud, qu'un autre ouvrage de défense, rectangulaire ou semi-circulaire, existait au Moyen Âge. Entre cet ouvrage et la tour de la grande salle, se situait sans doute le logis seigneurial primitif qui ouvrait sur la basse-cour à l'est et, de l'autre côté, sur une cour intérieure entourée de courtines qui englobaient à l'ouest, la tour carrée de la salle voûtée et la tour ronde qui la flanque.

Une autre cour plus vaste, formant une esplanade rectangulaire allongée au nord du château, fut probablement créée par Jean Paviot ;

son enceinte était défendue par la tour ronde précitée et par des tourelles d'angle dont l'une subsiste aujourd'hui. Cette esplanade pouvait contenir les casernements de la garnison dont il reste peut-être le long bâtiment à étage carré, dit des « communs ». Si la basse-cour se trouvait alors à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la vaste « ferme du château », elle pouvait être comprise dans cette enceinte extérieure

Ce château n'était pas si fort qu'il ait pu résister aux Anglais quand ceux-ci entreprirent, après la bataille de Poitiers, de menacer Paris : en effet, il fut pris par eux, probablement en 1358, lors du siège d'Étampes. Bien qu'en 1360, aux termes du traité de Brétigny, Boissy-le-Sec ait figuré au nombre des places fortes, laissées en gage au roi d'Angleterre comme garantie du paiement de la rançon du roi Jean le Bon, le château fut immédiatement racheté par le Prévôt des marchands de Paris, soucieux de préserver la libre circulation des grains de Beauce vers la capitale.

On ignore dans quel état se trouvait le château, après sa prise et son occupation par les troupes anglaises, mais il est certain que sa valeur stratégique était fortement affaiblie par les progrès de l'artillerie dans la seconde moitié du XIV^e siècle. C'est dès après la fin de la guerre de Cent Ans qu'il fut transformé en demeure de plaisance par les descendants de Jean Paviot qui, à l'époque jouaient un rôle important à la cour de Charles VII puis de Louis XI, remplissant des fonctions



*Plan de l'état actuel du rez de-chaussée du château de Boissy-le-Sec
En gris la situation en sous-sol de la cave alvéolée et de la salle voûtée du bâtiment primitif.*

(Relevé effectué pour l'Inventaire Général du canton d'Étampes par P.Pissot et reproduit sur une fiche disponible aux Archives départementales de l'Essonne).

honorifiques auprès du roi ou des princes du sang, tels le duc Charles d'Orléans ou Charles de France, duc de Berry, puis de Normandie, enfin de Guyenne.

Ces seigneurs de Boissy-le-Sec, membres de l'ancienne chevalerie française, contractèrent, au XV^e siècle de riches alliances ; citons, en particulier, en 1401, celle de Jacques de Paviot, le premier à avoir ajouté la particule à son patronyme, avec Alix de Montagu, descendante de banquiers italiens, et, en 1453, celle de son petit-fils Pierre avec Jacqueline de Bar, fille d'un négociant anobli de l'entourage de Jacques Cœur qui devint, sous le règne de Louis XI, Intendant Général des Finances pour les pays de langue d'oïl.

C'est probablement ce Pierre de Paviot qui donna à son château une forme en L en restaurant l'ancien logis féodal et en construisant l'actuel logis principal, entre les tours de l'est et de l'ouest, et un y intégrant la structure de la tour carrée au dessus de la salle voûtée. Ainsi le vieil ouvrage de défense devint-il, dès lors, une demeure de plaisance ;

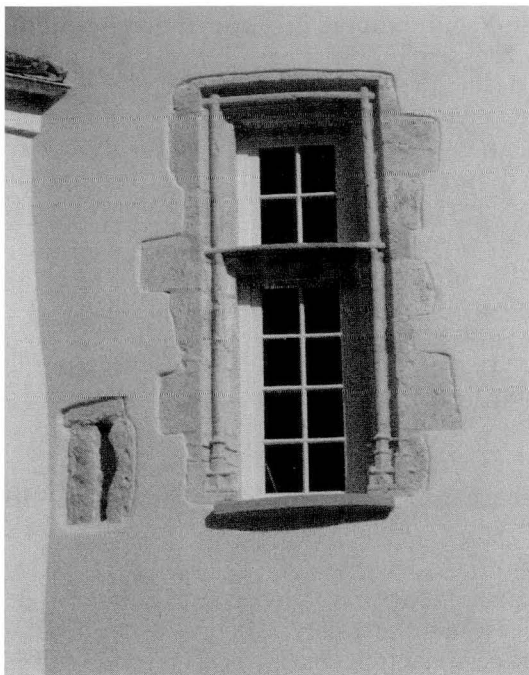
L'archéologie monumentale pallie les lacunes de l'Histoire

En l'absence de tout document d'archives, décrivant le château de Boissy et les campagnes successives de travaux, effectuées avant la fin du XVII^e siècle, on supposait, en fonction des lambris Régence de ses pièces de réception, que la construction ou la reconstruction totale de ce corps de logis datait de la fin du règne de Louis XIV, lorsque la seigneurie, était passée entre plusieurs mains, après la mort du dernier Paviot en 1697, avant d'aboutir, en 1711, dans celles de Charles Boyetet de Mérouville, d'une famille de grands négociant d'Orléans, récemment anoblie par l'achat d'une charge de Secrétaire du Roi. D'importants travaux furent alors entrepris pour mettre le « Vieux château » au goût du jour.

C'est pourquoi, le ravalement de la façade sur la cour d'entrée, entrepris en 2006, avait pour but de lui restituer un style classique que l'on pensait correspondre à l'état initial du corps de logis principal.

Aussi la surprise du maître d'œuvre et celles des maîtres de l'ouvrage furent totales lorsque le piochage de l'épais crépi gris qui enlaidissait les façades sur la cour d'entrée, fit apparaître, autour des demi-fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage de la tour de l'est, des encadrements en pierre de taille, en calcaire de pays, dont les ébrasements présentaient de gracieuses colonnettes engagées appartenant à l'évidence au style gothique flamboyant, ce qui permet d'attribuer la réalisation de ce corps de logis à la fin du Moyen Âge, période de

transition architecturale entre le style gothique flamboyant et celui de la première Renaissance.



La demi-fenêtre du premier étage de la tour de l'est dont l'encadrement et la traverse présentent des moulures formant sur les côtés de l'ébrasement de fines colonnettes engagées qui témoignent de son appartenance au style gothique flamboyant.

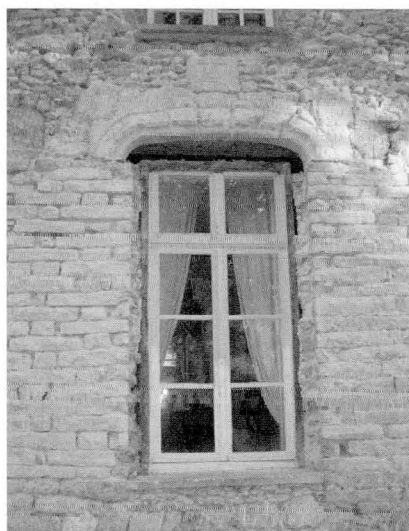
À droite, une archère, élément de l'ouvrage de défense antérieur, bouchée au XV^e siècle.

La seule référence architecturale au style de la fin du Moyen Âge, précédemment visible sur une façade de l'édifice, était l'ébrasement en pierre moulurée de l'actuelle porte-fenêtre de la cuisine donnant vers l'est sur la cour de la citerne. Cette ouverture conserve, en effet, sur son linteau l'amorce d'un meneau. On estimait donc que cette façade orientale de l'actuelle aile sud, appartenant au logis seigneurial primitif, était, en surface la partie la plus ancienne du château, antérieure de plus de deux siècles au corps de logis principal.

Moins surprenant fut le dégagement, au sein du petit appareil de moellons du mur de la tour de l'est, des encadrements en pierre de taille de deux archères : il était ainsi acquis que cet ouvrage faisait partie de la forteresse du Moyen Âge central.

La suite du piochage du crépi, révéla que, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage, treize des quatorze baies des sept travées du corps de logis principal sont également dotées d'encadrement de pierre de taille ; dix d'entre elles présentant des moulures en creux ou en relief dans leurs ébrasements.

Au centre de cette façade se trouvait, conformément au goût de l'époque où l'on commençait à aimer la symétrie, une porte d'entrée dont subsiste, sous le fronton, l'amorce d'une voûte en anse de panier. La modénature de ce fronton, hélas fortement « bûchée » présentait en faible relief, entre deux fleurons latéraux, un gâble formant le cadre du blason des Paviot dont il reste quelque traces de peinture à l'emplacement de la couronne qui coiffait l'aigle, principal meuble des armoiries de cette famille et au bas de l'aile dextre éployée de cet oiseau héraldique. Malheureusement les montants latéraux de cet encadrement central ont été détruits lorsque le petit appareil en moellon du mur d'origine à été remplacé, sans doute au XVIII^e siècle, pour consolider le centre de la façade du rez-de-chaussée, par un moyen appareil de parpaings de grès. Il semble toutefois probable que ces montants présentaient la même modénature que ceux de la fenêtre de l'étage de la même travée qui comporte une seule moulure en creux au bord de l'ébrasement et forme, en façade, un pilastre orné verticalement de deux moulures demi-rondes en relief.



La baie centrale du rez-de-chaussée qui était la porte d'entrée du corps de logis principal.



Le montant gauche de l'encadrement de la fenêtre centrale de l'étage de ce corps de logis.

La variété des modénatures des encadrements découverts

Ce montant, par son aspect de pilastre, annonce déjà la Renaissance dans cette époque de transition, mais les modénatures des autres encadrements, toutes exécutées dans le creux des ébrasements, ont conservé un aspect médiéval ; elles sont décrites ci-après :

- 1^{ère} travée : cette extrémité orientale de la façade, ressort en léger biais par rapport au reste et comporte, au rez-de-chaussée, la porte d'entrée actuelle laquelle, créée sans doute ultérieurement, ne présente pas d'ébrasement mouluré. En revanche, il en existe un à la fenêtre de l'étage, constitué par deux larges moulures en léger creux séparées par une gorge étroite plus profonde. Le linteau de cette baie présente la particularité de former un dièdre à son extrémité droite ; en effet, cette travée appartient, structurellement, à l'extrémité nord de l'aile sud, alors que le montant droit s'insère dans le chaînage de l'extrémité est du corps de logis principal.
- 2^e travée : les ébrasements des deux fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage présentent la même modénature que celle de la première travée et la première conserve les traces d'un meneau et d'une traverse. A l'étage du corps de logis principal les fenêtres sont dépourvues de leur fronton, ceux-ci ont été en effet masqués par la corniche de l'époque classique qu'il n'a pas été possible de supprimer.
- 3^e travée : Au rez-de-chaussée, l'encadrement en pierre taillée ne présente aucune moulure ; le montant droit a disparu lors de l'installation du parement de grès autour de la porte centrale ; à l'étage on retrouve cette sobriété pour les deux montants.
- 4^e travée : celle-ci qui occupe le centre de la façade, a été décrite plus haut.
- 5^e travée : le montant gauche de la baie du rez-de-chaussée a été supprimé. Le fronton et le montant droit présentent une modénature ondoyante composée, dans l'ébrasement, d'une moulure en relief succédant à une moulure en creux, sans gorge de séparation entre les deux. Les bords de l'ébrasement présentent des pans coupés nettement marqués ; ce qui, en conférant un relief tranché à la limite de cette ornementation, contraste avec la souplesse de la modénature de l'ébrasement. Cette disposition se retrouve sur les deux côtés de la baie de l'étage.
- 6^e travée : la baie du rez-de-chaussée permet d'apprécier l'effet de cette modénature ondoyante puisqu'elle est présente sur la totalité de son encadrement ; par contre, la fenêtre de l'étage ne présente aucun ébrasement mouluré, seul un modeste pan coupé vient assouplir son

encadrement en pierres taillées. Entre cette travée et la suivante est apparu au rez-de-chaussée, l'encadrement d'une petite fenêtre plus ancienne qui appartenait à la structure de la tour carrée à l'étage surmontant la salle voûtée ;

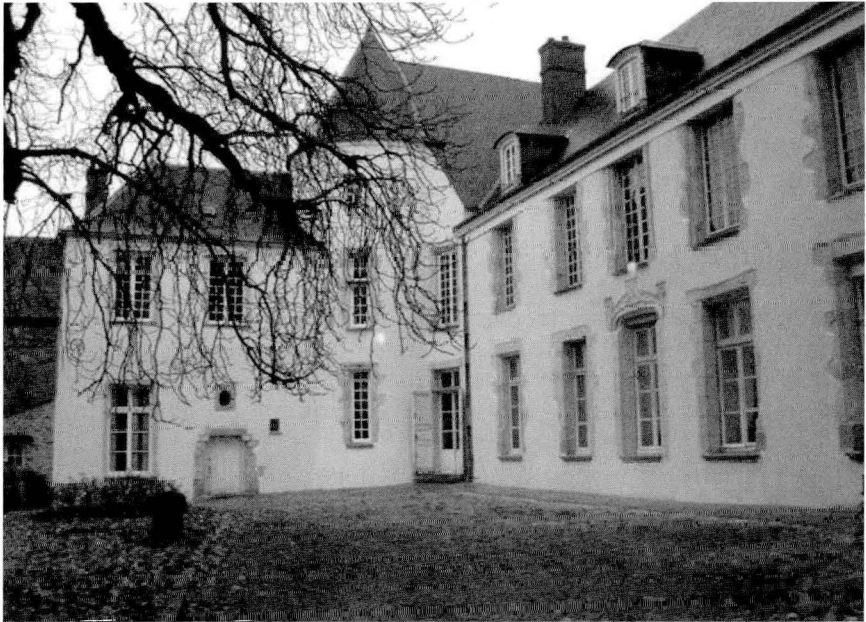
– 7^e travée : on a retrouvé, ici, sur les ébrasements des baies du rez-de-chaussée et de l'étage, le riche décor flamboyant de colonnettes engagées qui caractérise les deux demi-fenêtres, percées au XV^e siècle, dans la tour de l'est ; toutefois, les fûts de ces colonnettes ne sont pas en forme demi-ronde mais prismatique ce qui convient bien à cette ouverture plus large.

La restauration de la façade nord du corps de logis principal

À la suite de la découverte de ces encadrements de fenêtre du XV^e siècle, le projet initial de restitution de la façade classique, objet des travaux de ravalement entrepris, fut, avec l'accord de l'architecte des Bâtiments de France et de la Fondation du patrimoine, abandonné pour faire place à un programme de restauration de la façade la plus ancienne, celle de la fin du Moyen Âge, laquelle présentait un bien plus grand intérêt archéologique

Cette restauration ne pouvait être complète puisque toute la partie basse des baies du corps de logis principal, y compris les appuis de fenêtre, avait été supprimée lors de l'installation, au début du XVIII^e siècle, du fenestrage actuel, plus bas, d'environ 40 cm., que celui antérieurement réalisé. Il n'était pas possible de revenir en arrière en supprimant les fenêtres actuelles qui sont partie intégrante du décor intérieur de lambris Régence des pièces de réception du rez-de-chaussée. Aussi a-t-il été décidé d'installer, à ce niveau, de nouveaux appuis de fenêtre en pierre moulurée et d'ajouter au bas de chaque montant existant une pierre taillée d'une quarantaine de centimètres d'arête ; un tailleur de pierre fut chargé de la réalisation de ces éléments et de trouver un gisement de matériaux compatibles, les carrières de beaux bancs de calcaire de l'Étamptois étant, aujourd'hui, épuisées ou abandonnées. Le remplacement des quatre montants, irrémédiablement détruits au centre du rez-de-chaussée, était également nécessaire ; aussi, deux simples pilastres en ciment pierre ont été installés pour encadrer la baie centrale de l'ancienne porte et, pour les deux baies latérales, des plaquages de fausses pierres, s'inspirant de la disposition des pierres de taille des montants subsistants, ont été réalisés pour compléter les encadrements.

Des réparations discrètes ont été pratiquées sur les moulures les plus endommagées lors de la modification du fenestrage effectuée à l'époque classique. En effet cette modification avait provoqué la dissimulation des encadrements sous des couches de plâtre et d'enduits successifs, opération effectuée sans souci de préservation ; en particulier, il a fallu remodeler le gâble de la baie centrale et reconstituer ses fleurons latéraux et leurs crochets, en s'inspirant des traces qui subsistaient à la surface des pierres, après le bûchage de ces ornements.



Vue générale, après restauration des encadrements de fenêtre et ravalement par application d'un nouvel enduit à la chaux teintée, laissant à la vue les pierres de taille, des façades donnant sur la cour d'entrée du château de Boissy.

Conclusion

Les travaux qui viennent de s'achever au château de Boissy-le-Sec ajoutent au patrimoine monumental de l'Essonne un édifice civil que l'on peut désormais dater en majeure partie de la seconde moitié du XV^e siècle, époque où débute la reconstruction du royaume de France après les désastres de la guerre de Cent Ans et les combats de la « Ligue du Bien Public ». Il est probable que si l'on poursuivait le ravalement des façades sur le reste de l'édifice de nouvelles découvertes

viendraient conforter cette datation : d'ores et déjà des bases de colonnettes engagées sont apparues au ras de terre du côté du potager, autour d'une demi-fenêtre presque totalement murée du mur gouttereau oriental de l'aile sud.

Une telle datation présente un certain intérêt au plan régional, car c'est en Val de Loire, en Bretagne et en Normandie que subsistent aujourd'hui, les plus nombreux édifices urbains et châteaux de campagne, relevant, authentiquement, du style gothique flamboyant ou de celui de la première Renaissance. Par contre, en Île-de-France, en général, et dans l'Essonne en particulier, la plupart des châteaux ont été construits ou, le plus souvent, reconstruits totalement de la fin du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle par de grands commis, éminents parlementaires ou riches courtisans soucieux de ne pas s'éloigner de la résidence du roi, à partir de l'époque où, après la fin des Guerres de Religion, les Bourbons firent de Paris le siège permanent de leur autorité avant de la transférer, partiellement, à Versailles.

Bibliographie*

Livres et brochures

ARPIN (Renaud), *Montgeron a une histoire*. Montgeron, Association historique, 2006, 1 p.

AUBERT (Marcelle), *Maisons-Alfort. La vie religieuse depuis Hugues Capet en l'an 985*. Maisons-Alfort, Association Maisons-Alfort Histoire, 2005, 104 p.

AUDIGIÉ (Claude), *Sainte-Geneviève-des-Bois, des origines à 1789*. Paris, Le Livre de l'histoire, 2006, in-8°, 460 p.

Auguste Perret, l'orfèvre du béton, au service de l'atome : le CEA de Saclay. Athis-Mons, Maison de Banlieue et de l'Architecture, 2006, 4 p., ill.
Plaquette accompagnant l'exposition présentée à Athis-Mons du 6 septembre au 28 octobre.

BERNOIS (abbé), *Recherches sur Autruy et les seigneuries qui en dépendent*. Paris, Le Livre de l'histoire, 2005, in-8°, 115 p.
Réédition de 1893 sans mise à jour, hélas !

BIANCHI (Serge), *Des révoltes aux révolutions. Europe, Russie, Amérique (1770-1802). Essai d'interprétation*. Rennes, PUR, 2004, in-8°, 488 p.

BIMBENET-PRIVAT (Michèle), *Archives nationales : greffiers des bâtiments de Paris. Procès-verbaux d'expertises – Régence Z1j 521 à 556. Années 1715-1723*. Paris, Centre historique des Archives nationales, 2006, in-4°, 509 p.

Mentionne de nombreux personnages et bâtiments essonniers à Arpajon, Athis-Mons, Athon-la-Plaine, Bièvres, Bondoufle, Bouray-sur-Juine, Brétigny-sur-Orge, Bures-sur-Yvette, Chilly-Mazarin, Corbeil-Essonnes, Draveil, Étampes, Étiolles, Évry, Igny, Itteville, Janville-sur-Juine, Juvisy-sur-Orge, La

* Cette bibliographie a été recensée par Paulette CAVAILLER avec la collaboration de Dominique BASSIÈRE, responsable de la Bibliothèque aux Archives départementales de l'Essonne à Chamarande.

Norville, Lardy, Le Coudray-Montceaux, Longjumeau, Longpont-sur-Orge, Marcoussis, Marolles-en-Hurepoix, Massy, Mennecy, Montgeron, Morangis, Morsang-sur-Orge, Palaiseau, Saintry-sur-Seine, Saulx-les-Chartreux, Savigny-sur-Orge, Soisy-sur-Seine, Verrières-le-Buisson, Villebon-sur-Yvette, Villiers-le-Bâcle, Villiers-sur-Orge, Wissous et Yerres.

BOISDÉ (Gilbert), *À la recherche de l'ancêtre de Guillaume de Bures, prince de Tibériade*. Bures-sur-Yvette, Atelier d'histoire locale, 2006, 36 p.

Biographie de Guillaume de Bures. Il participa à la première croisade et devint prince de Tibériade. Généalogie de sa famille et petit historique de la région de Bures-sur-Yvette et de Gometz-le-Châtel, du X^e au XIII^e siècle.

BRIGAT (Arlette), *Archives du château de Saint-Germain-lès-Corbeil. Répertoire des cases de la salle des archives*. Saint-Germain-lès-Corbeil, Association Histoire et Patrimoine, 2005, in-4^o, n. p.

Ces documents sont maintenant déposés aux Archives départementales.

BRIGAT (Arlette), *La seigneurie de Saint-Germain-le-Vieux-Corbeil. La seigneurie du Val-Coquatrix (XIV^e-XVIII^e s.)*. Saint-Germain-lès-Corbeil, Association Histoire et Patrimoine, 2006, 3 vol. in-4^o, n. p.

Transcription chronologique de tous les actes de 1316 à 1837.

BRIGAT (Arlette), *La seigneurie du Val-Coquatrix à Saint-Germain-le-Vieux-Corbeil. Liste chronologique des actes*. Saint-Germain-lès-Corbeil, Association Histoire et Patrimoine, 2006, 3 vol. in-4^o, n. p.

Liste de tous les actes de 1640 à 1837.

BRIGAT (Arlette), *Les seigneurs de Saint-Germain-le-Vieux-Corbeil à travers les archives du château*. Saint-Germain-lès-Corbeil, Association Histoire et Patrimoine, 2006, n. p.

BRIGAT (Michel), *Les tuileries de Saint-Germain-lès-Corbeil*. Saint-Germain-lès-Corbeil, Association Histoire et Patrimoine, 2006, n. p., ill., cartes, plans.

CALLU (Agnès) et LEMOINE (Hervé), *Patrimoine sonore et audiovisuel français. Entre archives et témoignages. Guide de recherche en sciences sociales*, t. III : Paris et Île-de-France. Paris, Belin, 2005, in-8^o, 478 p.

Mentionne des fonds concernant Draveil, Gif-sur-Yvette, Massy, Savigny-sur-Orge et Yerres.

CHARRIER (Pierre), *Le maréchal Davout*. Éd. du Nouveau monde – Fondation Napoléon, 2005, in-8^o, 831 p., cartes.

Il posséda le domaine de Savigny-sur-Orge.

CHAUDÉ (abbé), *Histoire de Saulx-lès-Chartreux*. Paris, Le Livre de l'histoire, 2006, in-8^o, 390 p.

Réédition de 1881 sans mise à jour.

Chiffres-clés de la région Île-de-France 2006. Paris, IAURIF – CRCI – INSEE, 2006, in-8°, 71 p., cartes, glossaire.

Cartes et statistiques concernant population, logement, recherche, transports, économie, santé, tourisme.

COHEN-BOULAKIA (Élie), *Le développement économique au temps de l'Épérvy*. Évry, Association Mémoire de la ville nouvelle, document-mémoire n° 8, décembre 2006, in-4°, 40 p., ill.

L'auteur a dirigé, à l'Épérvy, le service chargé du développement économique et de la promotion de 1965 à 1991.

COSTES (Jacques), *La mesure du temps de l'Antiquité à nos jours. La vallée de la Bièvre et ses témoins du passé*. 2003.

DELORME (Jean), *Guide de recherche généalogique en Île-de-France*. Paris, Éd. généalogiques de la Voûte, 2005, 147 p.

DEVANLAY (Alain) *Guillevic à La Forêt-Sainte-Croix*. La Forêt-Sainte-Croix, L'Amicale sylvanienne, 2006, in-12, 46 p., ill.

Le poète (1907-1997) passa de nombreux week-ends et vacances, de 1953 à 1967, à La Forêt, où il acheta une maison. On lui doit « Élégie de La Forêt-Sainte-Croix ».

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques sous la direction de R. AUBERT, fasc 169b-170. Paris, Letouzey et Âné, in-4°.

Notices sur Jean-François-Joseph Charon dit Cyrille KOROLESVSIJ (1878-1959), ecclésiastique français de rite byzantin, consultant de la congrégation pour les églises orientales et écrivain qui fut élève du séminaire d'Issy.

Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, sous la direction de Claude PENNETIER. L'atelier, 2006, 2 vol. in 8°, 448 p.

Suite du Maïtron mais, semble-t-il, moins impartial. Ces deux premiers volumes de la période 1939-1968 comportent près d'un millier de biographies.

XVIII^e siècle (Le). Histoire, mémoire et rêves. Mélanges offerts à Jean Goulemot. Paris, Honoré Champion, 2006, 416 p.

Les grandes figures de la philosophie, les écrivains dont Bernardin de Saint-Pierre, les dramaturges font l'objet d'analyses spécifiques.

DURAND (Bruno), *Roustan et son empereur, de l'Égypte à Dourdan*. Dourdan, Société historique, 2005, in-8°, 32 p., ill.

Essonne (L'), balade sur les rives de l'histoire. Regard sur un patrimoine. Photos de François POCHE, textes de Jacques GÉLIS. Sermaise, Éd. PFP, 2006, in-4° carré, 190 p., ill.

Réédition de cet ouvrage paru en 2000.

Évry nouvelle, ville nouvelle. Grâne (26400), Créaphis, 2006, in-4° carré, n. p., ill.

Après trente ans d'existence, essai de bilan (habitat, société) et projets. Nombreux témoignages.

FEUTRY (Sandrine), *Un aller-retour dans le temps : Étampes-Pithiviers.* Versailles, ENS du paysage, promotion 2001-2005, 154 p.

FRIZOT (Julien), *Sur les pas des Templiers en terre de France.* Éd. Ouest-France, 2005, in-8°, 127 p., ill.

Mention succincte des commanderies de Chalou-Moulineux, d'Étampes et de Balizy à Longjumeau. Importants oublis. Bibliographie succincte. Aucune mention de source.

Frontières (Les) indicibles de la délinquance juvénile : le cas des jeunes FMA, sous la direction de Mathias GARDET. s. l. , 2006, n. p.

Présentation de l'activité du Centre d'action éducative de la ferme de Champagne à Savigny-sur-Orge vers 1958-1959 et du parcours de quelques jeunes internés FMA (Français musulmans d'Algérie).

GARRIOT (Jean-Pierre), *Souvenirs : Monsieur Jacques Boulet, de 1954 à 1976.* Les-Granges-le-Roi, Mémoire vivante, 2006, n. p., ill.

Histoire de l'école primaire des Granges-le-Roi à l'époque de l'instituteur J. Boulet.

GAUTIER (Jean) et GAUTIER-DORÉ (Gisèle), *Une histoire de Brunoy en couleurs.* Brunoy, Société d'art, d'histoire et d'archéologie de la vallée de l'Yerres, 2006, 49 p., ill.

Histoire de Brunoy de la préhistoire au XX^e s. racontée aux enfants. Texte de J. Gautier, illustrations de G. Gautier-Doré.

GÉLIS (Jacques), *Les enfants des limbes. Morts-nés et parents dans l'Europe chrétienne.* Paris, Éd. Audibert, 2006, in-8°, 396 p., ill., cartes.

Jacques Gélis, spécialiste de l'histoire de la naissance, a rassemblé une multitude de témoignages sur les répités miraculeux qui ont permis à de nombreux enfants morts-nés d'être baptisés et enterrés chrétiennement. La mention la plus ancienne de cette pratique remonte à 1172, en Frise, en même temps que l'invention du « limbe des enfants », concept qui sera reconnu par saint Thomas d'Aquin en 1274. Si tout le monde connaît l'histoire du répit dont bénéficia un enfant de Lagny grâce aux prières de la communauté et de Jeanne d'Arc en 1429, bien peu avaient conscience de l'ampleur de cette tradition encore vivante à la fin du XIX^e s. dans divers lieux de France et d'Europe. Notre région était à la limite occidentale des pays de répit. On ne peut citer que le culte des corps saints des trois enfants martyrs saints Cant, Cantien et Cantienne d'Étampes et celui de Notre-Dame à La Ferté-Alais et à Pringy (S-et-M).

GERVEREAU (Sylvain), *Val de Bièvre. Le patrimoine à la loupe*. Communauté d'agglomération de Bures, 2005.

GINESTE (Bernard), Henri 1^{er}. *Charte en faveur de Notre-Dame d'Étampes (1046)*. Corpus Étampois. www.corpusetampois.com/cls-11-henri1notredame1046.html, 2006, 32 p.

Cette nouvelle édition de ce document, parfaitement traduite et dotée d'un très important appareil critique et de notes abondantes et souvent pertinentes, nous permet d'aller plus loin dans la connaissance de la ville et de la société étampoise au début du Moyen Âge central. Elle vient heureusement compléter, et parfois préciser ou corriger, le travail de Michel Martin qui, à de nombreuses reprises, se réfère à cette charte dans le chapitre consacré à cette période du premier tome du *Pays d'Étampes, regards sur un passé* qui fait actuellement référence, comme le souligne Bernard Gineste. C'est en particulier le cas avec la longue section qui détaille et commente la liste des biens du chapitre en 1046 et qui revient sur la datation et la localisation des moulins, la première mention de Morigny avant même l'arrivée des moines, les noms des nombreux ruisseaux et rivières qui coulent dans la ville, l'étymologie de plusieurs lieux-dits cités dans cette liste, les datation et localisation du *castrum*, des églises Saint-Basile et Notre-Dame. Ceci introduit plusieurs développements comme la remise en question de l'attribution à Robert le Pieux de Notre-Dame et de Saint-Basile (qui ne serait pas la seconde église fondée par le roi Robert dont parle Helgaud, mais pourrait être datée de l'extrême fin des temps carolingiens, la seconde église étant la simple chapelle du *castrum*, peut-être dédiée à saint Laurent).

Mais au-delà de la discussion de ces éléments historiques, ce qui rend si passionnante la lecture de ce long article c'est bien la présentation détaillée de la méthode de restitution et d'analyse de cette charte : l'examen approfondi et la critique des différentes versions éditées de ce texte, l'exposé de la structuration de la rédaction des chartes royales à cette époque, la mise en évidence d'interpolations et l'inclusion d'un « faux », pour aboutir à la restitution la plus vraisemblable du texte original perdu.

Ce précieux travail de bénédictin paléographe, qui est aussi celui d'un professeur de latin à qui on n'en conte pas, force l'admiration.

Alain DEVANLAY

Goncourt (Les) dans leur siècle. Un siècle de Goncourt. Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 2005, 462 p.

GOURIC (Nicole), *Le parc de Méréville, la promenade, cheminements et points de vue. Étude historique complémentaire pour servir au projet de restauration*. Évreux, Conseil général, 2006, 2 vol.

Griffon (Le), guide historique des rues. Yerres, la ville, 2005, 74 p., ill., plan, index.

Guerre (La) de 1870. Colloque des bords de Marne. Communauté d'agglomération de la vallée de la Marne, 2005, 84 p.

HOFFMANN (D.), *Archives du château de Saint-Germain-lès-Corbeil. Relevé des cens et autres pièces (XIII-XVIII^e s.)*. Saint-Germain-lès-Corbeil, Association Histoire et Patrimoine, 2006, in-4°, n.p.

Itteville des origines à nos jours. Lys-Éd. Amattéis et Amicale philatélique ittevilloise, 2006, in-8°, 206 p., ill.

Monographie bien documentée, novatrice pour la période contemporaine. Bonne bibliographie. Malheureusement, la vie économique et sociale avant 1900 n'est pas traitée et les documents cités ne sont pas référencés.

JOLY (Bertrand), *Vie de Maurice Vergoin, député boulangiste suivie des souvenirs inédits de Maurice Vergoin. Notes sur le Mouvement Républicain révisionniste et le Boulangisme (16 mars 1888-6 octobre 1889)*. Paris, Honoré Champion, 2006, in-8°, 272 p.

M. Vergoin, député radical de Seine-et-Oise (1885-1889), est le seul membre du Comité républicain national à avoir laissé un récit complet de son engagement boulangiste et des débats au sein du Comité.

JONES (Colin), *Madame de Pompadour. Images of a Mistress*. London, National Gallery Company, 2002, in-8°, 176 p., 104 ill.

Publié à l'occasion d'une exposition de la National Gallery, ce livre est à la fois étude historique, catalogue d'exposition et essai. Importante bibliographie, index, abondante iconographie presque entièrement en couleurs.

JONIN (Max), *Mémoire de la terre. Patrimoine géologique français*. Paris, Delachaux et Niestlé, 2006, in-8°, 191 p., index.

Mention des sites géologiques d'Auvers-Saint-Georges, Étampes et Itteville.

KING (Peter) et LAMBERT (Katherine), *The good Gardens Guide*. London, The Daily Telegraph, 2006.

Au chapitre « Europe » sont mentionnés : parmi les jardins de la banlieue parisienne, le parc Caillebotte à Yerres ; parmi les jardins d'Île-de-France, le parc du château de Saint-Jean-de-Beauregard et, parmi les expositions, les manifestations du château de Courson-Monteloup.

LAFURIE (Jean) et PILET-LEMIÈRE (Jacqueline), *Monnaies du haut Moyen-Âge découvertes en France (V^e-VIII^es.)*. Paris, CNRS, 2005, in-8°, 462 p., cartes, index.

Paru en 2003, réédité en 2005, cet ouvrage n'est pas exhaustif : rien sur les découvertes des années 1990-2000 et oubli de trouvailles anciennes (Draveil, Leudeville...).

LAGABRIELLE (Sophie), *Vitraux*. Paris, RMN, 2006.

Document réalisé à l'occasion de l'exposition « Pinceaux de lumière, du modèle au vitrail », présentée au Musée national de Moyen Âge, Thermes de l'hôtel de Cluny, de novembre 2006 au 15 janvier 2007.

Concerne, entre autres, les fragments de verrières provenant de l'abbaye de Jarcy (1230-1240) conservés au musée.

LASSAGNE (André), *Feuillets clandestins de Fresnes (8 juillet 1943-16 février 1944)*. Lyon, Éd. BGA Permezel, 2005, 130 p.

LAVIGNE (Emma), *Évry, la cathédrale de la Résurrection*. Paris, Centre des Monuments nationaux. Éd. du Patrimoine, 2000, in-8°, 64 p., ill.

LECLERC (Guy), *Promenade architecturale à Vert-le-Petit*. Évry, Conseil général, 2006, 15 p., ill.

LECUREUR (Michel), *René Fallet, le braconnier des Lettres. Biographie*. Paris, Les Belles Lettres, 2005, 368 p.

R. Fallet habitait Villeneuve-Saint-Georges, où il naquit en 1927. Il a dépeint la vie banlieusarde.

LEFÈVRE (Simone) et FOSSIER (Lucie), *Recueil des actes de Saint-Lazare de Paris, 1124-1254*. Paris, CNRS, 2005, XXXVII-317 p.

Saint-Lazare fut l'un des principaux lieux d'accueil des lépreux en région parisienne au milieu du XII^e s. Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste furent parmi ses nombreux bienfaiteurs. À noter dans son patrimoine, des menues dîmes sur le bétail de la paroisse de Villeneuve-le-Roi.

LEMOINE (Michel), *Le clocher du Chat-Noir*. Vaugrigneuse, Michel Lemoine, 2006, 69 p., ill.

Autour de la chanson de Paul Delmet « La Petite église », histoire de l'église Sainte-Marie-Madeleine de Vaugrigneuse, de son cimetière, de ses curés, au XIX^e et au début du XX^e s.

LEROY (Michel), *Histoires des industries, des ponts des églises à Corbeil-Essonnes*. Corbeil-Essonnes, chez l'auteur, 2006, n. p., ill.

Texte accompagné de dessins de l'auteur. Pas de bibliographie.

Lycée Geoffroy-Saint-Hilaire, Étampes (1806-2006). Bicentenaire de sa création par Napoléon I. Deux siècles d'instruction et de formation dans le sud de l'Île-de-France. s. l. , 2006, 12 p., ill.

Commémoration du bicentenaire et présentation de l'établissement en 2006.

Mariages d'Abbéville-la-Rivière de 1676 à 1801. s. l. , 2006, 26 p.

Relevé succinct des actes de mariage de la paroisse puis de la commune.

Mémoire du quartier de la Forêt. Montgeron, Unis-Cité, 2006, in-8°.

Un groupe de jeunes bénévoles extérieurs au quartier a interviewé les habitants de cette résidence de Montgeron.

Mémoire industrielle « les moulins et le papier », patrimoine vivant de Corbeil-Essonnes. Corbeil-Essonnes, Association « Mémoire et Patrimoine vivant », 2006, in-8°, 24 p.

Livret accompagnant l'exposition présentée à la commanderie Saint-Jean du 25 février au 9 avril 2006. Textes et photos de Karine BERTHIER et Nicolas PIERROT.

MINVIELLE (Anne-Marie), *Curiosités botaniques à Paris et en Île-de-France*. Paris, Éd. Parigramme, 2006, in-8°, 175 p., ill.

Lieux classés par arrondissements pour Paris et par communes pour les sept départements. Index. Fait la part belle à l'arboretum de Segrez à Saint-Sulpice-de-Favières ; évoque la propriété de Caillebotte à Yerres.

MOISSET (Jean-Pierre), *Les biens de ce monde. Les finances de l'Église cathédrale au XIX^e s. dans le diocèse de Paris (1802-1905)*. Pressac, PU Bordeaux, 2005, in-8°, 359 p., graphiques.

MULLER (Claude), *Le siècle des Rohan. Une dynastie de cardinaux en Alsace au XVIII^e s.* Strasbourg, Éd. La Nuée bleue – DNA, 2006.

À propos de « l'affaire du collier de la reine », on apprend que Jeanne de La Motte-Valois fut protégée, dans sa jeunesse, par l'épouse d'Anne-Gabriel-Henry Bernard, marquis de Boulainvilliers, seigneur de Montgeron vers 1767-1768 et qu'elle aurait été pensionnaire des religieuses bénédictines d'Yerres.

Musée (Le) Eugène Delacroix. Paris, coéd. Musée du Louvre et Beaux Arts Magazine, 2006, 36 p.

Guide du musée Delacroix, place Furstenberg à Paris.

Naissance (La) des villes nouvelles. Anatomie d'une décision (1961-1969). Paris, Presses des Ponts-et-Chaussées, 2004, 292 p.

Nogent et Le Perreux, l'eldorado en bord de Marne. Paris, APPIF, 2006, in-4°. Collection « Images du Patrimoine » n° 237.

Textes d'Isabelle DUHAU.

Notre église. Pierres séculaires, pierres vivantes. Marolles-en-Hurepoix, Association Histoire et Patrimoine, 2006.

Paris et l'Île-de-France. Paris, Belin, 2003, in-4°, 226 p., ill.

Paul Chemetov. Architectures (1964-2005), sous la direction de Thomas JUMIN et Paul CHEMETOFF. Paris, Le Moniteur, 2006, in-4°, 308 p., ill.

P. Chemetov a travaillé en Essonne dans la deuxième moitié du XX^e s. et au début du XXI^e s., notamment à Corbeil-Essonnes, Évry, Longjumeau, Saulx-lès-Chartreux, Vigneux et Yerres.

Pierre Abélard. Actes du colloque international de Nantes sous la direction de Jean JOLIVET et Henri HABRIAS. Rennes, PUR, 2003, 426 p.

Pierre Contant d'Ivry à Chamarande. Œuvres d'architecture et art des jardins au XVIII^e s. Évry, Conseil général, 2006, n. p., ill.

Catalogue de l'exposition présentée du 30 avril au 30 juillet à Chamarande.

PISANNE (Anthony), *Étude d'une bibliothèque de parlementaires parisiens du XVIII^e s. : les Malon de Bercy (1706-1790)*. Mémoire DEA, Univ. Paris XII, 2005, 159 p.

Promenade à Videlles le nez en l'air. Videlles, Association « Videlles Passé Présent », 2005, n. p., ill.

Photographies des girouettes de Videlles.

RACIMENT (Philippe), *Archéologie et histoire d'un prieuré bénédictin en Beauce, Nottonville (Eure et Loir), X-XVI^e s.* Paris, CTHS, 2006, in-8°, 505 p.

Concerne la famille du Puiset-Méréville donc la région d'Étampes.

RAGACHE (Gilles), *Vignobles d'Île-de-France*. Les Presses du village Christian de Bartillat, 2005

Recherche des antiquités du Gâtinais français. Saint-Mammès (SM), Centre de recherche et de documentation médiévales et archéologiques, 2006, in-4°, n. p.

PEUREAU (Katy), *La chapelle des Templiers de Ballancourt*.

Recueil des actes de Philippe Auguste... publiés par Michel NORTIER, t 6. Paris, diffusion de Boccard, 2005, in-4°, 216 p.

Nous avons signalé cette publication l'an dernier sans donner le titre complet : « Lettres mises sous le nom de Philippe Auguste dans les recueils de formulaires d'école ou pouvant être considérées, quoique anonymes, comme lui ayant été attribuées ». Certaines sont donc imaginées sur des thèmes réels ou possibles.

Regards sur Breuillet. Le Mée-sur-Seine, Lys- Éd. Amatteis, 2006, in-8°, 256 p., ill.

Ce travail collectif, dû au Comité de la Mémoire de Breuillet, est bien documenté et bien nommé. Il s'agit, en effet, de « regards » sur de multiples aspects du village : après une présentation géographique, hydrographique et historique (église et curés, mairie et maires, révolution de 1789 seulement) défilent de grands thèmes : pompiers, chemin de fer, poste, école, agriculture, industrie, commerce, population, urbanisation, fêtes, Portugais... et la dernière guerre.

REGIBIER (Philippe), *Figures étranges du temps passé*. Nice, Éd. Bénévent, 2006, in 8°, 324 p.

L'auteur a réuni dix biographies dont trois ont été publiées dans notre bulletin (« Le retable de Saintry » en 2001, « Les Cochin » en 2002, « Gozlan » en

2004). Parmi les autres, deux études concernent : “Les dernières frasques de Grimod de La Reynière” (propriétaire du château de Villiers-sur-Orge) et “La retraite de Nadar” (à l’Ermitage, en forêt de Sénard).

REYNOLDS (John), *André Citroën, ingénieur, explorateur, entrepreneur*. ETAI, 2006, 250 p.

André Citroën venait se délasser à Essonnes où il aimait pêcher.

ROCHE (François), *Carrières et carriers*. Le Mans, l’Arbre aux papiers (BP 23239), 2005, 2 vol in-4°, 208 et 192 p., ill. Collection « La vallée de Chevreuse en 1900 ».

Suite de cette série dont nous signalons les parutions depuis 1986. Le t. I est consacré au département des Yvelines et le t. II à l’Essonne (Nord-ouest). Photographies, cartes postales et témoignages.

Saint Corbinien. Entre histoire et légende. Marolles-en-Hurepoix, Association « Histoire et Patrimoine », 2006.

Saint-Germain-lès-Corbeil, histoire et patrimoine. Saint-Germain-lès-Corbeil, la ville, 2006, in-4°, 189 p., ill.

Saint-Germain a fait l’objet de multiples études car son passé, depuis la préhistoire jusqu’à nos jours, est riche d’événements. Ce très bel ouvrage destiné à un grand public ne pouvait pas rendre compte de toute cette documentation et se contente de résumer les origines – de la préhistoire au Moyen Âge – en 12 pages. Les chapitres consacrés aux seigneurs (60 p.) et aux Darblay (17 p.) sont les plus développés et les plus originaux grâce aux archives du château. On s’étonne toutefois de ne rien trouver sur la Révolution de 1789 (voir 89 en Essonne), sur les cadres administratifs, sur la vie religieuse (voir notre dernier volume de *Mémoires* sur Vincent Duval). Il aurait été judicieux de profiter de cette publication pour regrouper, *in fine*, une bibliographie aussi complète que possible.

SCHERF (Guilhem), *Jean-Antoine Houdon. Sculptures, portraits sculptés...* Coéd. Somogy-Musée du Louvre, 2006, 240 p., ill.

SERET (Guillaume), *Catalogue des porcelaines de Sèvres au musée d’Île-de-France de Saint-Jean-Cap-Ferrat*. Mémoire de l’École du Louvre, 2005-2006.

THOUIN (Gabriel), *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*. Paris, Tchou, 2004, in-f°, 125 p., 65 pl.

Ce magnifique ouvrage, publié par livraisons en 1819-1820, fut édité en un volume en 1820, réédité en 1823, 1828 et 1988. On y trouve des projets pour Antony et Savigny-sur-Orge. Thouin a beaucoup travaillé pour le parc du Grand Veneur à Soisy-sur-Seine.

Tout sauf d’éternité ou les mutations de paysages de banlieue en Essonne. Athis-Mons, Maison de Banlieue et de l’Architecture, 2006, cahier n° 12.

HOETTICK-GADBOIS (Geneviève), *Les marguilliers « chevilles ouvrières » de la vie paroissiale d'après les visites archidiaconales de Josas (1458-1470) dans Revue de l'Église de France*, n° 228, janv.-juin 2006, p. 25-46.

JUGAN (Thierry), *En route pour Méréville dans Feuille de route* (association Blaise Cendrars, lieux cendrarsiens), n° 41, 2003.

LIMET (H.), *Présence de Guy-Charles Revol en terre dunoise (3 octobre 1912-8 décembre 1991) dans Bulletin de la Société dunoise*, n° 296, t. XXII, 2006, p. 41-57.

Ce sculpteur mourut à Chatenay-Malabry.

MARTIN (Christophe), *Le théâtre de Bligny, l'hospitalité au cœur dans Arcadi, la Revue*, avril 2006, n° 2, p. 15-17, ill.

Historique du théâtre installé dans l'enceinte de l'hôpital de Bligny à Fontenay-lès-Briis, depuis 1930 jusqu'au début du XXI^e s.

MAYEUR (J.-M.), *Les inventaires dans le diocèse de Paris dans Revue d'Histoire de l'Église de France*, n° 227, juillet-décembre 2006.

Il s'agit des inventaires consécutifs à la séparation des églises et de l'État.

MICHEL (Olivier), *Documents sur un sculpteur oublié, Claude Pautré dit Choisy (1745 ?-1795) dans Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français*, 2004, p. 159-180.

Cet artiste serait originaire de Soisy-sur-Seine.

MONTCLOS (Brigitte de), *Un album du duc d'Antin à Saint-Petersbourg : les jardins de Versailles dans Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français*, 2004, p. 85-96.

Le passage, en 1717, de Pierre le Grand au château de Petit-Bourg à Évry expliquerait la présence de cet album en Russie.

MUSET (André), *Vert-le-Grand. L'histoire d'un télégraphe en Hurepoix dans Journées d'étude télégraphie Chappe. La ligne Paris-Lyon. La réhabilitation des stations télégraphiques. Lyon, 22 et 23 juin 2006 dans Les Cahiers de la FNARH*, n° 100, 2006, p. 31-62, ill.

Histoire des deux lignes de télégraphie Chappe en Essonne (1799 et 1823-1835) et surtout du poste de Vert-le-Grand créé en 1823 et détruit en 1852.

POVOAS (Paul), *Au fort d'Ivry, l'ECPAD dévoile ses archives sorties de l'oubli dans Votre généalogie*, n° 14, août-septembre 2006, p. 57-60.

Au fort d'Ivry sont conservées les archives de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense.

ROCHEBRUNE (Marie-Laure de), *Une marronnière en porcelaine de Sèvres entre au Louvre dans Revue des Musées de France*, décembre 2006, p. 52-59.

Il s'agit très probablement de la pièce acquise par la marquise de Pompadour, en 1758, peinte par Louis-Denis Armand l'aîné.

ROGEARD (V.), *Marc Sangnier et la Séparation dans Revue d'Histoire de l'Église de France*, n° 227, juillet-décembre 2005.

SCIAMA (Cyrille), *Le comte de Provence et son surintendant des Bâtimens : un partenariat original, 1771-1791* dans *Revue d'histoire moderne contemporaine*, n° 53-3, juillet-septembre 2006, p. 61-76.

Détaille la carrière de Charles-Robert Cromot du Bourg qui joua un grand rôle à Brunoy.

Un village gaulois à Gif-sur-Yvette dans *Archeologia*, n° 432, avril 2006, p. 5, ill.

Variabilité des habitats tardiglaciaires dans le Bassin parisien et ses alentours : quelles significations ? Actes de la Table ronde, séance de la SPF du 23 novembre 2005, Institut d'Art et d'Archéologie – Université de Paris I, dans *BSPF*, t. 103, 2006, n° 4.

Avant-propos par OLIVE (Monique) et VALENTIN (Boris) ;

p. 673-682, OLIVE (Monique) et PIGEOT (Nicole), *Réflexions sur le temps d'un séjour à Étiolles* ;

p. 683-694, AUDOUZE (Françoise), *Essai de modélisation du cycle annuel de nomadisation des Magdaléniens du Bassin parisien* ;

p. 695-710, JULIEN (Michèle), *À la recherche des campements d'hiver dans le Magdalénien du Bassin parisien*.

VOIRIOT (Catherine), *Guillaume Voiriot (1712-1799), portraitiste de l'Académie royale de peinture et de sculpture* dans *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français*, 2004, p. 111-157.

On y trouve un essai de catalogue (106 numéros) apportant des précisions sur divers artistes tels Barthélémy-Michel Hazon (1722-1818), architecte intervenu avec Soufflot à Brunoy pour l'obélisque et Alexandre Brongniart (1739-1813) qui intervint aux confins de Montgeron et de Vigneux.

Le n° 171 (2^e trim. 2006) des *Cahiers de la Ligue urbaine et rurale* est entièrement consacré à Meudon : p. 5-8, *Le domaine royal de Meudon* par Georges POISSON ; p. 9-11, *Le réseau hydraulique de Meudon au temps de Louvois et du grand Dauphin* par Jean MÉNARD ; p. 12-16, *La restauration de la grande perspective* par Michel JANTZEN ; p. 17-20, *Meudon, une vocation astronomique, aéronautique et spatiale* par A. DOLLFUS ; p. 21-23, *Meudon-BelleVue du château de la marquise de Pompadour aux laboratoires du CNRS* par C. BISCH ; p. 23-27, *Le développement urbain et le peuplement* par M. JANTZEN ; p. 28-31, *Le plan local d'urbanisme et l'avenue de Meudon* par P. SABATIER ; p. 32-34, *Maisons de ville et maisons des champs* par A. LE BAS ; p. 35-40,

Illustres Meudonnais par F. VILLADIER et p. 41-43, *Les carrières souterraines* par M. COLCHEN.

La Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et d'Île-de-France a distribué le tome 57 de ses *Mémoires : Paris et Île-de-France*. Nous y avons relevé : p. 7-46, *Royauté capétienne et idéologie bénédictine dans la « Vie de Robert le Pieux »* par Blaise DUFAL [concerne un roi très présent dans notre région] ; p. 119-145, *Une corporation enseignante atypique, les professeurs des collèges parisiens sous l'Ancien Régime (v. 1660-v. 1793)* par Boris NOGUÈS ; p. 147-191, *La boîte à Perrette. Le financement des œuvres jansénistes du XVIII^e s.* par Nicolas LYON-CAEN et p. 193-215, *Les carnets d'Adèle Clerget (1799-1876)* [dessinatrice et peintre de paysages dont beaucoup en Île-de-France] par Cornélis BOSCHMA.

Dans le journal *Le Papyvore*, publié par les Archives départementales, nous avons remarqué : une enquête sur les cressiculteurs dans le n° 19 (1^{er} trimestre) ; une étude sur le patrimoine (Pierre Contant d'Ivry à Chamarande et l'herbier des Vilmorin) dans le n° 20 (3^e trim.) et des informations sur l'artisanat du bois (le mobilier du salon bleu du Marais) dans le n° 21 (4^e trim.).

Le Groupe d'études, de recherche et de sauvegarde de l'art rupestre (GERSAR) a diffusé son bulletin, *Art rupestre*, n° 53 (mai). Nous avons noté : p. 4, *James-Louis Baudet (1910-2000)* [biographie d'un des premiers spécialistes des gravures rupestres] par Alain SENÉE ; p. 5-8, *Gravures d'enfants dans l'art rupestre de Fontainebleau* (La Roche aux Lunettes à Brières-les-Scellés, l'abri d'Ézeaux à Chalou-Moulineux) par Alain BÉNARD.

La réserve naturelle des sites géologiques de l'Essonne, créée il y a plus de vingt ans, donne depuis 2000, dans *Chroniques stampiennes*, des informations sur ses activités concernant les sites d'Auvers-Saint-Georges, Chauffour-lès-Étréchy, Morigny-Champigny, Ormoy-la-Rivière, Saulx-lès-Chartreux et Saint-Hilaire-Pierrefitte : entretien, visites, matériaux scientifiques, relations inter-départementales, projets...

Dans les bulletins 109 à 112 du Centre généalogique de l'Essonne, nous signalons les habituels dépouillements de minutiers (Saint-Maurice-Montcouronne, Montlhéry, Villeneuve-Saint-Georges) ainsi que quelques articles originaux : *Les militaires essonniers reçus à l'hôtel des Invalides (1673-1796)* ; *La subsistance des pauvres dans la prévôté d'Étampes en 1709* par Pascal HERBERT ; *Dispenses de mariage du diocèse de Paris (1729-1733)* et *Tableau de la propriété à Cheptainville* par le même auteur.

médaille d'honneur de la commune d'Orsay et son auteur Nicolas Carréga, par Jean LAROUSSE ; p. 12-20, *Un peu d'histoire autour du lac du Mail* par Dominique WACHTHAUSEN ; p. 21-31, *Brève histoire de Mondétour* par J. LAROUSSE ; p. 32-35, *Les Amis de Mondétour* par Alain SOQUET ; p. 36-39, *Mondétour et la maison de quartier Pierre Mendès-France* par Jean-Dominique LEPELTIER ; p. 40-42, *Les compagnons du rabot* par Dominique BONVICINI ; p. 43-55, *Les jumelages d'Orsay* par Bernard BRIQUET et p. 56-59, *Funeste printemps 2006 pour le château d'eau de la gare Orsay-ville* par J. LAROUSSE.

« Saint-Vrain et son Histoire » a publié son bulletin n° 10. Y figure un ensemble de courtes notes : *Les biens communaux* (4 p.) ; *Guerres, tumultes et mortalités* (2 p.), *Biographies* (10 p) et *Démographie de 1680 à 1895* (2 p.).

La Société historique et archéologique de Saint-Arnoult-en-Yvelines a diffusé ses deux bulletins annuels. Celui du premier semestre est consacré au quarantième anniversaire de l'association : *Actions, bilan, la SHASAY, son quarantième anniversaire, ses précurseurs, son mystère, GRC* [Georgette Robertet-Courcelles, auteur d'une monographie de Saint-Arnoult en 1932]. Dans le second, nous avons relevé : p. 3-6, *Le tannage, autre activité de Saint-Arnoult* par Louis CROISIER ; p. 35-44, *Réhabilitation de la chapelle de saint Arnoul* par Cécile GARGUELLE ; p. 45-47, *La croix de l'église en fer retrouve sa place au sommet du portail royal* ; p. 50-66, *La vie de saint Arnoul et de sainte Scariberge* par le père Jean-Marie CERNAT, 1676 (suite de la reproduction).

Le Comité de liaison des sociétés historiques et archéologiques du Val-de-Marne a distribué le n° 24 de *Clio 94* qui publie les actes du colloque sur « La vie religieuse dans le sud-est parisien » tenu le 1^{er} octobre 2005. Nous y avons relevé : p. 52-68, *Quelques témoignages archéologiques des usages funéraires chrétiens mérovingiens dans le sud-est parisien* par Stéphane ARDOIN [Ivry, L'Haÿ-les-Roses, Fresnes, Longjumeau] ; p. 69-72, *L'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés : la place d'un monde clos dans la vie religieuse en Val-de-Marne* par Pierre GILLON ; p. 73-92, *Maisons-Alfort : la vie religieuse depuis Hugues Capet* par Marcelle AUBERT ; p. 113-122, *L'implantation de l'Église réformée dans le sud-est parisien* par Jean FLEURY [Grigny, Ablon, Charenton] ; p. 123-130, *Temple et cimetière huguenots de Charenton à Saint-Maurice* par Jean-Yves DUFOUR et Cécile BUQUET ; p. 131-136, *Petite histoire des églises et de l'Église à Choisy-le-Roi* par Thérèse SIMON ; p. 137-146, *Le rôle de l'Église dans la vie des Vitriots au cours du XVIII^e s.* par André CARVILLE ; p. 161-169, *La vie religieuse à*

Alfortville. *Les catholiques de 1860 à 2005* par Louis COMBY ; p. 170-180, *Loi de séparation et inventaires en Val-de-Marne* par Élie LEWARTOWSKI ; *Les conséquences de la séparation des Églises et de l'État pour l'église catholique dans les départements de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise* par Mathilde GUILBAUD.

Enfin, dans les bulletins d'information locale, nous avons remarqué : *La tempête à Bièvres* [vie de Junot duc d'Abrantès, propriétaire du château de Petit-Bièvres] par Jacques MANGÉ dans *Bièvres, magazine municipal d'informations*, n° 10, juin ; *Petite chronique brogassoise* par Frédéric GATINEAU dans *La gazette de Brouy*, hiver 2005 et printemps 2006 ; *Une fresque de Saint-Médard* [peinte en 1948] dans *Un mois en ville, Brunoy*, n° 35 (février) ; *Le laboratoire de l'accélérateur linéaire fête son cinquantenaire* par M.-F. FERRAND dans *Passerelles de l'Yvette* (Bures, n° 13, juillet-août) ; *La ville nouvelle d'Évry : sa conception et sa mise en valeur* par Michel BOSCHER dans *Les Ateliers de la Ville* (Évry, septembre) ; *Un village gaulois sur le plateau* dans *Gif infos*, n° 317 (avril) ; *Les cimetières à Longjumeau* dans *Le Citoyen*, n° 128 (mai) et *Les rues et la circulation à Longjumeau de l'origine à 1890*, n° 130 (septembre) ; *Le voyage de saint Jérôme* par Louis BARTEL dans *Le Magazine de Saint-Germain-lès-Corbeil*, n° 30, janvier [description du tableau de l'église acheté en Italie par A. S. Darblay vers 1857-1860] ; *Saint-Maurice-Montcouronne, sa population de 1633 à 1792* dans le *Bulletin municipal* 2006.

Nous avons noté dans le journal du diocèse *Corbiniana : les quarante bougies du diocèse* (n° 439 à 444, janv-juin) ; *Charlotte ou le joli printemps désolé* [dalle funéraire de l'église de Saint-Sulpice de Favières] par Frédéric GATINEAU (n° 442, avril) ; *Notre-Dame d'Orveau* par F. GATINEAU (n° 443, mai) et *Une église peut en cacher une autre* [Sainte-Geneviève-des-Bois] par le même auteur (n° 448, novembre) et dans *Ensemble, secteur pastoral de Beauce-Méréville* (n° 292, octobre) : *Saclas, les travaux à l'église* [en 2006].

Chronique*

Archéologie

Depuis 2004, sur le chantier d'Étiolles, une journée « porte ouverte » est organisée un dimanche de juin. Cette manifestation reçoit l'appui du service du patrimoine du Conseil général de l'Essonne qui en assure la publicité. En 2004 et 2005, près de 300 personnes ont visité le chantier.

En 2006, cette journée a pris une ampleur nouvelle. En collaboration avec le service départemental du patrimoine, des animations, des démonstrations et un espace d'exposition et de documentation ont été associés à la visite commentée du chantier qui se faisait habituellement. L'ensemble des activités avait pour objectif d'offrir une manifestation qui éveille l'intérêt de tous, adultes comme enfants, amateurs avertis ou simplement curieux.

La mise en place d'ateliers d'animation et de démonstration a ainsi permis au public de mieux connaître le métier de l'archéologue préhistorien et ses outils d'analyse, pratiques et conceptuels, et de découvrir concrètement certains aspects de la culture matérielle des Magdaléniens. De nombreuses activités ont été proposées à cet effet : la fouille d'un *fac-similé* reconstituant un sol d'habitat du Paléolithique supérieur, la fabrication de propulseur, le lancer de sagaie au propulseur, l'allumage d'un feu selon des méthodes et des techniques préhistoriques ainsi que des démonstrations de taille du silex et du travail du bois et des matières osseuses. Il s'agissait aussi de fournir au public des clés pour comprendre les sols archéologiques en cours de fouille (par exemple, l'observation de la répartition des déchets de silex autour du tailleur lors d'une démonstration servant à mieux comprendre les amas visibles sur la fouille).

Par ailleurs, une documentation était consultable dans l'espace exposition donnant la possibilité aux visiteurs d'approfondir des thèmes abordés au cours de la journée, de découvrir la bibliographie

* Cette chronique est établie par Paulette CAVAILLER

disponible sur le site d'Étiolles et sur d'autres sites préhistoriques, contemporains ou non, et celle à destination de la jeunesse.

Enfin, la volonté mutuelle du Conseil général de l'Essonne et de l'équipe d'ouvrir la visite du chantier aux malentendants a conduit à faire appel à une interprète en langue des signes. Nous avons pu ainsi accueillir un groupe d'une trentaine de personnes (des familles notamment) atteintes de ce handicap dont certaines sont restées une grande partie de la journée pour participer aux différentes activités.

En plus de l'équipe de fouilles qui faisait visiter le chantier, cette opération a nécessité dix animateurs pour l'encadrement des ateliers. Par ailleurs, le service départemental du patrimoine a mis à disposition une équipe de six personnes pour accueillir et orienter le public et organiser les inscriptions des participants aux différents ateliers.

Le bilan de cette opération a été très positif puisque plus de mille personnes, au total, sont venues ce jour-là sur le site et, pour la grande majorité, ont participé aux ateliers.

Archives départementales

Les collections se sont accrues de 444 m. À noter parmi les archives publiques, six notariats (suite des versements de Brétigny, Brunoy, Corbeil, Étampes et premiers versements de Lardy et Chalô-Saint-Mars) soit 145 m ; onze dépôts de communes dont six pour la première fois soit 13,80 m ; treize versements d'administrations départementales et tribunaux soit 104 m et 1891 plans cadastraux ; enfin quinze versements du Conseil général soit 61,30 m.

Parmi les archives privées, il convient de signaler le dépôt du très importants fonds Darblay (120 m) et l'entrée du fonds du domaine du Mesnil-Voisin à Bouray-sur-Juine (1213-1944) et du grand ensemble de Massy-Antony (SAEGEMA).

Trois expositions ont été présentées : « Mémoires de cressonniers » du 17 novembre 2005 au 30 mars 2006 ; « Pierre Contant d'Ivry à Chamarande », importante manifestation qui a attiré 3 909 visiteurs d'avril à juillet et « Les richesses du bois à Chamarande (artisans et ouvriers au XVIII^e s.) » au cours du dernier trimestre.

Les cours et conférences grand public axés sur trois thèmes (Histoire des paysages, industrialisation, portraits) ont intéressé 203 personnes. Le service éducatif a touché 1 873 élèves.

La nouvelle appellation du service est : direction des archives et du patrimoine mobilier. Voir la rubrique « Monuments historiques ».

Colloques

La Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France a tenu son onzième colloque d'histoire régionale, les 18 et 19 novembre, au Perreux-sur-Marne, sur le thème de la fête. Les communications concernant l'Essonne et le Hurepoix ont été nombreuses : « Les fêtes funéraires de 1792 à 1851 » par Françoise HÉBERT-ROUX et Marie-José MAGOT ; « Les fêtes en l'honneur de saint Fiacre en Île-de-France » par Paule et Roger LÉROU et « Les fêtes du muguet à Chaville » par Jean-Pierre HASCOËT. Elles seront publiées dans le prochain volume des Mémoires de la Fédération.

Le 25 mars s'est tenue à la ferme de Chalandray à Montgeron, la 4^e rencontre des sociétés historiques et archéologiques de l'Essonne, sur le thème de l'histoire rurale : propriété, travail de la terre, types de culture et d'élevage. On y a entendu :

- Michel PUZELAT : « Les orientations actuelles de l'histoire rurale » ;
- Michel MARTIN : « Le milieu rural entre Loire et Seine, du Néolithique à la fin de l'Ancien Régime : pièges, études possibles et pistes de recherche » ;
- Thérésia DUVERNAY : « L'agriculture à l'époque gallo-romaine : l'apport de l'archéologie » ;
- Michel CHANCELIER : « Production de lait nourricier à Montgeron » ;
- Karine BERTHIER : « Du blé pour Paris : les moulins de Corbeil et d'Essonnes du XII^e au XVIII^e s. » ;
- Olivier FANICA : « L'élevage des bœufs sucriers » ;
- Marianne CHARDINNE et Nicole MARCILLE : « La Société coopérative agricole de labourage électrique de la région de Bondoufle (1928-1938) » ;
- Alain SENÉE : « Les premiers agriculteurs connus de l'espace essonnien » ;
- Lucien PELLETIER : « *Le stachys affinis Bunge* ou le crosne » ;
- Dominique BASSIÈRE : « Les baux de terre de la petite et moyenne paysannerie du centre Essonne, du XV^e au XVIII^e s. » ;
- Geneviève LETESSIER : « La culture légumière de plein champ de la région de Montlhéry » ;
- Serge BIANCHI : « Synthèse des communications ».

Le 16 mai s'est réunie, à Créteil (salle du Conseil général), une table ronde relative à « La rivière et la ville : constitution et gestion des bords de Marne » à l'occasion de la parution du n^o 237 des Images du Patrimoine, *Nogent et Le Perreux, l'eldorado en bord de Marne*.

Comité de recherches historiques sur les révolutions en Essonne

Le comité a tenu son assemblée générale le 26 janvier et, comme d'habitude, de nombreuses séances de travail ont eu lieu aux Archives départementales. Plusieurs conférences y ont été faites : le 11 mars : « Les cordonneries d'Arpajon, une industrie disparue (1859-1956) » par Michelle PLUQUET ; le 8 avril : « L'entreprise Brinon à Pussay, un exemple de paternalisme industriel » par Anne-Marie FIRON ; le 13 mai : « Les industries agroalimentaires en Essonne (1830-1940) » par Annie JACQUET ; le 10 juin : « Cérès, une industrie de pointe à Méréville » par Raymonde AUTIER.

Le n° 28 (mars) de l'*Écho du Comité* a été distribué.

Les recherches se poursuivent sur les carrières, l'industrie agricole et agroalimentaire, les syndicats, le travail des enfants qui devraient aboutir, en 2007, à des publications.

Un banquet républicain a réuni les fidèles, le 7 juillet, à Roinville-sous-Dourdan.

Conférences

Les Archives départementales ont, comme les années précédentes, proposé de nombreuses conférences. Trois thèmes ont été choisis : Histoire des paysages, industrialisation (voir *supra* CRHRE) et portraits.

Le laboratoire départemental d'archéologie du Val-de-Marne (7 rue Guy Moquet, Villejuif) a repris son cycle de conférences. Son programme 2006-2007 a débuté le 28 décembre par celle de Stéphane MARION, archéologue à l'INRAP : « À la recherche des Gaulois d'Île-de-France. De la fouille à la restitution sociale ».

Congrès

Le 133^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques se tiendra à Québec (Canada) du 2 au 8 juin 2008 sur le thème « Migrations, transferts et échanges de part et d'autre de l'Atlantique : Europe, Canada, Amérique ».

Conseil général de l'Essonne, Direction de la Culture, service du Patrimoine culturel

Pour l'année 2006, les aides pour la restauration des édifices inscrits au Répertoire départemental représentent, 1 073 594 €. Elles ont contribué au financement des travaux entrepris par 32 communes : Angerville (restauration Tour du jeu de paume), Avrainville (abords grange de la ferme et église), Blandy (peinture mairie-école), Boullay-lès-Troux (travaux église et abords), Bouray-sur-Juine (restauration église), Breux-Jouy (diagnostic ferme Blin-Adrien), Bures-sur-Yvette (restauration nymphée), Champcueil (travaux nef, porche et modillons église), Chatignonville (travaux église), Courson-Monteloup (mairie), Égly (restauration bâtiment communale), La Forêt-le-Roi (travaux urgence église), Forges-les-Bains (diagnostic église et tour du parc des Thermes), Gif-sur-Yvette (étanchéité château de Belleville), Gometz-le-Châtel (aménagement abords et parvis église), Grigny (diagnostic église), Itteville (travaux charpente église), Juvisy-sur-Orge (restauration Observatoire C. Flammarion), Lardy (travaux église), Limours (travaux d'urgence et restauration du portail église), Marolles-en-Beauce (diagnostic église), Méréville (Hôtel du Parc), Nozay (maison du Gros-Chêne et église), Oncy-sur-Ecole (toiture mairie et diagnostic église), Saint-Cyr-la-Rivière (travaux église), Saint-Maurice-Moncouronne, Saint-Sulpice-de-Favières (travaux dans l'église : murs, étude vitraux), Valpuiseaux (diagnostic complémentaire église), Le Val Saint-Germain (travaux manoir Buschellerie), Verrières-le-Buisson (travaux maison Benoist et lavoir), Vert-le-Petit (toiture église), Villabé (diagnostic clocher église).

Des aides au fonctionnement ont été versées à 64 associations patrimoniales, à hauteur de 230 000 €, pour des projets très variés comme des publications ponctuelles ou annuelles, recueil de témoignages, ouvrages, monographies, des animations et expositions, actions de sensibilisations à divers publics, des acquisitions restaurations, mise en valeur et conservation d'objets, voire de véhicules.

Le service a créé et présenté trois expositions

* *Travailler la terre et nourrir les hommes, agriculture et alimentation à l'époque gallo-romaine* : 4765 visiteurs (en mars, à Moigny-sur-Ecole, d'avril à juin à Méréville, en juillet et août à Saint-Germain-lès-Corbeil, en septembre à Evry, en octobre et novembre à Limours)

* *Auguste Perret, l'orfèvre du béton au service du CEA de Saclay* (septembre et octobre à la Maison de Banlieue et de l'architecture)

* *Petite histoire de la forêt de Sénart*, plans et cartes postales (août et septembre à la Faisanderie de Sénart).

... prêté 12 expositions qu'il a réalisées :

- * *La collecte de l'eau* (janvier à avril, Maison de Banlieue ; mai, Étampes ; juin, Gometz le Châtel ; juillet, Grigny ; septembre, Dourdan ; octobre, Égly)
- * *Les châteaux forts* (janvier à mars, Dourdan ; mai, Villabé ; octobre, Leudeville)
- * *Les villae gallo-romaines* (janvier, Montgeron ; septembre, Orsay)
- * *De la maison sur catalogue au lotissement* (janvier à avril, Maison de Banlieue ; septembre, Bruyères-le-Châtel ; décembre 2006 à mars 2007, en Irlande)
- * *L'art rupestre en Essonne* (novembre, Grigny)
- * *Les mégalithes : des pierres entre ciel et terre* (novembre, Grigny)
- * *Le vitrail, un art de couleur et de lumière* (mars, Rempart, Paris)
- * *La politique du patrimoine* (juin, Bruyères-le-Châtel)
- * *La meunerie et la navigation sur la Juine au Moyen-âge* (juin, Grigny)
- * *Archéologie aérienne en Essonne, le passé révélé du ciel* (mai, Corbeil-Essonnes)
- * *Les matériaux du bâti* (juin ; septembre, Bures-sur-Yvette)
- * *La restauration du patrimoine historique* (septembre, Bruyères-le-Châtel)

... et créé et animé trois expositions à la Maison Atelier Foujita :

. de septembre 2005 à mai 2006 : *La grande composition*, exposition de photos et projection de films autour d'œuvres réalisées par Foujita en 1928 et restaurées par le Conseil Général de l'Essonne, avec la participation de l'État, en 2003 et 2004. Fréquentation : 1526 visiteurs

. à partir de mai 2006, *Cocteau et Foujita, deux artistes pour un livre : Le dragon des mers*, photographies et dessins autour du livre acquis en 2005 par le Conseil Général de l'Essonne

Fréquentation : 1780 visiteurs depuis mai 2006

. de mai à juin 2006 : *Bande dessinée, dessins et autres créations plastiques autour de Foujita*, réalisés par des enfants des écoles de Villiers-le Bâcle et de Bièvres. Fréquentation : 564 visiteurs

Les membres du service ont assuré dix sept conférences :

- * IUFM, juin, formation sur la sensibilisation au patrimoine (3 interventions : Le patrimoine archéologique, Le patrimoine bâti, Le patrimoine du XX^e siècle).
- * 10 visites-conférences de l'exposition « Travailler la terre et nourrir les hommes, agriculture et alimentation à l'époque gallo-romaine ».
- * L'homme et la nature vus par l'archéologie, Faisanderie de Sénart, 16 septembre.
- * Auguste Perret, l'orfèvre du béton le 10 octobre aux ADE.

* Visite-conférence du CEA de Saclay, le 21 octobre.

* Les châteaux forts en Essonne, le 14 février 2007 à la Bibliothèque Universitaire d'Évry.

Le service a participé à la *Quatrième rencontre des sociétés et associations historiques et archéologiques de l'Essonne*, à travers la communication de Thérésia Duvernay : « L'agriculture antique, l'apport de l'archéologie »

Le service a publié un livret pour l'exposition *Travailler la terre et nourrir les hommes, agriculture et alimentation à l'époque gallo-romaine* (mars) ; une brochure *Promenade architecturale à Vert-le-Petit* (août) ; un article « Préhistoire d'un paysage : la vallée de la Seine, des mammouths au Moyen Âge » par Thérésia Duvernay in *Les cahiers de la maison de banlieue*, n°12.

Enfin le Service a organisé deux événements d'envergure départementale :

. les Portes ouvertes du chantier de fouilles d'Étiolles, le 18 juin, ont accueilli 1015 visiteurs dans leurs stands d'animations et ateliers pour enfants.

. les Journées du patrimoine de l'Essonne à la Faisanderie de Sénart, les 16 et 17 septembre, ont accueilli 2000 visiteurs dans les stands, conférences, visites commentées, expositions et ateliers, et 5000 autres visiteurs ont apprécié les animations des 24 communes partenaires sur la thématique « bois et habitat ».

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus auprès du chef de service Monique Schiratti (01 60 91 93 84) ou de son adjoint Pierre Gérard (01 60 91 16 92)

Expositions

Outre les expositions détaillées ci-dessus, les trois expositions présentées aux Archives départementales (voir *supra*), et les quatre expositions proposées par la Maison de Banlieue et de l'Architecture (voir *infra* Athis-Mons), de nombreuses municipalités et associations ont mis en valeur leur patrimoine (voir *infra*).

Monuments historiques

Par décret du 23 décembre, a été classé l'ensemble formé par la vallée de l'Yerres aval et ses abords entre Villeneuve-Saint-Georges et Varennes-Jarcy.

La commission départementale des objets mobiliers s'est réunie le 17 mars. Elle a décidé l'inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques : deux gisants de l'église de Bruyères-le-Châtel (XV^e s.) ; les maître-autel, retable, tabernacle, croix d'autel de l'église Saint-Étienne de Corbeil-Essonnes (XIX^e s.) ; la tapisserie « Le jardin des Poètes » due à Jean Lurçat conservée à Juvisy-sur-Orge (1955) ; le tableau « Les bords de Loire » peint par Olivier Debré, propriété du Conseil général, conservé à Villemoisson-sur-Orge (1972) et la sculpture « Oscillant 1 » réalisée par Marcel Van Thienen, propriété du Conseil général, conservée à Orsay (1971).

Ont été proposés pour le classement : l'herbier de Vilmorin conservé à Verrières-le-Buisson (XVIII^e-XX^e s.) ; le tableau « Vue du parc de Méréville » par Hubert Robert, propriété du Conseil général (XVIII^e s.) et trois tableaux de l'église de Soisy-sur-Seine : « Sainte Adélaïde », « Le couronnement de la Vierge » et « La Samaritaine ».

Notes d'histoire littéraire et artistique

Un exemplaire de l'œuvre d'André Beaudin, né à Mennecey en 1895, « Les Paysans », ensemble de deux eaux-fortes et d'une huile éditée par Jean Aubier en 1951, a été acquis par le musée municipal de l'Évêché de Limoges en 2004.

Une exposition consacrée à Pierre Bonnard (1867-1947), « L'œuvre d'art, un arrêt du temps », a été présentée jusqu'au 7 mai au Musée d'art moderne de la ville de Paris.

L'École nationale supérieure des Beaux Arts a reçu en don une feuille d'études exécutées à la plume et à l'encre noire par Eugène Delacroix pendant son séjour au Maroc, en 1832¹. Le musée Eugène Delacroix a présenté, du 24 février au 15 mai, « Entre Ingres et Delacroix, Étienne-François Haro » [restaurateur et marchand] et du 17 novembre au 19 février 2007, « Henriette de Verninac, de David à Delacroix », qui évoque les relations que l'artiste entretenait avec sa sœur et son neveu.

Une photographie d'Armand Guillaumin (1841-1927) peignant, prise par Paul Burty Haviland, vers 1915-1916, a été offerte au musée municipal de l'Évêché de Limoges². Un paysage de cet artiste (fusain et pastel) représentant Épinay-sur-Orge a été mis en vente, à la salle Drouot, le 18 janvier³.

1. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, octobre 2006, p. 96.

2. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, avril 2006, p. 95.

3. Voir reproduction dans *Gazette de l'hôtel des ventes*, janvier 2006.

Le musée national Fernand Léger de Biot (06) a réouvert à l'automne. Il a fait l'acquisition de cinq portraits photographiques de l'artiste, réalisés, en 1939, par Egon Chlomovitch, dans son atelier, trois autres par Christer Strömholm (v. 1950) et encore trois par Lennart Olson (1954)⁴. Enfin, un exemplaire du livre *Le Cirque*, ensemble de lithographies originales édité, en 1950, par Teriade, a été acquis, en 2004, par le musée municipal de l'Évêché de Limoges.

L'École nationale supérieure des Beaux Arts a reçu en don une étude au fusain de Maximilien Luce pour le portrait d'Edmond Cross achevé en 1898 et conservé au musée d'Orsay ainsi qu'un portrait au fusain du même artiste préalable à un portrait en buste conservé dans une collection particulière⁵.

Le musée national du château de Fontainebleau a acquis un portrait de Napoléon en souverain législateur (1812-1814) dont trente-six exemplaires étaient destinés aux cours impériales. Ce tableau, qui ne put être livré avant 1814, était une des versions exécutées par Jean-Baptiste Mauzaisse sous la conduite de Girodet qui conserva l'œuvre dans sa propre collection⁶.

Au Musée du Louvre, du 15 mai au 15 juillet, a été présentée, salle Mollien, « Hubert Robert 1733-1808, dessins du Louvre ».

Patrimoine

La loi « responsabilités et solidarités locales », votée en août 2004, a fondé l'existence juridique de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques et préconise son transfert à la collectivité régionale. Au printemps 2005, la Région a signé avec l'État une convention de mise à disposition provisoire des agents du service. En décembre 2006, le service s'est installé dans des locaux régionaux au 115 rue du Bac (Paris, 7^e arr.) et la Région a fait savoir qu'elle ne poursuivrait pas son partenariat avec l'APPIF, association para-administrative dont les publications ne sont pas assujetties à la réglementation des marchés publics. C'est pourquoi il faut s'attendre à la dissolution, en 2007, de cette association fondée par Jean Jacquart, en 1984.

Le thème départemental des Journées du Patrimoine 2006 était : le bois et l'habitat.

4. Voir *Revue des Musées de France*, octobre 2006, p. 98-99.

5. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, octobre 2006, p. 96.

6. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, décembre 2006, p. 86.

Arpajon

En décembre, l'association « Art et Histoire du pays de Châtres » a présenté une exposition sur « Les cordonneries d'Arpajon ».

Athis-Mons

La Maison de Banlieue et de l'Architecture a proposé plusieurs expositions : du 17 janvier au 26 avril, « Puits et lavoirs, seaux et battoirs, la collecte de l'eau en Essonne », réalisée par le service du patrimoine du Conseil général ; de mai à juillet, « Les éditions Massin ou le renouveau du pavillonnaire dans les années 1960 » ; en septembre-octobre, « Auguste Perret, l'orfèvre du béton au service de l'atome », réalisée, en 2005, par le service du Patrimoine culturel du Conseil général et, à partir du 15 novembre, « Tout sauf d'éternité ou les mutations de paysages de banlieue en Essonne » (voir Bibliographie).

Bièvres

Serge Antoine est décédé le 25 mars 2006. Nous tenons à rendre hommage à cet homme qui s'est constamment battu pour défendre l'environnement, à l'échelon national et dans la vallée de la Bièvre où il résidait. Maire adjoint à l'urbanisme pendant quatre mandats, auteur du POS de Bièvres en 1977, il a aussi rédigé plusieurs études sur la région : *Nouveau guide vert de la vallée de la Bièvre* (en collaboration avec M. Gaches) en 1989 ; *La vallée de la Bièvre et le plateau de Saclay* (1990) puis, en collaboration avec F. Pizzorni-Itié, *La Bièvre redécouverte* (2000) et *Almanach de la Bièvre 2005* (2006).

Bondoufle

L'Association historique a présenté, du 13 au 24 novembre, une exposition : « La paroisse de Bondoufle au fil du temps ».

Brunoy

On a pu admirer, au musée, de mars à juillet, « Brunoy sous l'objectif, la ville photographiée, 1860-1960 », exposition réalisée à partir des collections du musée.

Corbeil-Essonnes

La ville et l'association « Mémoire et patrimoine vivant » ont organisé une importante exposition, « Mémoire industrielle – les moulins et le papier », présentée à la commanderie Saint-Jean, du 24 février au 9 avril.

Karine Berthier a fait une conférence, à la MJC, le 17 septembre, également sur l'histoire industrielle, mais sur deux personnages : Féray et Lavoisier.

Enfin, « Mémoire et patrimoine vivant » a projeté, à la MJC, le 14 octobre, trois nouveaux films : *Combat pour un beffroi* (incendie partiel de la mairie en 2005), *L'ancienne baignade* et *La rive droite*.

Dourdan

Les Amis du château continuent leurs diverses activités : trois expositions, « Les châteaux forts du X^e au XV^e s. » en février et mars, « Le voyage au Moyen âge » en mai-juin et « Gravures, une collection à découvrir » (territoires, paysages, monuments de l'Essonne – Monuments et personnages de Dourdan – architecture et propriétaires du château) ; deux conférences, « Jean-François Regnard, homme de théâtre » par Arlette Tavernier et « Évolution des châteaux forts » par M. Loth ; visites et animations.

Draveil

Au château de Paris-Jardin, du 8 au 12 mars, les Amis de l'histoire de Paris-Jardin ont proposé une exposition sur Marie Laurencin (1883-1956), qui vécut à Champrosay.

Dans ce même lieu, Serge et Jocelyne Bianchi ont réuni leurs amis, le 28 octobre, pour fêter leur retraite et leur soixantaine. Les historiens de l'Essonne y étaient nombreux.

Étampes

Le musée et les Archives municipales ont présenté, de septembre à décembre, deux expositions sur le même thème : les fouilles de l'ancien hôpital réalisées par l'INRAP

L'association « Étampes Histoire » a proposé dix conférences au cours de l'année :

– le 21 janvier, « Temps de la terre et temps de l'homme » par Patrick de Wever ;

- le 25 février, « La visite pastorale de l'évêque Louis-Henri de Gondrin en Étampes en 1674 » par Frédéric Gatineau ;
- le 25 mars, « Natalie de Laborde de Méréville » par Raymonde Autier ;
- le 29 avril, « L'impôt royal dans la région d'Étampes : la taille de 1661 à 1789 » par Michel Martin ;
- le 20 mai, « L'architecture religieuse rurale non protégée » par Jean-Jacques Immel ;
- le 17 juin, « De la place Notre-Dame au Palais du Séjour : visite d'un quartier » par Sylvain Duchêne et Françoise Hébert-Roux ;
- le 23 septembre, « La rue Saint-Martin » par Marie-José Magot ;
- Le 21 octobre, « L'imprimerie à Étampes : la Semeuse [dont les locaux viennent de disparaître] par Christian Carenton ;
- le 18 novembre, « L'évolution urbaine d'Étampes aux XIX^e et XX^e s. » par Claude Robinot ;
- le 16 décembre, « Tessier d'Angerville et l'amélioration de la vie rurale en Beauce » par Jacques Gélis.

Enfin, une soirée projection-débat sur le thème du quartier Saint-Gilles a eu lieu, au théâtre, le 24 février, suivie d'une visite de l'église avec conférence sur ce saint, par Marcel Girault.

Étréchy

Du 27 janvier au 12 février s'est tenue, à l'auditorium, une exposition sur la Gaule pendant les cinq premiers siècles (objets de fouilles, maquettes, reconstitutions...).

Évry

La Société historique et archéologique d'Évry et du Val de Seine nous annonce sa dissolution à cause du mauvais état de santé d'Alain Lerebour-Chatelain et de l'absence de relève.

L'association « Les Amis du musée Decauville », présidée par notre confrère, François Gressin, nous informe de ses multiples activités : sauvegarde et restauration de locomotives, locotracteurs, tramway, wagonnets..., constitution d'un fonds documentaire, réunions d'information, participation à plusieurs expositions par an, édition du bulletin *Les Amis du musée Decauville* (3 numéros par an).

Elle espère s'installer prochainement dans un bâtiment de l'ancien sanatorium des cheminots de Ris-Orangis.

La Ferté-Alais

Les communes et le Syndicat intercommunal d'assainissement et de restauration de cours d'eau ont organisé, du 12 au 21 mai, les deuxièmes journées « Émeraude » : conférences et expositions sur plusieurs thèmes : paléontologie, histoire et archéologie de la vallée de l'Essonne, maîtrise de l'énergie, stations d'épuration, usages de la rivière... et multiples animations principalement sur le site de la ferme pédagogique de La Grange-aux-Moines.

Ces événements ont été grandement perturbés par la tempête du 13 mai.

Forges-les-Bains

Le 28 septembre a été projeté au centre socio-culturel un film de 50 minutes, *Mémoires de Forges*, réalisé grâce à la charte culturelle entre la ville et le Conseil général. Tourné par les anciens du village, il évoque la vie à Forges au XIX^e s. Les commentaires d'Annie Jacquet et de Robert Beaupparain, qui fut maire pendant trente-six ans, ont apporté des informations historiques à cette projection très appréciée du public.

Grigny

La mission d'histoire locale et du patrimoine a poursuivi ses rencontres. Conférences et visites ont intéressé : Corbeil-Essonnes, Évry et Ris-Orangis.

Igny

L'association « Mémoire vivante d'Igny » a récupéré, chez les Ignis-sois, nombreux objets scolaires qui lui ont permis de réaliser une exposition sur l'école d'autrefois. Présentée du 12 au 17 juin, elle a été illustrée par des tableaux vivants et un spectacle, « Il était une fois l'école ».

Longpont-sur-Orge

Un des nombreux reliquaires conservé dans la basilique contient un fragment supposé de la tunique portée par le Christ lors de la Passion.

Une étude de laboratoire faite à la demande de la conservation des Antiquités et objets d'art, avec l'accord de l'évêché et de la DRAC, a permis d'établir sa similitude avec le fragment conservé à Argenteuil.

Marcoussis

L'association historique a présenté, du 16 au 24 septembre, une exposition, « Marcoussis, une histoire de paysage ».

Marolles-en-Hurepoix

L'exposition « Découverte du patrimoine religieux en Essonne » était visible au mois de septembre.

Milly-la-Forêt

L'exposition « Milly dans la tourmente », du 4 au 12 novembre, a retracé l'histoire de la commune et des environs pendant la guerre 1914-18, essentiellement à partir de cartes postales.

Les Molières

Un hommage a été rendu, les 6 et 7 mai, à Roger Tirand, qui fut maire, membre du bureau fédéral du PCF de S et O, dirigeant de l'ARAC et imprimeur de la Résistance. À cette occasion, une exposition a été réalisée par « La Mémoire au village » sur ce personnage.

Morigny-Champigny

Les 4 et 5 mars, a été présentée à la salle des fêtes, une exposition, « Morigny-Champigny d'hier et d'aujourd'hui », à laquelle a participé la réserve naturelle des sites géologiques de l'Essonne.

Elle a été suivie, le 17 mars, d'une conférence de Frédéric Gatineau sur l'histoire de la commune.

Saclas

La bibliothèque, la Société historique et le Muséum d'histoire naturelle se sont associés pour réaliser l'exposition « Saclas au fil du temps en textes et en images » qui a été présentée les 7 et 8 octobre.

Sceaux

Les écuries de Colbert ont ouvert leurs portes au public, en octobre, après restauration.

Sèvres

Le Musée du Louvre a acheté une marronnière et son plateau ovale à fond bleu lapis et à décor d'oiseaux, en porcelaine tendre, peints par Louis-Denis Armand l'aîné, réalisés en 1758, qui auraient appartenu

à Madame de Pompadour⁷. Il a reçu en don une écuelle ronde et son plateau circulaire à anses à feuilles de roseau en porcelaine tendre, peints par Charles-Nicolas Dodin d'après François Boucher en 1777⁸.

Le musée du Petit-Palais a acquis une des cent vingt coupes « cybèle », à fond bleu et décor or réalisées par la manufacture en 1878 pour servir de récompenses aux lauréats des concours agricoles de l'exposition universelle⁹ ainsi qu'un vase Jasmin Percier à anses, première grandeur, en porcelaine dure, à corps cylindrique et pied rond détaché, décoré de quadrilobes et d'arcatures néogothiques, orné de personnages peints en imitation de camées (1822)¹⁰.

Le musée des châteaux de Malmaison et Bois-Préau a acheté une théière forme Paestum, appartenant à un cabaret de porcelaine dure, créé en 1809 et acquis par l'impératrice Joséphine en 1819¹¹.

Le musée de la céramique a présenté, au dernier trimestre, « 250 ans de porcelaine de Sèvres » qui réunissait une grande variété d'œuvres, conservées au musée et prêtées par le Musée des Arts décoratifs, portant la lettre D pour 1756. On pouvait y voir le service « camaïeu carmin » de Fontainebleau, livré pour les petits appartements de Louis XV¹².

Le musée Louis Philippe du château d'Eu a reçu en don deux rafraîchissoirs, l'un du service des offices du roi, l'autre du service d'office de Compiègne ainsi qu'une palette à glace du service des bals, les trois pièces en porcelaine blanche au monogramme couronné (1837 et 1841)¹³.

Le musée de la Révolution de Vizille a acquis deux médaillons en biscuit avec les profils de Louis XVI et de Marie-Antoinette réalisés à Sèvres avant 1787¹⁴.

Vauhalla

Le syndicat d'initiative a proposé trois expositions : « Gérard de Nerval et le baron Eugène de Stadler », maire du village de 1858 à 1868 ; « Marie Laurencin et Mère Geneviève Gallois et « De l'eau pour le roi » (réseau des Oétangs et rigoles du plateau de Saclay.

7. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, juin 2006, p. 84.

8. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, juin 2006, p. 84-85.

9. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, octobre 2006, p. 96-97.

10. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, décembre 2006, p. 88.

11. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, juin 2006, p. 87.

12. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, octobre 2006, p. 108.

13. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, décembre 2006, p. 85.

14. Voir reproduction dans *Revue des Musées de France*, février 2006, p. 77.

Toutes demandes de renseignements peuvent être adressées à :

Société historique et archéologique de l'Essonne
Archives départementales de l'Essonne
91730 Chamarande

Cotisation annuelle pour 2008

membre ordinaire : 17 €

membre bienfaiteur : 25 €

Tous les chèques doivent être libellés à l'ordre de la SHAEH

C.C.P. de la Société : Paris 1508-40 M



LISTE DES PUBLICATIONS DISPONIBLES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'ESSONNE

BULLETINS

Année 1944	Année 1980	Année 1990	Année 2000
Année 1947	Année 1981	Année 1991	Année 2001
Année 1964	Année 1982	Année 1992	Année 2002
Année 1972	Année 1983	Année 1993	Année 2003
Année 1973	Année 1984	Année 1994	Année 2004
Année 1975	Année 1985	Année 1995	Année 2005
Année 1976	Année 1986	Année 1996	Année 2006
Année 1977	Année 1987	Année 1997	
Année 1978	Année 1988	Année 1998	
Année 1979	Année 1989	Année 1999	

Les bulletins antérieurs à 1980 sont soldés à 5 €.

Les autres bulletins sont vendus 15 €.



MÉMOIRES ET DOCUMENTS

- XI – Louis BRUNEL, *Juvisy au XVIII^e siècle. – Le détournement du Pavé royal de Lyon. Ses conséquences économiques et humaines*, 1975, 178 p., 20 pl.
15 €
- XII – J.-M. MORICEAU, *La population du Sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles* et P. DUMONTIER, *L'oppidum de Champlan*, 1979, 85 p., 22 pl..
7 €
- XIII – J. GAUCHET, *Un notable à Brunoy au début du XIX^e siècle : le général-ambassadeur Antoine Dupont-Chaumont, 1759-1838*, 1983, 74 p., 10 pl.
7 €
- XIV – J. DELIVRE, *L'immigration dans le doyenné d'Étampes après la Guerre de Cent Ans* et J.-P. CROCZY, *L'Hôtel-Dieu d'Étampes de 1695 à 1789*, 1988, 143 p., 26 ill..
15 €
- XV – S. BIANCHI, *La déchristianisation dans le district de Corbeil, 1793-1799*, 1990, 160 p., 27 ill..
15 €
- XVI – S. LEFÈVRE, *L'aménagement du Sud de l'Île-de-France par les établissements religieux, XI^e-XIII^e siècles (1993, 160 p., 23 ill.)*.
15 €
- XVII – *Archéologie et Numismatique. Miscellanées*, 1998, 96 p.
7 €
- XVIII – Louis BRUNEL, *Vincent DUVAL (1722-1807, un curé de Corbeil dans la tourmente. Contribution à l'histoire du Jansénisme et de la Révolution* 2005, 106 p., 6 ill.
15 €

LIVRET DU CENTENAIRE (1996, 88 p., 23 ill.). 7 €



TABLE GÉNÉRALE 1895-2004 (1989, 1997 et 2006, 70 +20 + 20 p.). 10 €



Réduction de 30 % pour les membres de la société sur toutes les publications



C.C.P. de la Société : Paris 1 508-40 M

ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2006 – BULLETIN N° 76

TABLE DES MATIÈRES

VIE DE LA SOCIÉTÉ (Conseil d'administration, nouveaux membres, sortie de Printemps et Assemblée générale à Athis-Mons, sortie d'Automne à Longjumeau et Wissous)	3
Pierre GRAIN : <i>Le musée municipal d'histoire et d'archéologie et historique de Longjumeau</i>	11
Jean-Claude CIRET : <i>La fresque de sainte Barbe dans l'église Saint-Denis de Wissous</i>	13
Paulette CAVAILLER : <i>Les gants de saint Spire</i>	17
Michel MARTIN : <i>Immigration et émigration au pays d'Étampes du 13^e au 18^e s.</i>	31
Pierre GÉRARD : <i>Origines du nom de Villebon-sur-Yvette</i>	61
Jacques MACÉ : <i>Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine en Essonne</i>	73
Alain DEVANLAY : <i>la salle "Roland Pierre" à Chamarande</i>	83
Alain BÉNARD : <i>Nouveaux petits polissoirs inédits en Essonne</i>	91
Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN, Nicole PIGEOT et Yvette TABORIN : <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2006</i>	99
NOTES ARCHÉOLOGIQUES	137
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	
Jean-Pierre DOBLER : <i>Une découverte d'archéologie monumentale au château de Boissy-le-Sec</i>	141
BIBLIOGRAPHIE	153
CHRONIQUE	173
NÉCROLOGIE	189

Essonne et Hurepoix, bulletin de la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, est indexé dans la base *FRANCIS* du CNRS et ses articles sont signalés dans article@INIST.